



C' 310
VI.

C¹/310

ÉCOLE de CAVALERIE

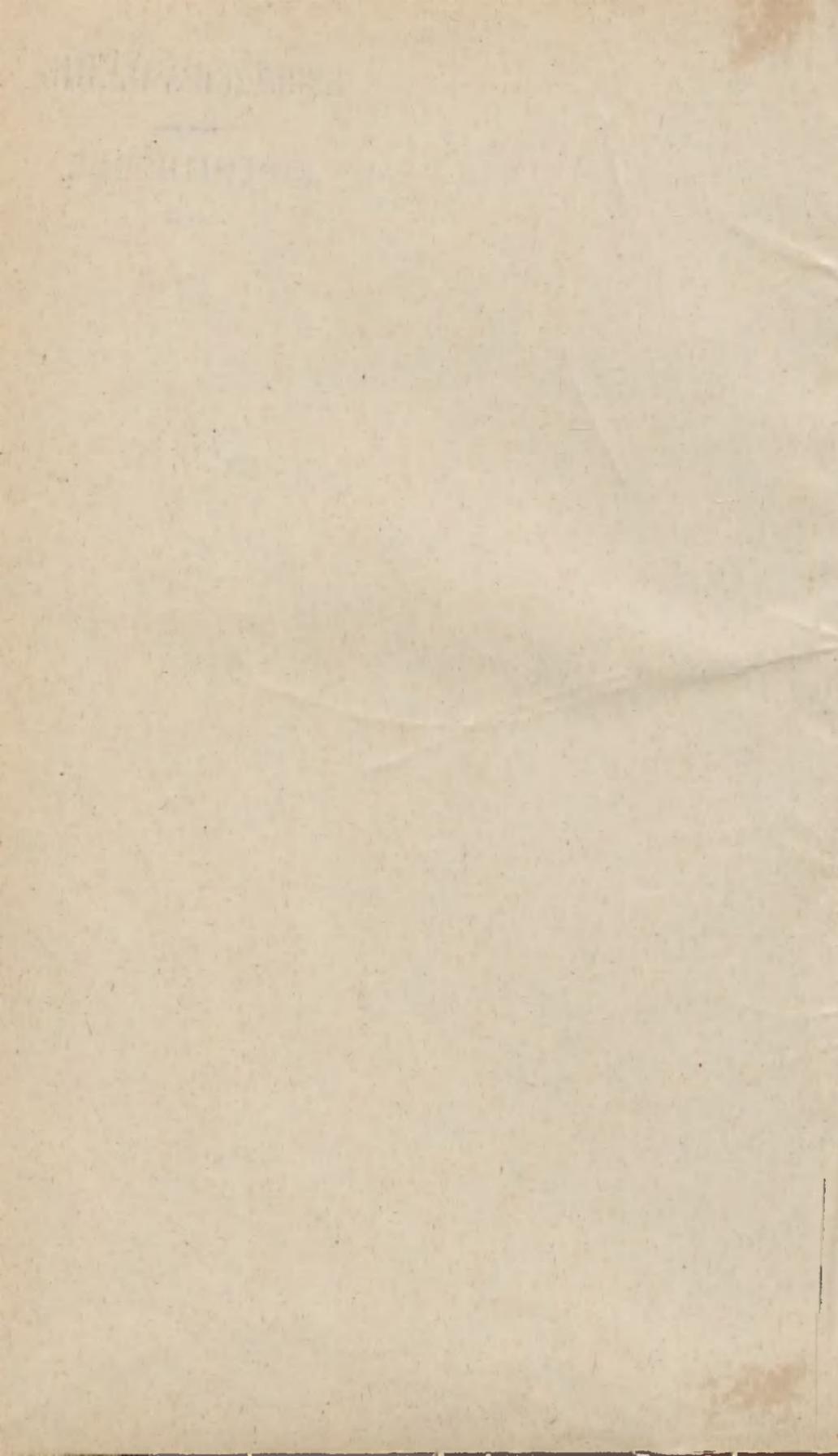
BIBLIOTHÈQUE

S. Hanail en Turceni (Holan)

ÉCOLE DE CAVALERIE

BIBLIOTHÈQUE

61310



Extérieur

et Haute École

MÊME LIBRAIRIE :

Traité de Zootechnie

LES ÉQUIDÉS

**Production et Exploitation
des Équidés**

Par P. DECHAMBRE

PROFESSEUR DE ZOOTECHNIE A L'ÉCOLE NATIONALE D'AGRICULTURE DE GRIGNON ET A L'ÉCOLE VÉTÉRINAIRE D'ALFORT,
MEMBRE DE L'ACADÉMIE D'AGRICULTURE.

Un volume in-12 de 442 pages, texte serré,
illustré de 77 gravures et 5 cartes.
Reliure anglaise souple.

2^e Édition (1921).

Prix : 20 francs en librairie ;
21 fr. 50 *franco* pour la France ;
22 francs *franco* pour l'Étranger.

94-6
C1
E. BEUDANT

310

Extérieur

et

Haute École



PRÉFACE DE M. TH. MONOD

*Vétérinaire principal de 1^{re} classe
Directeur du Service vétérinaire des troupes
Chef de l'élevage au Maroc*

AVEC 14 PLANCHES HORS TEXTE

PARIS
LIBRAIRIE DES SCIENCES AGRICOLES
CHARLES AMAT, ÉDITEUR

11, rue de Mézières (VI^e)

1923

C1/310

A M. LE GÉNÉRAL DE DIVISION JOUINOT-GAMBETTA

Mon Général,

Au début des hostilités vous m'aviez formellement promis de m'envoyer au grand front...

Puis, j'ai été brisé physiquement et vous n'avez pu m'emmener hélas! ni en France, ni en Orient, où, par l'éclatante prise d'Uskub, vous avez ouvert la porte à la victoire finale.

La souffrance, qui ne me quitte jamais, peut seule adoucir l'amertume que mon inaction m'a laissée. Tout est fini pour moi et je ne suis même plus capable de m'occuper d'équitation, art qui m'a tant passionné qu'on m'a souvent reproché de trop m'y adonner.

Cependant, plusieurs hommes de cheval me demandent de publier des notes prises au Maroc, et que j'adressais au fur et à mesure que je montais de nouveaux chevaux, à M. Monod, directeur du service vétérinaire et chef de l'élevage. Ce savant hippiâtre insiste lui-même particulièrement, et j'aurais d'autant plus mauvaise grâce à me dérober, que j'ai seulement mis en pratique les doctrines équestres du général baron Faverot de Kerbrech. La réussite du dressage de mes chevaux n'a donc été qu'un faible hommage rendu à la mémoire vénérée de l'ancien colonel du 23^e dragons où j'ai débuté.

Pour expliquer les résultats obtenus j'ai résumé, le plus fidèlement possible, les principes qui m'ont guidé et il est tout naturel, mon Général, qu'en témoignage de mon inaltérable gratitude envers mon dernier colonel, je sollicite l'honneur de vous offrir mon modeste travail sur le cheval, ce noble

animal dont vous avez si bien su tirer parti, ce vaillant qui permet d'allier la vitesse à l'audace, de surprendre et de vaincre, comme vous l'avez fait avec la cavalerie d'Afrique « en surmontant toutes les difficultés, en brisant toutes les résistances », à travers le massif de la Golesnitsa-Planina, dans des montagnes réputées inaccessibles.

E. BEUDANT.

PRÉFACE

J'ai suivi pendant de longues années les efforts du capitaine Beudant. Les merveilleux résultats d'une méthode sans défaillance m'ont frappé et je suis heureux d'en rendre ici témoignage.

Extérieur et haute école est écrit dans un style précis, attrayant, agréable et facile à lire comme un roman. C'est l'œuvre d'un maître que je voudrais voir répandre dans le monde cavalier, comme synthétisant tout ce qui a été écrit de sensé et de logique sur la matière.

Par excès de modestie l'auteur se défend d'avoir entrepris, pendant son séjour aux haras marocains, autre chose que le dressage du cheval. Mais, les faits sont là, ce sont les succès des produits de son époque sur les hippodromes chérifiens.

L'histoire de ses chevaux est une magnifique leçon, et les amateurs qui ont eu le rare bonheur d'assister à leur travail et de constater la perfection atteinte, sont restés remplis d'admiration.

Une méthode ne vaut que par ce qu'elle engendre : les élèves du capitaine Beudant, si bien dressés, soit à l'extérieur, soit en haute école, sans contrainte et sans fatigue, sont la preuve évidente que sa méthode est la bonne.

Il ne dompte pas le cheval; il fait de la leçon *un exercice salubre, un jeu instructif qui n'amène jamais la fatigue*, et il fait remarquer que les fautes pro-

viennent le plus souvent du cavalier qui s'attaque *aux effets* au lieu de détruire *leurs causes*.

Assouplir l'animal, lui apprendre à répondre à la moindre indication formulée par la main et par les jambes, ne pas le gêner, développer ses aptitudes naturelles, l'amener à amplifier et à exagérer les mouvements de ses membres, telle est la progression. Il arrive ainsi à porter au maximum toutes les facultés et les moyens du cheval et à lui faire rendre tout ce qu'il est susceptible de donner, sans jamais dépasser la limite du jeu physiologique des membres.

Une maîtrise de soi absolue, une patience à toute épreuve, la fermeté alliée à la douceur, une observation soutenue, un jugement sûr, une position impeccable, toutes ces qualités Beudant les possède à un degré tel, que dans le dressage de ses chevaux les mécomptes sont inconnus.

Enfin une des raisons de l'excellence de son ouvrage est le soin qu'il a pris, avant de s'adresser aux écuyers privilégiés qui peuvent tout entreprendre, d'indiquer aux cavaliers de fortune, des procédés si simples à employer et si compréhensibles par le cheval, qu'ils sont l'assurance de la réussite pour l'homme et l'animal les moins bien disposés.

Le manuel du capitaine Beudant est le plus méthodique, le plus pratique et le plus accessible des traités d'équitation.

Il sera lu et relu par tous les cavaliers, écuyers et hommes de cheval, par tous ceux qui aiment ce noble animal. ?

Th. MONOD,

*Vétérinaire principal de 1^{re} classe,
directeur du Service vétérinaire des troupes,
chef de l'élevage au Maroc.*

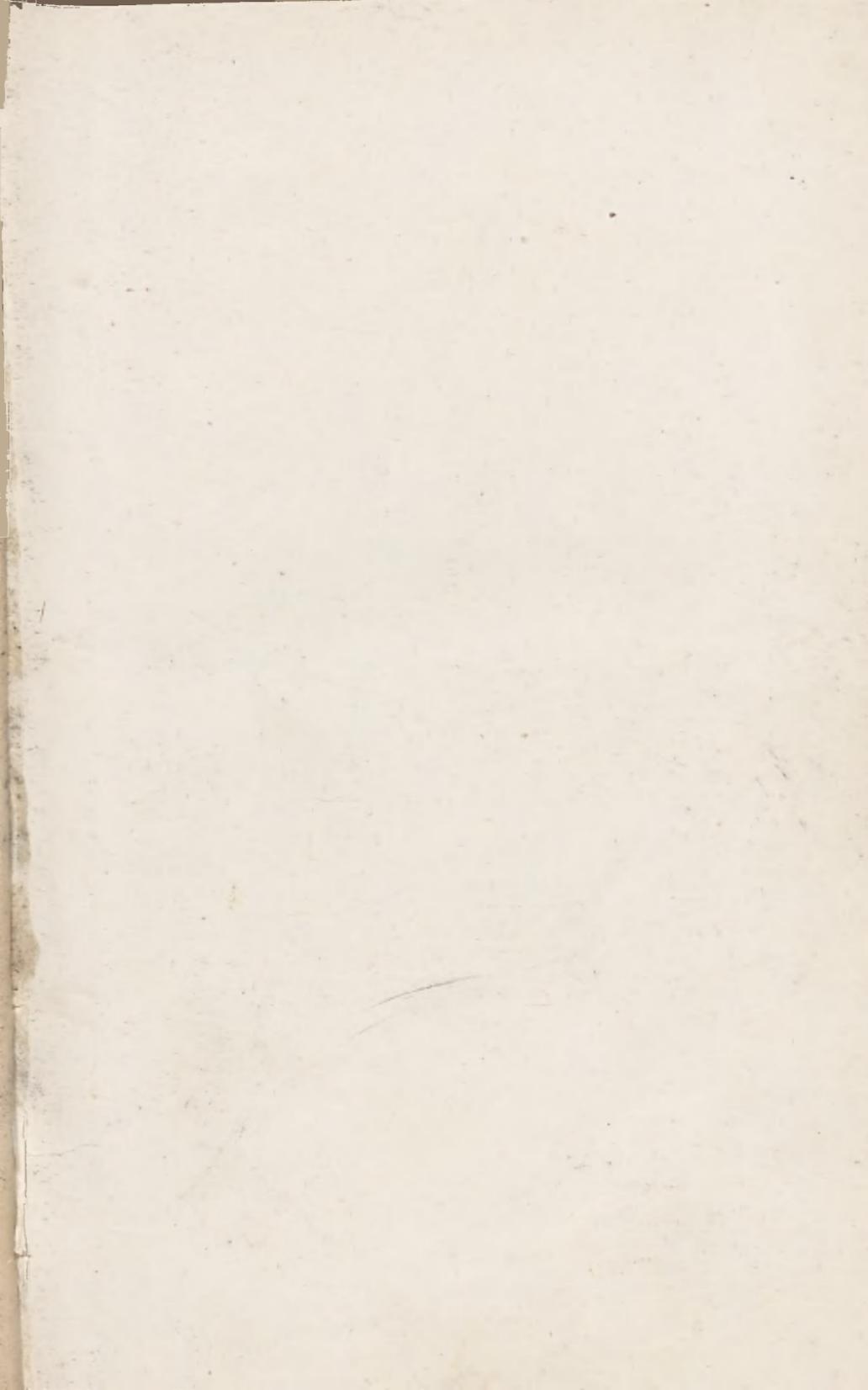




FIG. 1. — *Robersart II.*

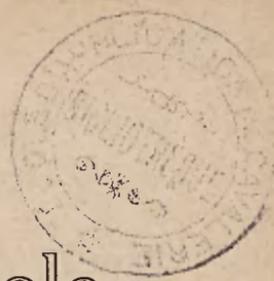
Hongre, né à Bourkika, le 5 avril 1905, par *Robersart*, pur-sang anglais, et *Baronne*, barbe non tracée, bai cerise, 1^m 63 (p. 77).



FIG. 2. — *Robersart II.*

Près du chemin de *Djdida* (Mazagan) à *Sidi-Bou-Choïb* (Azemmour),
Maroc.

Extérieur et Haute École



Du dressage.

La carrière ne se parcourt pas toujours comme nous l'avons rêvée, mais bien telle que la destinée nous l'a faite, et nous devons nous considérer comme ayant rempli notre tâche du moment où nous avons la conviction d'avoir agi pour le mieux dans la sphère d'action que la destinée nous a tracée.

(Général L'HOTTE.)

Pendant mon séjour aux haras marocains, j'ai essayé d' « agir pour le mieux » en m'occupant du cheval. Toutefois, n'ayant pas l'envergure nécessaire pour faire plus que de l'équitation, j'ai étudié seulement le dressage du cheval de selle.

C'est d'ailleurs une question de la plus haute importance, car on sait qu'il est essentiel pour le budget national et, surtout, pour la valeur de la cavalerie, que les chevaux soient parfaitement dressés, sans préjudice pour leurs qualités, et de façon au contraire à prolonger la durée de leur emploi dans l'armée.

Et puis, on prétendait avant la guerre que *notre équitation n'était pas comparable à celle des Allemands*; aussi, ne pouvant pas marcher à la victoire comme les vrais écuyers l'ont fait, ai-je entrepris, moi simple amateur, de contribuer à détruire cette hérésie.

Le résultat de mes efforts est l'affermissement de ma conviction touchant le néant des théories et des formules scientifiques pour le dressage du cheval.

Les discussions sur les principes et sur les « effets des effets » des moyens employés ne sont, pour moi, que vains propos et paroles creuses, et je crois fermement qu'il faut baser le dressage sur ceci : *tant que le cheval ne sera pas une machine sans âme, tant qu'il jouira d'une faculté intellectuelle lui permettant d'impressionner toutes les parties de son corps plus rapidement que ne pourra le faire l'application de nos calculs, son dressage mathématique restera une utopie.*

Le principe essentiel est, j'en suis persuadé : observer le cheval libre, réfléchir et tâcher de bien faire soi-même, au lieu d'accuser la mauvaise volonté ou les tares de son cheval.

Le cheval observe son cavalier et il se rend compte des moindres gestes qu'il fait, même inconsciemment, puis il réfléchit et, tout à coup, il surprend celui qui le monte, soit par une défense inattendue, soit par la bonne exécution d'un mouvement qui lui avait été vainement demandé et qu'il a compris en méditant dans son écurie.

C'est si vrai que, sauf exception, un bon sauteur dont le cavalier craint l'obstacle, cesse bien vite de sauter.

Au contraire, un cheval auquel on a demandé convenablement mais sans bon résultat, un départ au galop, par exemple, donne parfaitement ce départ au même cavalier, la première fois qu'il le remonte même longtemps après la première demande.

Observer et *réfléchir* sont certainement pour le cavalier les deux plus grandes chances de succès. 

Malheureusement, on pense toujours à châtier le cheval ; et l'on a tort la plupart du temps, car l'animal ne répond qu'à ce que les aides lui demandent réellement. La faute provient presque toujours du cavalier qui, ne sachant pas parler correctement le langage des aides, ne se fait pas bien comprendre, ou exprime même le contraire de ce qu'il veut dire.

L'infirmité qui me fait souffrir est une grosse difficulté, mais, en toute chose, il y a un bon côté, et le fait de ne

plus pouvoir me servir puissamment des aides, a été très instructif pour moi, en m'obligeant à n'employer que très peu de force. Cela m'a confirmé dans l'idée qu'on emploie, habituellement, beaucoup plus de vigueur qu'il n'en faut en se servant des aides.

Il faut agir soi-même le moins possible et laisser le plus possible le cheval agir de lui-même.

Pour être facilement compris du cheval, le langage des aides doit être simple, or, avec les théories scientifiques, il en est rarement ainsi, et la leçon devient aussi difficile à donner qu'à comprendre. Le dressage est alors un travail aussi pénible pour le cavalier que pour le cheval. On va jusqu'à indiquer, pour l'obtention d'un mouvement élémentaire, de lever, par exemple, la main droite en ouvrant la rêne, de baisser la main gauche en fermant la rêne, de mettre une jambe en avant et l'autre en arrière et de faire en plus un déplacement d'assiette suivi d'une inclinaison du corps en avant. Il n'est pas donné à tout le monde de raconter tant de choses à la fois sans se tromper et en se faisant comprendre. Moi, je n'essaierai pas, j'aurais peur de radoter.

On dit aussi qu'il faut opérer au moment précis du lever ou du poser d'un membre, etc., etc.; à mon humble avis, c'est chercher la petite bête; c'est trop priver le cheval d'initiative. Si je veux partir au galop, l'action, agissant sur la position, met insensiblement l'animal au galop, sans brusquerie, sans que je m'en aperçoive et j'éprouve la sensation qu'on ressent dans un bon wagon d'un train bien conduit au départ : on est obligé de prêter l'oreille au bruit des roues pour savoir si l'on est en marche.

Enfin, sous prétexte de faire mieux que la nature, on va jusqu'à contraindre le cheval à prendre des habitudes gênantes pour lui comme pour le cavalier. C'est ainsi que des écuyers de valeur dépensent du temps et du talent, afin d'obtenir que le cheval fasse toujours une descente d'encolure quand on lui demande un départ au galop.

Or, jamais un animal en liberté ne fait de descente d'encolure, et, une fois monté, il n'en fait que s'il est gêné par la main du cavalier, ou que si le cavalier, croyant bien faire, lui a enseigné ce mouvement, *dont il est impossible d'expliquer l'utilité*. Certains écuyers ont transformé ce mouvement en une action moelleuse qui se fait lentement, avec l'étendue voulue par le maître, mais c'est là l'exception, et l'origine de cette bizarrerie n'en est pas moins la gêne causée par la main. La preuve en est dans ce fait que le seul moyen de corriger un cheval de cette sorte de tic est de ne plus le gêner. Laissez libre, il perd l'habitude de faire des descentes d'encolure.

A Saumur, j'avais lu dans l'ouvrage du capitaine Sèyès : « Partir au galop sur une descente de main », et, quand, étant sous-lieutenant, j'ai travaillé l'équitation, je me suis appliqué à obtenir de belles descentes d'encolure bien douces. Mais, n'ayant pu arriver à comprendre l'efficacité de ce mouvement ennuyeux, je l'ai abandonné et, depuis, mon premier soin a toujours été de faire disparaître cette habitude quand je l'ai trouvée chez un des chevaux qui m'ont été confiés. Je dois dire d'ailleurs que, sauf mes premiers chevaux d'officier, je n'ai jamais monté d'animaux faisant moelleusement des descentes d'encolure.

Vers 1902 ou 1903, en étudiant la méthode du général Faverot de Kerbrech que je venais de recevoir, j'ai lu la recommandation de faire « le plus possible de descentes de main et de jambes ». Ne sachant que penser, car les descentes de main telles que je les comprenais, sont en contradiction avec la recherche constante de la légèreté « sans que la tête bouge », je me décidai à écrire au général, qui m'envoya immédiatement cette définition : « Faire une descente de main et de jambes veut dire simplement cesser absolument de faire sentir la main et les jambes au cheval. En un mot, laisser l'animal complètement libre tant qu'il garde la position et la même allure. C'est la preuve que le cheval est vraiment en équilibre. »



Cet éclaircissement me causa une des plus grandes joies de ma vie, car la descente de main ainsi comprise correspondait à l'idéal que je m'étais fait du dressage du cheval, en observant les chevaux libres en Amérique et en Afrique.

L'équilibre est le but de toutes les recherches. C'est aussi l'écueil des calculateurs qui enseignent l'art équestre et, en 1776, Du Paty de Clam, ancien mousquetaire, s'est écrié dans son " discours à l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux " : « Mais, il ne faut pas espérer que l'on puisse donner ce tact et ce discernement délicat qui appartient à la pratique. Cet art contient une infinité d'industries singulières, inconnues à tous ceux qui ne l'exercent pas souvent, peu observées par ceux qui l'exercent et négligées par les savants les plus universels, merveilleuses et ravissantes dès qu'elles sont vues par des yeux éclairés. La carrière est immense et les auteurs classiques, s'il y en avait, ne seraient pas suffisants pour rendre écuyer. »

Les méthodes.



« Ne poussez pas trop loin l'étude scientifique... Bien plutôt, étudiez les lois de la nature, le plus souvent juste dans son œuvre, savante par elle-même, et en la consultant, vous arriverez plus sûrement au but. »

(ROUSSELET.)

Il y a peu de règles absolues quant à leur mise en pratique. Il y a des principes évidemment. Il faut du bleu et du jaune pour faire du vert, cependant le tact seul, le génie, indique à l'artiste la nuance des flots de l'Océan et celle des bois et des prairies. Il en est de même des règles de l'équitation.

Le cavalier doit rechercher la manière qui convient le mieux à ses aptitudes. Il doit étudier le tempérament du sujet qu'il veut dresser, car le tempérament varie avec

chaque individu et le même principe s'applique d'une façon particulière sur chaque animal. Le nécessaire est d'assouplir le cheval. Une fois assoupli par *un moyen quelconque*, il répond à n'importe quelle action logique et judicieusement exercée, pourvu qu'il ne s'agisse pas d'un dressage spécial tel que, par exemple, l'emploi de l'éperon en avant pour arrêter et en arrière pour porter en avant.

Dans la pratique il arrive à chaque instant que dans le maniement du cheval dressé, on utilise intuitivement, suivant le cas, les différents modes d'emploi des aides : les aides diagonales aussi bien que les aides latérales; c'est le tact qui guide.

Mais au commencement du dressage, il est essentiel de procéder méthodiquement. En tout cas, il ne faut pas perdre de vue qu'un cheval excité commet des insanités. Sous l'influence de la gourmandise, avec son nez il jette l'avoine hors de la mangeoire afin de l'engloutir plus vite; il mord le seau dans lequel on lui apporte à boire et il en renverse l'eau, etc. Pour se faire comprendre, c'est donc *d'abord le calme qu'il faut obtenir*.

Bien des méthodes de dressage ont revendiqué la supériorité, actuellement elles semblent très différentes les unes des autres, et, cependant, elles ont toutes la même base. Elles dérivent toutes de l'enseignement de Baucher et du comte d'Aure, les grands maîtres de l'équitation moderne. Les principes de ces deux novateurs sont, je crois, les mêmes, et il est regrettable que leurs partisans s'efforcent plus de critiquer leurs antagonistes que de rechercher les motifs du dissentiment qui existe entre les deux écoles et dont l'anéantissement amènerait la méthode pratique si désirable pour la conservation des chevaux.

D'Aure a enseigné qu'à la pression des jambes, le cheval doit se porter en avant, et plus ou moins sur la main suivant l'usage auquel il est destiné.

D'après Baucher, le cheval doit se placer en arrière de la main tout en se grandissant, en même temps qu'il coule

en avant des jambes. D'Aure, qui voulait avant tout l'impulsion, disait à ses élèves : « En avant. » Baucher, qui réclamait d'une manière constante la légèreté, répétait : « Poussez. »

Comme d'Aure, Baucher faisait donc bien tout d'abord appel à l'impulsion, a écrit le général L'Hotte, mais au lieu de la laisser échapper tout de suite en avant, il voulait que le cavalier s'en emparât d'abord, pour obtenir la soumission des ressorts.

Ces enseignements, commentés et plus ou moins dénaturés, ont formé de nombreuses sectes et ont soulevé d'interminables polémiques.

D'Aure rejetait l'emploi de la force, il voulait qu'on mît seulement le cheval en situation de faire lui-même, et il ne recherchait qu'en partie la possession des forces de l'animal (légèreté relative).

Baucher, depuis l'épanouissement de son génie, s'était inspiré de l'animal en liberté et il avait obtenu l'équilibre naturel dans lequel le cheval, aussi léger aux jambes qu'à la main, semblait ne se mouvoir que spontanément, de lui-même. Il exigeait la possession complète des forces du cheval (légèreté parfaite). C'était le raffinement de l'équitation du comte d'Aure, mais c'était la même équitation.

A mon humble avis, la véritable formule, la seule qu'il faut adopter, est celle du général L'Hotte : « Avoir le cheval léger aux jambes, autant qu'à la main, c'est-à-dire l'avoir toujours coulant et comme insaisissable dans les talons, à moins toutefois que la main ne s'oppose au mouvement en avant. »

Pour « mettre » un cheval, les adeptes des différentes méthodes de dressage développent des théories ingénieuses, et ils essaient de prouver la nécessité de leur très difficile application, par des démonstrations savantes, fréquemment corroborées par des figures et des calculs mécaniques.

J'admire les écuyers convaincus qui professent ces principes scientifiques, mais je n'ai jamais osé les suivre dans

leurs études. Je trouve, en effet, ces études trop fortes pour moi.

D'ailleurs, j'attribue à leurs prétentions, les faits indiscutables qui ont provoqué des jugements très sévères sur l'instruction équestre en France, sur le mauvais dressage des chevaux de la cavalerie et sur leur usure prématurée, désastreuse, dit-on avec raison, pour notre budget. On doit, selon moi, agir sur le moral du cheval, et ne chercher à l'habituer à coordonner ses forces, d'après les lois de la mécanique, que pour mieux les mettre à la disposition de sa bonne volonté.

L'héroïsme du cavalier vient de son cœur et non pas de considérations mathématiques; comment donc vouloir faire de son vaillant compagnon un simple automate, alors que c'est le courage surtout qui fait briller la qualité des chevaux les plus appréciés sur les hippodromes, à la chasse et partout où ils travaillent pour nous, aussi bien au trait qu'à la selle?

D'Auvergne, « le fondateur de l'équitation militaire », a du reste fait cette observation : « Vouloir tout démontrer dans un art est une chose absurde. Il faut que la pratique ait ses avantages quand elle est conduite par des principes généraux. »

Et Rousselet a écrit : « Les méthodes scientifiques qui concluent d'une manière absolue ne sont pas applicables au cheval soumis à tant d'influences diverses dont les causes échappent pour la plupart à nos sens et à nos calculs. »

Il y a deux manières de s'adresser au moral du cheval : une qui terrifie, l'autre qui essaie de parler logiquement à son intelligence.

Fillis a écrit dans son cours d'équitation : « Il y a toujours un moment où le cheval joue son va-tout et se défend en désespéré. Tant qu'un cheval ne s'est pas défendu, son dressage n'est pas définitif. »

Or, la lutte offre les plus grands dangers, et si elle ne produit pas toujours la rétivité, elle laisse toujours de

vilaines traces dans l'esprit du cheval, dans son organisme et dans ses membres qu'elle tare plus ou moins. L'animal rudoyé s'excite, puis, surtout s'il est nerveux, il s'affole et il s'exaspère, et plus il s'exaspère moins il comprend. Il en arrive même à s'immobiliser en se campant, en contractant tous ses muscles, et je ne m'imagine pas comment il est alors possible de le ramener à la raison, en continuant à le brusquer. En tout cas, le calme, et le calme seul, peut rendre la régularité aux allures qui ont été détraquées. C'est là une des parties importantes du dressage dont la lutte ne peut pas s'occuper.

Un instructeur brutal, qui terrifie les recrues, paralyse leur bonne volonté et il risque d'engendrer des mécomptes assez graves pour conduire aux pires extrémités des jeunes gens qui auraient fait des soldats d'élite entre les mains d'un chef pondéré et sage. Mettre d'abord en *confiance* et faire ensuite preuve de *douceur* en même temps que d'une *autorité calme mais inflexible*, c'est la règle immuable et souveraine en éducation, même pour celle du cheval.

Quoi qu'il en soit, je laisse à de plus habiles que moi les doctrines et la violence, car elles sont au-dessus de mes moyens, et je mets seulement de mon mieux en pratique cette règle moins tapageuse du général Faverot de Kerbrech :

« La leçon doit être pour le cheval comme pour le cavalier, un exercice salubre, un jeu instructif qui n'amène jamais la fatigue. Dès que la sueur apparaît, c'est que l'homme a dépassé la mesure. »

Un cheval abîmé, rendu rétif par de pernicieux moyens de conduite, a quelquefois de la mauvaise volonté, un cheval neuf n'en montre jamais. Aussi suis-je persuadé que la première condition de réussite est, pour le cavalier, une *méfiance très sincère de son propre savoir* et de son adresse. Il n'y a pas à faire le terrible, c'est une vanité mal placée et contraire au dressage aussi bien qu'à la conservation de l'élève ou à l'instruction du cavalier. Du reste, il ne faut

pas se le dissimuler, il est plus facile de faire acte de puissance que de savoir. Quand, après observation minutieuse, on a la quasi-certitude d'avoir agi logiquement, d'avoir su se faire comprendre et de n'avoir pas involontairement enfreint les lois de la mécanique, en chargeant un membre qu'il aurait fallu décharger ou en faisant quelque autre faute de ce genre, alors, au lieu de châtier, il faut remettre le cheval en confiance, le décontracter et essayer à nouveau de se faire obéir. Le cheval, je le répète, répond toujours logiquement à ce qui lui est demandé. Au lieu donc de vouloir le contraindre à répondre comme on le désire il faut s'appliquer à *bien faire soi-même*. La valeur de la réponse *est toujours en proportion* de celle de la demande. Si le cheval n'obéit pas, le cavalier ne peut s'en prendre qu'à lui-même: c'est qu'il a mal placé son élève ou qu'il ne lui a pas donné l'impulsion nécessaire.

En résumé, « c'est par des actions douces, opportunes, qu'on amène le cheval à l'obéissance tout en prévenant la défense » (ROUSSELET).

Par l'application constante de ces principes, le cheval devient docile et franc, et son éducation se fait d'autant plus aisément qu'on suit davantage ces sages recommandations du général Faveroth de Kerbrech : « En dressage on veut toujours aller trop vite. Pour arriver promptement, ne pas se presser mais assurer solidement chacun de ses pas. »

« Demander souvent, se contenter de peu, récompenser beaucoup. »

Si on n'a pas la chance d'avoir un bon professeur d'équitation, il est nécessaire d'analyser les traités d'équitation afin d'y puiser, comme je viens de le dire, les règles qui paraissent le mieux convenir aux aptitudes dont on dispose. Malheureusement, j'avoue, à ma grande confusion, que je trouve ces ouvrages compliqués, trop savants et pénibles à étudier. Ainsi je n'ai jamais eu le courage d'apprendre la décomposition des allures, et lorsque je lis qu'en agissant

de telle jambe, à tel moment, on précipite le lever de tel membre du cheval, etc., que pour partir au galop à droite il faut faire venir la croupe à droite, pour telle raison, etc., je trouve que c'est beaucoup trop fort pour moi et je saute à une autre page ou je ferme le livre.

Quand je vois que dans un cours de dressage à l'usage des brigadiers de l'armée, on indique de *compter les foulées du cheval pendant qu'il galope*, de tirer une rêne à telle foulée et une autre rêne à une autre foulée, je reste stupéfait et je me dis qu'il est bien difficile de monter à cheval correctement, selon les règles, et que je serais, par les temps nouveaux, un bien mauvais brigadier.

J'ai eu comme unique professeur d'équitation le lieutenant Champion, écuyer à Saumur, qui commanda plus tard le dépôt de remonte de Montrouge et fut tué glorieusement au commencement de la guerre, en 1914. Il montait à cheval vigoureusement, mais le seul conseil qu'il nous donna jamais fut celui-ci : « Tirez dessus, tapez dedans. » Et, en somme, après plus de trente-cinq ans d'études continues faites depuis, j'en arrive à croire fermement qu'il avait raison. Tout se résume à enseigner au cheval à obéir à la main et à se porter en avant sous l'action des jambes. Le reste est de la fantaisie.

A Saumur, j'ai lu une partie de l'ouvrage du capitaine Séyès d'après la méthode du commandant Dutilh. Malheureusement, je n'ai rien saisi du tout et j'ai rendu le bouquin à son propriétaire.

En 1898, j'ai eu entre les mains, pendant quelques heures, la méthode Fillis. Elle m'a émerveillé par ses photographies et je suis encore très peiné de n'avoir même pas eu le temps de la parcourir entièrement.

Si ma mémoire ne me trompe pas, James Fillis a écrit en substance et très justement, qu'il n'y a pas plus lieu de s'étonner en voyant un cheval déployer impunément pour son organisme, les efforts prodigieux que certains mouvements de haute école nécessitent, qu'il n'y a lieu de

s'étonner en regardant les gymnasiarques exécuter leurs tours de force. C'est par l'exercice rationnel qu'on arrive à rendre les ressorts du cheval, comme ceux des gymnasiarques, capables de se tendre à l'extrême sans se briser.

En 1915, j'ai trouvé à Rabat le cours du capitaine de Saint-Phalle (1^{re} édition); mais j'ai vu, au bas d'une gravure, je crois, que la jument *Mademoiselle d'Étiolles* était montée avec une bride spéciale, permettant d'employer un mors ou l'autre, suivant les airs de fantaisie qui lui étaient demandés. Cela m'a suffi et, par crainte des dissertations scientifiques, j'ai fermé le livre.

Cependant, j'étais honteux et je pensais que ma paresse était impardonnable, lorsque, quelques mois plus tard, j'ai appris qu'en montant ses chevaux, le capitaine de Saint-Phalle « jouait, sans s'en douter, d'un instrument horriblement faux et que tous ses chevaux, sauf peut-être *Marseille II*, étaient absolument rétifs, même montés par lui ».

Ceci est l'effondrement de tout ce que le capitaine de Saint-Phalle a voulu édifier, car la docilité est, sans conteste possible, une des qualités indispensables du cheval de selle, puisque le travail à l'extérieur est sa raison d'être. On n'a pas le droit d'oublier que les assouplissements du manège et la haute école ne sont qu'un vernis d'élégance utile, mais pas absolument nécessaire à un dressage qui a pour but de rendre l'animal agréable à monter à l'extérieur. 

La valeur d'un écuyer réside dans son habileté à manier un cheval comme il le veut, en annihilant toutes les résistances que le manque de dressage ou la rétivité ont pu faire naître. Que peut-on donc penser de principes compliqués pouvant faire obtenir parfois quelques mouvements plus ou moins excentriques, sans permettre au cavalier de mener son cheval où il le veut et comme il le veut?

Le traité du capitaine de Saint-Phalle est, pour moi, la condamnation des théories mécaniques et difficiles à appliquer et il montre qu'il faut toujours en revenir à conclure

avec Rousselet : « Bien plutôt, étudiez les lois de la nature le plus souvent juste dans son œuvre, savante par elle-même et, en la consultant, vous arriverez plus sûrement au but. »

Il est à remarquer que, bien loin d'avoir des chevaux rétifs, les grands écuyers ont étonné non seulement par le brillant des sujets qui les ont illustrés, mais encore et surtout, par leur aptitude à monter et à manier à leur gré des animaux qu'il ne paraissait pas possible de faire obéir.

Or, je n'ai jamais entendu dire qu'ils aient employé des instruments spéciaux pour chacun des différents exercices qu'ils demandaient, ou qu'ils aient divisé l'équitation en équitation de manège et en équitation d'extérieur, ni en équitation extensive avec équilibre transversal ou longitudinal, ou autre chose encore.

D'Abzac provoqua cette exclamation : « Ou vous êtes le diable, ou vous êtes M. d'Abzac ! »

Rousselet montait toujours victorieusement et sans difficulté les chevaux dont ses élèves ne venaient pas à bout.

Le comte d'Aure a excité l'enthousiasme des hommes de cheval les plus exigeants de son époque, en tirant le parti qu'il voulait des animaux indociles au moyen desquels certains amateurs en renom, comme lord Seymour, voulaient le mettre à l'épreuve. Au même moment il montait avec un brillant jusqu'alors inconnu, les plus beaux étalons du haras du Pin, et il obtenait des prodiges avec ses chevaux d'école, notamment avec *Le Cerf*, son cheval favori.

Quant à Baucher, qui, d'après le général L'Hotte, a été *le plus grand génie équestre qui ait peut-être existé*, la plupart des chevaux avec lesquels il a émerveillé ses contemporains, avaient été de mauvaises bêtes avant de lui appartenir. *Kléber*, par exemple, que personne ne voulait plus monter à cause de la défectuosité de ses allures et de son manque de solidité, devint en très peu de temps un cheval de haute école extraordinaire. « Il était entier, a écrit le général L'Hotte, et le voisinage des juments causait chez

lui une grande surexcitation, mais entre les jambes de Baucher, il paraissait insensible à leur approche. »

On cite de lui bien d'autres faits invraisemblables; mais, pour moi, le plus frappant est le dressage de *Géricault*. Voici le résumé de ce qu'en raconte le général L'Hotte :

« Un soir, au cirque, Baucher venait de recueillir comme toujours des applaudissements enthousiastes, lorsque lord Seymour déclara qu'il avait dans ses écuries un poulain de trois ans sur lequel Baucher, malgré toute sa science, ne parviendrait pas à faire un tour de bois de Boulogne. M. de Lancosme Brèves releva le défi, disant qu'il n'était pas besoin du maître pour monter le poulain. Il tint et gagna le pari dont *Géricault* était l'enjeu, puis il pria courtoisement Baucher d'accepter le cheval.

« Faire un tour de bois de Boulogne avec ce cheval témoigna de la puissante tenue de M. de Lancosme Brèves, mais ce qu'il y eut de merveilleux fut que Baucher monta le terrible animal en haute école vingt-huit jours plus tard, en plein cirque, au milieu des lumières, des objets effrayants et des tonnerres d'applaudissements qui accompagnaient toujours le travail de l'incomparable artiste. »

Je n'ai jamais eu le bonheur, même à Saumur, d'assister à une reprise ou à une séance de haute école. Seulement, j'ai eu la bonne fortune d'admirer souvent, avec la plus jalouse attention, des officiers dont les chevaux resteront toujours dans ma mémoire comme l'idéal qu'un amateur peut rêver. Selon moi, en effet, rien en équitation ne doit se comparer à l'allure des chevaux que j'ai vu galoper avec le colonel Faverot de Kerbrech au 23^e dragons, le colonel de Bauchêne à Lunéville, le colonel de Contades sous les ordres duquel je me suis trouvé un moment à Alger, ou bien des chevaux dressés par le colonel Communal et qu'il m'a fait monter en Algérie, alors qu'il était lieutenant à Constantine et Miliana et capitaine à Tiaret.

La plus grande jouissance équestre est certainement de courir en terrain varié, parsemé d'obstacles, avec un cheval

bien mis et je ne peux pas comprendre qu'on recherche l'exécution plus ou moins raide d'airs de fantaisie, avant d'avoir rendu le cheval agréable à monter à l'extérieur. Si j'ai fait souvent le contraire, c'est parce que les circonstances m'y ont forcé, soit par le mauvais terrain des pays que j'ai habités, soit par le manque de qualité des chevaux que j'ai montés et qui pouvaient, tout au plus, servir à étudier la haute école.

Pendant que j'étais dans le plâtre, j'ai lu les passages les moins scientifiques, c'est-à-dire les plus faciles à lire, de l'*Équitation actuelle* de Gustave Le Bon.

A mon humble avis, cet ouvrage est l'utopie d'un savant psychologue qui, pour stimuler notre amour-propre, a cru devoir porter aux nues l'équitation allemande et Plinzer, l'écuyer en chef de l'empereur d'Allemagne.

L'auteur s'est aussi appliqué à démontrer que le trot enlevé pratiqué comme en Angleterre, comme partout, comme l'ont indiqué d'Aure, le général L'Hotte et tous nos brillants cavaliers militaires, est ridicule : au lieu de pencher le corps en avant, a-t-il écrit en substance, il faut le tenir droit, au lieu de raccourcir les étriers, il faut les allonger, etc...

Et pourtant, un grand maître *officiel* de l'école française, a défini son enthousiasme pour l'*Équitation actuelle* en la comparant, pour les écuyers, à la lumière éclatant sur le chemin de Damas !

Philosophiquement et mathématiquement parlant et même au point de vue des principes, c'est parfait, et je ne crois pas qu'on puisse mieux résumer la méthode des grands maîtres dont Baucher et d'Aure sont les représentants, que Gustave Le Bon ne l'a fait en écrivant : « Les jambes donnent l'impulsion et la main règle la forme dans laquelle sera dépensée cette impulsion. »

Il a aussi écrit : « Le dressage raisonné du cheval constitue pour le cavalier une gymnastique de l'intelligence et du caractère qu'aucun enseignement théorique ne saurait

remplacer. Elle lui apprend à la fois la fermeté et la douceur, exerce sa patience, développe énormément son jugement et ses facultés d'observation. En dressant le cheval l'homme se dresse lui-même et dans bien des circonstances de la vie, il éprouvera les bienfaits de ce dressage. Je ne connais pas de plus utile complément de l'éducation que le dressage d'un cheval. Les psychologues de profession, s'ils pouvaient s'y adonner un peu, seraient surpris de la quantité de choses qu'ils apprendraient. Il y aurait là pour eux un monde de recherches encore inexploité. »

D'autres pensées sont discutables, comme celle-ci : « Le cheval reflète toujours par son obéissance, par ses résistances ou ses hésitations, par le degré de perfection de son dressage, le caractère de son cavalier. Il n'est pas généralement très difficile, étant donné un cheval, de diagnostiquer l'intelligence et le caractère de celui qui le monte ordinairement. »

Je crois qu'on peut surtout reconnaître le caractère et la nature de son talent.

Au point de vue du dressage, les raisonnements de Gustave Le Bon sont logiques, mais leur point de départ est ordinairement faux.

En voici des exemples :

1^o « Le travail de haute école donne presque toujours des bases courtes; c'est pourquoi on lui reproche d'éteindre un peu les allures. »

Or, le travail fondamental de la haute école, le piaffer, est bien un exercice dans lequel les mouvements sont courts, mais il assouplit les articulations et fortifie énormément les muscles de la croupe.

D'un autre côté, pour faire trotter un cheval avec éclat, le meilleur moyen est de le faire passer ou, encore mieux, de lui apprendre le trot espagnol, car rien ne développe le jeu des épaules autant que cette belle allure de fantaisie.

2^o « Le cheval en liberté dans un champ sait fort bien se tirer d'affaires, mais par la présence d'un cavalier sur son

dos, toutes ses allures deviennent artificielles, c'est-à-dire irrégulières, et c'est au cavalier à les régulariser. »

Or, tous ceux qui ont vu les chevaux marcher et courir dans les pays où l'on s'en sert réellement, ont été émerveillés de l'adresse de ces animaux, chargés comme des bêtes de somme ou montés par des cavaliers qui n'essayaient pas de leur indiquer la façon de conserver leur équilibre. Un cheval monté en simple licol de corde ou, encore mieux, sans rien à la tête, est toujours droit et ses allures sont régulières. C'est ordinairement le contraire quand son cavalier veut le guider. Gustave Le Bon raconte lui-même que, dans les Indes, il n'a dû probablement son salut dans un sentier de montagne qu'il a suivi beaucoup plus vite qu'il ne le désirait, qu'à la sagesse dont il a fait preuve en abandonnant le cheval qu'il montait à son propre instinct au lieu d'essayer de le conduire scientifiquement. Je suis sûr que les allures de l'animal ont été régulières.

La vérité est que la science peut redonner la régularité aux allures qui ont été détraquées par l'homme et qui sont devenues habituelles chez le cheval soumis aux aides du cavalier. Mais c'est l'obéissance à ces aides qui a vicié les allures.

3^o « Comment arriverons-nous, a encore écrit Gustave Le Bon, à l'obliger toujours à nous obéir? Il suffira de faire suivre immédiatement et toujours, l'obéissance d'une récompense (caresses, avoine, sucre, etc...) et le refus d'obéissance, d'une punition (éperon, cravache, etc...).

Ici le maître a prêté à la majorité de ceux qui montent, la rectitude exceptionnelle de son jugement, et son principe, évidemment juste, est l'origine de *presque tous les succès*, parce que, presque toujours, le cheval obéit, de son mieux et logiquement, à des ordres mal exprimés. Le cavalier seul est fautif, et cependant, il punit la bonne volonté de l'animal qui exécute *ce qui lui est réellement demandé*.

Il ne s'agit pas seulement de calculer la formule à employer pour obtenir un mouvement d'un cheval placé

comme nous le souhaitons, il s'agit de modifier la formule suivant la circonstance du moment. Le cheval portant notre poids et le sien dont nous modifions l'équilibre, sent instinctivement, bien mieux que nous, comment la formule doit être modifiée; voilà pourquoi il faut le laisser libre de disposer de ses forces comme il l'entend, afin d'obtenir le résultat que nous recherchons.

Du reste, loin de moi la pensée de contester aux écuyers savants le pouvoir d'appliquer leurs calculs; j'avoue seulement, je le répète, que cela est au-dessus de mes forces et que je ne me sens pas capable d'employer à la fois les quatre aides, plus un ou deux déplacements d'assiette, pour obtenir un simple départ au galop que le cheval, laissé libre, sait exécuter bien plus élégamment que quand il y est contraint par des préparations mécaniques le plaçant plus ou moins de travers. Pour être sincère, je dois en outre ajouter qu'au lieu de devenir de plus en plus exigeant dans l'emploi de mes aides, afin d'obtenir plus de délicatesse et de raffinement dans les exercices, j'en suis arrivé à considérer l'épaule en dedans et les divers appuyers comme de simples divertissements, *souvent dangereux*, et dont la seule utilité, ou à peu près, est de permettre au cavalier militaire de se placer dans le rang.

Jamais on n'a vu un animal en liberté ranger les hanches de côté pour entamer une allure : trot, galop ou passage. Il est donc illogique de l'obliger à se traverser quand il porte un cavalier et, en définitive, *tout le dressage est dans ceci : éperons pour provoquer l'action, bridon pour diriger l'action qui produit le mouvement.*

Pour mon compte personnel, je ne traverse le cheval que par fantaisie et pour ne pas déroger à l'usage qui a consacré cette façon de marcher, mais, quand je veux apprendre au cheval à partir au trot, au galop ou au passage, ou à changer de pied étant au galop, jamais je ne cesse de m'efforcer de l'avoir le plus possible droit d'épaules et de hanches.



Deux ouvrages m'ont servi d'évangile : celui que le général Faverot de Kerbrech a intitulé *Dressage méthodique du cheval de selle d'après les derniers enseignements de Baucher* et *Un officier de cavalerie*, dans lequel le général L'Hotte, sans donner aucun moyen de dressage, a cité des principes et en a apprécié l'application par les différents écuyers dont il a étudié les préceptes.

Digne élève de ses deux maîtres, d'Aure et Baucher, le général L'Hotte a été le plus grand écuyer de son époque, car certains de ses chevaux ont été supérieurs à ceux de Baucher dont il parle comme d'un « écuyer incomparable ».

Dans son livre, que je ne me console pas d'avoir perdu, bien que j'en aie conservé de nombreuses notes, il a écrit qu'il a fait du d'Aure avec certains chevaux et du Baucher avec certains autres, et c'est dans l'exposé du travail exécuté par les chevaux de ses deux professeurs, ainsi que dans la comparaison qu'il a établie sur leur manière de faire, que j'ai trouvé qu'au fond les deux méthodes sont les mêmes; elles recherchent les mêmes choses, mais à des degrés différents : l'impulsion et la légèreté.

Cependant Baucher a recommandé l'emploi alterné des aides, au lieu de leur emploi simultané, aux cavaliers peu adroits, pour simplifier l'action de leurs aides et éviter les fautes résultant de leur manque d'accord.

Et le général Faverot de Kerbrech a pris comme base de son « dressage méthodique du cheval de selle » le principe « Main sans jambes, jambes sans main » qu'il faut mettre en pratique tant qu'il n'y a pas de raisons sérieuses de s'en écarter. Mais il a bien spécifié « qu'il vient un moment dans le dressage et plus tard dans le maniement du cheval dressé, où il y a lieu, au contraire, d'unir les effets des aides inférieures à celui des aides supérieures ». Cela se fait tout naturellement, sans crainte qu'il y ait manque d'accord entre les aides dont les effets deviennent de simples effleurements.

Le cheval se porte toujours sur le mors, comme chez

d'Aure, mais l'appui se réduit au poids des rênes dans les descentes de main et de jambes, c'est-à-dire quand *les hanches se passent des jambes* en même temps que *la bouche se passe de la main*.

Cette méthode est, je crois, la seule qui, avec celle de James Fillis, indique en détail la façon d'opérer, qui cherche en un mot à instruire le lecteur, et non pas à faire parade d'une science dont les secrets restent jalousement cachés.

Elle n'astreint pas aux études théoriques dont j'ai parlé plus haut; elle est par conséquent simple, claire, tout le monde peut l'étudier, et c'est la plus pratique des méthodes.

C'est pourquoi on doit être reconnaissant au général Faverot de Kerbrech d'avoir résumé les derniers enseignements du grand Baucher auquel aucun cheval n'a résisté et à propos duquel le général L'Hotte a écrit : « C'est à lui plus qu'à tout autre que peuvent s'appliquer ces paroles de La Bruyère : « Quand on excelle dans son art et qu'on lui « donne toute la perfection dont il est capable, l'on en sort « en quelque manière, et l'on égale ce qu'il y a de plus noble « et de plus élevé. »

Main sans jambes, jambes sans main.

Les amateurs agiront prudemment en se bornant, comme moi, à cette façon de faire, simple, à la portée de tous et qui peut se résumer ainsi : quand on donne l'impulsion au cheval de dressage, la main ne doit agir que pour diriger ou pour retenir; on évite ainsi de contrarier l'élève, on se fait comprendre facilement puisque, par les jambes, on porte toujours le cheval en avant, tandis que, par la main, on tire dans le sens contraire ou bien on indique une direction sans qu'il puisse y avoir de doute ou d'incertitude : les jambes vers l'avant, la main vers l'arrière ou vers les côtés.

Dans l'emploi simultané des jambes et de la main, les jambes corrigent en effet, instinctivement, les fautes commises par la main et, réciproquement, la main corrige les fautes commises par les jambes. Au contraire, l'emploi isolé des aides supérieures et inférieures ne corrige pas ces fautes à l'insu du cavalier.

Celui-ci peut alors les apprécier et se rendre compte que lui-même provoque souvent la résistance, a écrit le général L'Hotte, en déterminant, soit dans un sens, soit dans un autre, un surcroît inopportun des forces; qu'il fait « presque toujours trop » et que *moins on fait, mieux on fait*.

Le plus sage est d'agir le moins possible sur le cheval et de la façon qui le contrarie le moins. Voilà pourquoi, au commencement, l'emploi alternatif de la main et des jambes est préférable à leur emploi simultané. Mais une fois le cheval dressé, il faut souvent unir l'effet des aides inférieures à celui des aides supérieures.

Définitions.

LE TACT. — C'est le génie de l'équitation, le « sentiment du cheval ». C'est l'à-propos qui indique au cavalier la façon et le moment d'agir, l'intensité et la durée de son action. C'est lui qui fait réussir et tire d'embarras.

AIDES. — Les aides transmettent au cheval la volonté du cavalier. Ce sont la main, les jambes (avec les éperons) et, éventuellement, la cravache, les appels de langue et les déplacements de poids du cavalier.

Ces déplacements (d'assiette) auxquels le cheval est excessivement sensible, sont à proscrire sauf au galop de course. Il est, en effet, difficile de s'en servir avec justesse, surtout dans les mouvements répétés, tels que les changements de pied au galop au temps. En outre,

ils blessent plus ou moins le cheval, et, enfin, ils sont disgracieux.

Une seule exception est parfois à recommander, c'est l'effet qu'on produit en chassant bien les fesses sous soi et en pesant sur l'assiette pour inciter le cheval à se porter en avant. L'inclinaison du corps en avant favorise, au contraire, le reculer.

En dehors de ces cas spéciaux, il ne faut pas oublier qu'en équitation, la principale chose à rechercher est *l'aplomb, toujours l'aplomb.*

IMPULSION. — Force soumise à la volonté du cheval et qui le pousse toujours dans la direction indiquée par le cavalier.

C'est l'élément indispensable à l'emploi du cheval en haute école aussi bien qu'à l'extérieur. « C'est le vent qui souffle dans les voiles du navire. » « Il en est de l'impulsion comme de la vapeur : le cavalier tient dans la main la soupape de la chaudière, et il laisse échapper plus ou moins la vapeur qui doit se présenter d'une manière constante. » (Comte d'AURE.)

C'est là le perçant, et un cheval n'est bien mis, et par conséquent agréable à monter à l'extérieur, en promenade, au manège ou en haute école, que s'il a de l'impulsion, du perçant. Mais il ne faut pas confondre : l'impulsion n'est pas une défense que le cheval emploie pour emmener son cavalier à sa guise et souvent d'une façon dangereuse. Elle est seulement, chez le cheval de selle, la force qui pousse autant que l'exige l'exécution du mouvement cherché.

A l'extérieur elle amène l'appui juste nécessaire, autrement dit, l'appui qui n'essaie pas de surpasser le soutien que la main lui fait et qui ne doit être qu'un simple contact.

Ce contact de la bouche du cheval avec la main augmente aux allures vives ; il devient assez ferme pour donner à l'homme la confiance et au cheval la franchise. Aux

allures ralenties, il descend jusqu'au poids des rênes quand, dans la descente de main et de jambes, le cheval conserve de lui-même son équilibre.

L'ACTION — c'est-à-dire l'impulsion produite par l'ardeur du cheval — est une qualité que la violence de l'homme peut aiguillonner, mais qui est comme l'émulation du soldat, et n'existe pas sans l'amour-propre.

La force communiquée à l'animal par les aides du cavalier, si vigoureuses et si savantes soient-elles, est bien peu de chose.

Impuissante à engendrer la vitesse en plat, ou le courage devant les gros obstacles, elle amène juste, en haute école, l'exécution pénible des mouvements tels que, par exemple, ceux du passage dans lequel les hanches rampent tristement sous les jambes crispées du cavalier.

Au contraire, lorsque le cheval agit, ou croit agir volontairement, par plaisir, l'énergie qu'il déploie crée des merveilles. Elle est un gage de succès sur les champs de course et dans les concours hippiques, et elle détermine chez le cheval passageant librement (descente de main et de jambes) la flexibilité des jarrets, l'élasticité dans le jeu des ressorts et le port superbe de la tête et de la queue. Ces gestes incomparables donnent à l'animal une majesté qui frappe les spectateurs d'admiration.

L'action est un fait psychologique qui échappe absolument au calcul mathématique. Cela prouve, une fois de plus, que s'il est obligatoire de tâcher de ne jamais aller, au moins en dressage, à l'encontre des lois de la mécanique, le fait d'édifier l'équitation sur des théories mathématiques est une chimère.

MOUVEMENT. — C'est l'effet produit par l'action sur la position. Le passage du mouvement à l'inaction est l'effet de la position sur l'action.

POSITION. — C'est la répartition du poids sur les quatre

membres en raison du mouvement demandé. Elle a pour complément la disposition des rayons articulaires appropriée à cette répartition du poids.

Indépendamment de la position particulière que le cheval prend à chaque mouvement, on distingue la position générale qu'il prend à l'extérieur et celle qui convient à l'équitation dite de manège.

En liberté le cheval tend son encolure presque horizontalement au pas et au galop, surtout quand il veut aller vite, et il l'élève un peu plus au trot.

Quand il veut briller, se montrer dans toute sa splendeur (haute école), il se grandit au contraire, porte l'encolure le plus haut possible et place la tête dans une position voisine de la verticale, « au ramener ».

Pour le cheval monté, la vraie position est, selon moi, celle qu'il prendrait de lui-même si, étant en liberté, il voulait exécuter ce que le cavalier lui demande. C'est la seule dérogation que je fais aux préceptes du général Faverot de Kerbrech qui veulent la tête constamment fixée au ramener.

Je ne prétends certes pas avoir raison ; j'obéis seulement à mon idée fixe de tâcher d'imiter la nature.

ÉQUILIBRE. — Le cheval monté est en équilibre quand de simples indications suffisent au cavalier pour modifier, à son gré, la disposition du poids sur ses colonnes de soutien (FAVEROT DE KERBRECH).

Le cheval en liberté est toujours en équilibre, autrement dit, le poids des différentes parties de son corps est réparti de telle sorte sur les quatre membres, qu'il se déplace de lui-même dans tous les sens et selon le besoin.

Il est par conséquent logique de chercher toujours à laisser au cheval le plus possible de liberté. L'idéal serait un cheval qui, après de simples indications, agirait sans le secours des aides, qui conserverait de lui-même son équilibre (descente de main et de jambes), et semblerait se

diriger à sa guise au travail de haute école, de même qu'à l'extérieur, à travers la campagne, il galoperait comme le cheval sauvage, en franchissant sans contrainte talus, fossés et autres obstacles. Pour tendre vers cet idéal, il est rationnel de procéder comme on le fait pour éduquer un être quelconque : éviter par-dessus tout de provoquer l'aversion de l'élève pour le travail qu'on lui demande, l'intéresser au contraire à ce travail, mais lui montrer, si c'est nécessaire, par des moyens fermes et exempts de brusquerie, qu'il est obligé d'obéir.

En liberté, la plus vilaine rosse d'un escadron est d'une agilité surprenante. Pourquoi redevient-elle si gauche et si empruntée quand elle est montée? Ce n'est pas, autant qu'on le croit ordinairement, le poids du cavalier qui la gêne, car, sauf pour des parcours longs et pénibles, ce poids ne lui pèse guère. La véritable raison de sa mine piteuse et de sa maladresse est l'opposition que nous faisons à son équilibre. Nous empêchons le cheval de disposer comme il le ferait naturellement du poids de son corps et nous sommes cause qu'il se raidit de partout et qu'il perd ses facultés, de même que la frayeur est la cause de notre impuissance à savoir nager spontanément comme tous les autres animaux savent le faire. Dès leur jeune âge les chevaux passent, changent de pied au galop et sautent facilement, or, quand nous les montons, ils ne savent même plus marcher.

Ce qui précède indique clairement que le dressage du cheval consiste à le mettre en confiance, à décontracter tous ses muscles et à l'amener à livrer toutes ses forces au cavalier pour que celui-ci dispose à son gré de celles dont il a besoin, ou que, selon les circonstances, *il permette au cheval de s'en servir à sa guise.*

Le mouvement et l'équilibre sont inséparables. Ceci est un des principes fondamentaux du dressage; Baucher l'a exprimé ainsi : « L'équilibre doit être obtenu sans altérer le mouvement, et, d'autre part, le mouvement,

tout en s'opérant, ne doit porter aucune atteinte à l'équilibre. »

ACCULEMENT. — Un cheval est acculé toutes les fois que ses forces se trouvent en arrière des jambes du cavalier (BAUCHER).

Il ne faut pas assimiler l'acculement au reculer, lequel est une marche régulière, nette et bien franche en arrière. Au reculer convenablement exécuté, le cheval n'est pas en arrière des jambes, puisque la moindre action de ces aides le reporte immédiatement en avant.

DÉCOMPOSER LA FORCE ET LE MOUVEMENT. — Toutes les fois que dans le dressage l'équilibre se perd, que des résistances sérieuses se produisent, il faut décomposer la force et le mouvement. Pour cela, le cavalier laisse son cheval dans l'inaction jusqu'à ce que l'équilibre soit rétabli, jusqu'à ce que le mouvement qui a provoqué la défense « ne résonne plus dans son organisme ». Quand le calme est revenu, le cavalier redonne l'action et la position qui doivent produire le mouvement précédemment cherché ou l'allure interrompue.

LE CHEVAL DROIT. — Avoir le cheval droit d'épaules et de hanches est la difficulté la plus grande de l'équitation. Il est vrai que pour surmonter cette difficulté on va ordinairement à l'encontre de la logique. Pour redresser un cheval, ce n'est pas sur les hanches qu'il faut agir directement, c'est sur l'avant-main. S'il porte ses hanches à gauche, c'est par la rêne droite d'appui qu'on peut les faire venir vers la droite. L'emploi de la jambe du côté vers lequel les hanches se portent est peu commode, de plus, dès que cette jambe cesse de se faire sentir, les hanches reviennent de travers. La rêne d'appui au contraire s'emploie facilement et avec succès certain. La raison en est bien simple : les hanches de travers sont l'effet de la mauvaise répartition

du poids sur les épaules. Si au lieu de s'évertuer à détruire cet effet on supprime la cause, l'effet disparaît, le cheval se redresse.

L'habitude de ne pas rester droit d'épaules et de hanches vient, je crois, toujours d'une mauvaise éducation, et, aussi, de la gêne causée maladroitement par le cavalier. Presque jamais, en effet, on ne voit de bons cavaliers dont le cheval soit parfaitement droit; au contraire tous les chevaux qu'on rencontre en pays arabe, montés par les indigènes et n'ayant rien à la tête, ni bride, ni licol, sont absolument droits.

Mais quand les Arabes, se croyant cavaliers, les montent avec leur bride et leurs étriers ou leurs éperons, ces mêmes chevaux sont *toujours absolument de travers* (on sait que les étriers arabes servent d'éperons).

RÈNE D'APPUI. — Du principe qui indique la main pour diriger et retenir et les jambes pour pousser en avant, découle naturellement l'emploi de la rêne d'appui. Ainsi pour appuyer vers la droite, la jambe droite donnant toujours et d'abord l'impulsion, la jambe gauche pousse les hanches vers la droite et la rêne gauche pousse les épaules vers le même côté. Si on se contente de tirer la rêne droite, le bout du nez vient bien de ce côté, mais le poids de l'encolure reste en arrière sur l'épaule gauche qui ne suit pas, et le mouvement est difficile.

EFFETS DIAGONAUX. — En tirant vers la droite une embarcation par l'avant et en la poussant par l'arrière vers la droite aussi, elle est évidemment portée vers la droite, parallèlement à sa première direction, parce qu'elle est rigide, mais d'après ce qui vient d'être dit pour la rêne d'appui, il n'en est pas de même pour le cheval qui est flexible, et l'épaule gauche qui devrait dépasser la droite pour éviter l'acculement reste en arrière, surchargée qu'elle est par le poids de l'encolure. De plus l'action de la rêne

droite gêne le jeu de l'épaule droite. Les effets diagonaux, qui donnent d'ailleurs au cheval l'habitude de se placer de travers aux différentes allures, sont donc illogiques.

DESCENTE DE MAIN ET DE JAMBES. — Le cheval doit conserver de lui-même la position que lui a donnée le cavalier, tant que celui-ci ne la modifie pas.

Quand il est en mouvement, son impulsion doit se continuer sans altération jusqu'à ce que le cavalier en diminue ou en annule à sa volonté l'intensité.

C'est ainsi qu'à l'extérieur, le cheval bien dressé conserve à toutes les allures, exactement la vitesse qui lui est indiquée. Il est comme la locomotive à laquelle le mécanicien donne, en fixant le régulateur, une vitesse qui ne se modifie en rien tant que le régulateur reste à la même place (Voir page 4).

On dit généralement qu'un cheval fait une descente de main, quand il baisse la tête en allongeant l'encolure pour se débarrasser de la main du cavalier, ou, au moins, de la bride qui le gêne. Or, c'est précisément le contraire qu'il faut comprendre : le cavalier peut faire une descente de main, quand son élève est *devenu assez fort pour se passer des rênes qui soutiennent et guident sa tête comme des lisières*. Faire une descente de main et de jambes veut donc dire simplement « cesser de faire sentir la main et les jambes au cheval ». En un mot, laisser l'animal complètement libre tant qu'il garde la position qu'on lui a donnée et la même allure. Cela a pour but d'amener le cheval à continuer de lui-même et sans changement aucun, l'allure ou le mouvement qu'il a commencé.

C'est la preuve que le cheval est vraiment en équilibre.

On commence par baisser la main un instant; dès que le cheval déplace sa tête ou allonge son allure, on fait sentir le mors, et ainsi de suite, en laissant le cheval de plus en plus « livré à lui-même ». Par un procédé analogue, on habitue le cheval à se passer de l'action des jambes.

A l'extérieur, plus encore qu'au manège, le cheval doit être laissé libre, car l'instinct le conserve, le remet en équilibre infiniment mieux que ne saurait le faire le talent du plus habile cavalier. Si, en traversant un torrent, le cheval heurte une grosse pierre, tombe dans un trou, ou est entraîné par le courant, que le cavalier se garde bien de tirer sur les rênes et il arrivera probablement sain et sauf à terre. Si dans les sentiers de montagne le cheval arrive à un passage périlleux, s'il glisse à un endroit escarpé, au moment où le cavalier aura l'impression qu'il va être précipité dans le ravin, qu'il ait le courage, qu'il ose se maintenir d'aplomb sur sa selle, en relâchant les rênes afin de laisser le cheval libre de se mouvoir à sa guise, et il sera presque certain d'éviter une chute.

A l'extérieur, comme en haute école, le cheval ne peut bien marcher qu'à la condition de conserver l'équilibre instable approprié au mouvement qu'il veut exécuter, et le maintien constant de cet équilibre est le secret de la conduite du cheval.

Toutefois, cela ne signifie pas qu'aux allures vives il faut lâcher son cheval. Le contact avec la bouche ne doit jamais cesser, mais il est évident que s'il peut se réduire simplement au poids des rênes tenues par leur extrémité, il n'en est pas de même aux grandes vitesses. C'est l'*action* de la main qui doit pouvoir cesser et non pas la *relation* qui est indispensable entre la main et la bouche du cheval, pour donner confiance au cavalier et pour lui permettre de diriger ou de reprendre sa monture sans à-coups.

La légèreté.

« C'est elle qui donne à la fois à l'équitation savante, à la haute équitation, son véritable cachet, et à l'écuyer qui la pratique le caractère de son talent.

« Elle consiste pour le cavalier à avoir le cheval léger aux jambes autant qu'à la main, c'est-à-dire à l'avoir toujours

coulant et comme insaisissable dans les talons, à moins que la main ne s'oppose au mouvement en avant. » (Général L'HOTTE.)

LÉGÈRETÉ A LA MAIN. — La chose essentielle pour la sécurité du cavalier est de pouvoir tenir, arrêter ou conduire son cheval.

Le premier travail à faire quand on entreprend le dressage d'un cheval est donc de s'assurer que sa bouche n'est pas « braquée » et de tâcher d'obtenir la légèreté dès le début et petit à petit par des flexions de mâchoire faites d'abord à pied si c'est nécessaire.

Faire, puis entretenir la bouche de son cheval, doit être la préoccupation constante du cavalier, quel que soit le service auquel on destine l'animal.

De même que le cheval de promenade n'est agréable que si sa bouche est légère, de même le cheval de course n'est montable que si sa bouche est bonne. Celui qui met le nez en l'air ne refuse le bridon que parce que sa bouche est égarée au lieu d'être faite au mors, et ce n'est pas par la force des jambes qu'on peut l'y habituer.

On entend par ces mots « légèreté à la main » la qualité du cheval qui obéit aux rênes sans peser à la main, sans que celle-ci éprouve la sensation d'un poids plus ou moins difficile à déplacer ou d'une force qui résiste à son action.

La légèreté se reconnaît donc à l'absence de résistance aux effets du mors de bride ou du mors de filet. La simple demi-tension de l'une ou des deux rênes doit provoquer la mobilité de la mâchoire inférieure sans que la tête bouge, sans que l'ouverture de la bouche soit sensiblement apparente, et la langue de l'animal doit faire alors sauter l'un des mors sur l'autre, ce qui produit par moments un bruit argentin.

Cette mobilité moelleuse doit persister pendant un certain temps et non cesser brusquement.

La vraie légèreté est pour le cavalier l'indice révélateur et infaillible de l'équilibre de son cheval.

La légèreté doit s'obtenir par la demi-tension des rênes agissant graduellement et lentement. Si le cavalier obtient ainsi la légèreté, mais la légèreté telle qu'elle vient d'être définie, il doit s'empresse de rendre; l'animal est en équilibre, il est prêt à recevoir l'action et la position pour tout mouvement qui pourra lui être demandé (Général FAVEROT DE KERBRECH).

LA MAIN. — Pour amener la légèreté, la main se fixe sans jamais se rapprocher du corps du cavalier, les doigts exerçant sur les rênes une pression lente qui doit faire céder la mâchoire. Si cette « force lente » n'arrive pas à décontracter la bouche du cheval, il faut avoir recours aux vibrations pour les résistances de forces et aux demi-arrêts pour les résistances de poids.

VIBRATION. — Sorte de frémissement imprimé à l'un des mors, soit directement (à pied), soit par l'intermédiaire des rênes.

DEMI-ARRÊT. — Action par laquelle la main passe rapidement et sans cesser le contact avec la bouche, d'une force insuffisante à une force beaucoup plus grande. Le contact continu avec la bouche différencie absolument le demi-arrêt de la saccade, procédé dangereux et dont l'usage doit être exclus du dressage du cheval de selle.

FLEXIONS DE MACHOIRE. — 1^o Avec les deux rênes de bride. — Pour la première flexion, le cavalier se place d'abord à gauche et à hauteur de l'extrémité antérieure de l'encolure. Il tient la rêne droite de bride dans la main droite, à 16 centimètres du mors, et la rêne gauche dans la main gauche, à 10 centimètres seulement, puis il élève la tête de l'animal le plus possible et rapproche légèrement et progressivement la main droite de son corps en éloi-

gnant la gauche. Si cet effet, continué pendant plusieurs secondes, n'amène pas la légèreté, il emploie le demi-arrêt ou la vibration suivant le cas, mais en les appliquant sur la rêne gauche; dès que la mâchoire se mobilise moelleusement il rend.

Puis le cavalier se place à droite du cheval, et il demande la même flexion par les moyens inverses en agissant sur la rêne gauche par la main gauche, etc.

2^o *Avec les deux rênes du filet.* — Le cavalier revient du côté montoir, et après avoir élevé l'encolure, il croise les rênes du filet sous la barbe, de manière à tenir à 16 centimètres du mors la rêne gauche dans la main droite et la rêne droite dans la main gauche. Il demande la légèreté en marquant une traction égale et progressive sur les deux rênes à la fois, et il rend dès qu'elle se manifeste.

3^o *Avec une rêne de filet et celle de bride du même côté.* — Elle se fait en se plaçant à gauche d'abord et en prenant la rêne de filet de ce côté dans la main gauche et la rêne gauche de bride dans la main droite. On élève la tête et l'encolure, puis on provoque l'écartement des mâchoires en portant le poignet gauche en avant du cheval et le droit vers l'épaule du côté montoir.

S'il faut vaincre des résistances, on donne les demi-arrêts ou les vibrations sur le filet seul. Dès que la mâchoire se mobilise on rend. On répète cette flexion en se plaçant à droite de l'animal et en la demandant avec les autres rênes.

On a soin, entre ces différentes flexions, de laisser le cheval au repos en quittant complètement les rênes pendant une ou deux minutes, chaque fois qu'il est bien léger. On l'habitue ainsi à se soutenir de lui-même. On fait ensuite les mêmes flexions en prenant les anneaux du filet puis les branches du mors de bride.

De la façon dont les flexions sont faites dépend en grande partie le dressage du cheval, car il est très difficile de remettre un cheval qui a été mal éduqué sous ce rapport.

Il arrive souvent que pour demander une flexion de mâchoire le cavalier fait sentir le mors sur les barres, puis il rend tout dès que le cheval, pour échapper à la gêne que lui cause le mors, place brusquement sa tête verticalement en ouvrant la bouche et en relâchant plus ou moins la mâchoire inférieure. Cette flexion est vicieuse et très dangereuse, car, presque toujours, un cheval ainsi manqué plie l'encolure et place sa tête verticalement, souvent même en dedans de la verticale, pour fuir le mors en ouvrant la bouche démesurément; il échappe alors à toute action de la main.

Ce n'est pas sur la tête qu'il faut agir : elle doit rester haute et immobile où le cavalier la place, le but étant seulement de mobiliser la mâchoire inférieure. La langue fait alors sauter le mors, la bouche s'entr'ouvre très peu, moelleusement, sans raideur, et, après la flexion, la tête ne doit pas se déplacer.

La bouche doit seulement sourire; elle peut même ne pas s'ouvrir du tout.

LA BOUCHE. — Elle est la même chez tous les chevaux et les résistances qu'elle offre à la main viennent uniquement de la raideur de la mâchoire inférieure, non de la sensibilité de la muqueuse. Ce sont, en effet, les chevaux les plus fins qui présentent, plus que les autres, ce qu'on nomme ordinairement la « bouche dure ».

Une main experte ou bien douée tient avec un fil un animal qu'un cavalier très vigoureux ne parvient pas à maîtriser. Cela se voit à chaque instant avec un même cheval dont les différents cavaliers ne changent évidemment pas la bouche.

Il faut avoir expérimenté longuement et minutieusement la bouche du cheval, pour se rendre compte de la sensibilité prodigieuse qu'elle présente quand elle est influencée d'une certaine façon, tandis qu'elle résiste avec une force extrême à une autre manière de faire. Tel cheval qui arrache parfois

les bras, obéit à l'effet d'une rêne posée seulement sur un doigt.

Ni la bouche ni les flancs du cheval n'ont naturellement la délicatesse d'une sensitive et ils sont d'abord à peu près aussi indifférents à la bride qu'aux talons. Mais l'éducation par le mors et l'éperon arrive à rendre la bouche impressionnable à un effleurement imperceptible de la main, et le flanc sensible au simple frôlement de la jambe.

DE L'EMBOUCHURE. — On croit quelquefois qu'un cheval mené habituellement avec le filet a la « bouche tendre » et qu'un cheval conduit avec le mors de bride a la « bouche dure ». Or, c'est *exactement* le contraire qui a lieu. Le bridon est plus doux, il abîme moins que la bride quand il ne sert qu'à conduire plus sûrement qu'avec un licol, mais, s'il est employé comme le mors de bride, il est plus dangereux que lui. Il est certain qu'entre des mains expertes le bridon détruit facilement toutes les résistances, mais, ordinairement, la bouche faite avec le mors de bride est faite pour le mors de bridon, tandis que la mâchoire qui cède au mors de bridon résiste souvent au mors de bride, tant qu'elle n'a pas été travaillée spécialement par cet instrument.

Les chevaux des Arabes n'ont une bouche si facile que parce qu'elle a été assouplie par leur mors.

Quelques-uns pourtant en arrivent à se braquer sur le mors arabe.

En dressage, le plus pratique pour commencer, est un mors de bride, ensuite on peut se contenter d'un bridon.

ACTION DE LA MAIN. — Quand une serrure, mal entretenue, paraît difficile à ouvrir et qu'après plusieurs essais infructueux on emploie la force, qu'on s'impatiente, on dépense sa peine en pure perte et on finit par tordre ou par casser la clef sans faire céder la serrure. Mais, si avant d'en arriver là, on fait venir un serrurier, celui-ci prend doucement la clef et, sans faire aucun effort, il ouvre la

serrure comme par enchantement. Voilà l'action de la main sur la bouche du cheval au moyen du mors.

Il existe une corrélation étonnante entre la bouche du cheval et les différents ressorts de son organisme. Le cheval ne peut, en effet, contracter un muscle pour opposer une résistance quelconque aux exigences de l'homme, sans contracter en même temps sa mâchoire. Inversement, à mesure que le cheval devient léger de la bouche, il reprend son équilibre.

Exemple : soit  cheval non assoupli qui se détraque au galop et se raidit. Si par hasard il galope bien, dès qu'une rudesse de la main se fait sentir, elle est instantanément suivie d'un coup de rein et d'une irrégularité dans l'allure. Si la main n'agit pas maladroitement au contraire, la bouche reste moelleuse et le galop se continue régulièrement et sans réactions désagréables pour le cavalier. C'est la preuve que la bouche est l'indice révélateur de la souplesse de l'organisme du cheval; c'est aussi la preuve que la moindre action sur la bouche du cheval se répercute immédiatement sur les différentes parties de son corps.

Quand, donc, on obtient la légèreté de la bouche, c'est qu'on réussit à faire disparaître les résistances à un endroit quelconque; c'est qu'on produit ou qu'on rétablit l'équilibre.

Ce résultat indispensable à la bonne exécution du mouvement demandé se conserve tant que la légèreté subsiste. Cela démontre, péremptoirement, que l'obtention ou le maintien de la légèreté doit être la préoccupation constante du cavalier.

LA BONNE MAIN. — Il en est de la main du cavalier comme de la bouche du cheval, et les expressions « il a la main dure », « il a la bouche dure », « il a une bonne main, la main légère, etc... », « il a la bouche fine » n'ont pas le sens qu'on leur prête ordinairement

Il n'y a que le cavalier qui ne sait pas et le cavalier qui

sait donner à sa main, puissante ou faible peu importe, la fixité qui, à l'extérieur, permet de retenir le cheval qui tire et qui, en haute équitation, permet l'exécution des mouvements les plus difficiles en agissant sur la bouche du cheval *sans prendre sur l'impulsion*.

LÉGÈRETÉ DES HANCHES. — *Petites attaques*. Si le cheval est trop froid aux talons, il faut employer les « petites attaques », c'est-à-dire que, quand l'approche des mollets ne produit pas l'effet qu'on désire, on fait aussitôt sentir les deux éperons. Dans la petite attaque, l'éperon pique vivement et sans se fixer du tout au cheval. C'est le coup de lancette du vétérinaire qui fait une saignée. Le simple contact de la botte doit suffire pour obtenir ou augmenter l'impulsion ou pour déplacer les hanches. La finesse des hanches signifie la parfaite obéissance des hanches et non pas la crainte des jambes ou une sensibilité excessive et inquiète. Un cheval bien mis, fin, n'appréhende ni la main, ni la jambe, ni l'éperon; ce n'est pas un animal difficile à monter et que le moindre contact du talon affole. Il supporte les aides sans aucun trouble, mais il obéit à la moindre indication de leur part. La vapeur du comte d'Aure (page 22), réglée ainsi, est l'image de l'impulsion indispensable à l'extérieur et indispensable aussi aux airs de haute école, car seule elle donne la vie et le brillant.

C'est à tout cela qu'il faut songer pendant le dressage, de façon à faire exécuter de la manière la plus utile, une partie plus ou moins grande, selon le but à atteindre, des exercices indiqués dans la progression suivante.

Tout ce qu'elle contient est la copie exacte ou le résumé, quelquefois un commentaire aussi fidèle que possible, des enseignements du général Faverot de Kerbrech, dont je me suis efforcé d'interpréter avec justesse les idées.

Pour me faire comprendre je supposerai le travail fait dans un manège rectangulaire.

Le mot légèreté employé comme indication signifiera

prendre le contact avec la bouche du cheval, décontracter ou demander la mobilité moelleuse de la mâchoire, suivant qu'il s'agira d'un simple dressage ordinaire ou d'un dressage plus perfectionné.

La demande de légèreté ne sera indiquée que de temps en temps pour rappeler qu'il ne faut jamais l'oublier, qu'elle doit se faire à chaque mouvement.

Progression du dressage.

MONTOIR. — Faire monter un aide; le cavalier flatte le cheval; s'il bouge, l'aide s'arrête dans la position dans laquelle il se trouve. Prendre les crins, faire claquer l'étrivière, se dresser sur l'étrier, redescendre, recommencer, se mettre en selle, répéter du côté hors montoir.

Marcher : légèreté, fermer les jambes, baisser la main, aussitôt le mouvement obtenu lâcher les jambes.

Arrêter : élever les poignets en tirant sur les rênes sans fermer les jambes, mais s'en servir pour fixer le cheval et l'empêcher de reculer.

Reculer : légèreté, élever les poignets en tirant sur les rênes sans faire sentir les jambes. Une fois le reculer indiqué le cheval doit reculer sans effet de main, arrêter par les jambes ou se porter en avant.

Tourner : 1° par la rêne du dedans, ouvrir le bras sans tirer; 2° par la rêne du dehors (rêne d'appui), élever les poignets et les porter à droite ou à gauche sans tirer.

PAS DE CÔTÉ. — La tête puis la croupe au mur. La jambe du côté vers lequel on veut aller doit agir la première. Demander un pas ou deux, arrêter, décontracter, recommencer, obtenir les pas de côté vers la droite et vers la gauche.

PIROUETTES. — Un pas, arrêter, décontracter, etc... Dans la pirouette renversée, la jambe du dehors doit agir seule; aussitôt le mouvement demandé lâcher les rênes. Dans la pirouette ordinaire, la rêne opposée au côté vers lequel on va doit remplacer le plus possible la jambe du dehors.

VOLTE, DEMI-VOLTE. CHANGEMENT DE MAIN DIAGONAL. — Exécuter ces mouvements en tenant les hanches; appuyer d'abord un pas, puis deux, puis trois, etc., en terminant le mouvement.

Obéissance à l'éperon.

Le cheval ayant pris l'habitude d'obéir, il faut se hâter de le familiariser avec l'éperon.

DRESSAGE ORDINAIRE. — Apprendre au cheval à se porter en avant au contact de l'éperon. Pour cela baisser la main en faisant sentir progressivement l'éperon (ou l'éperon moucheté) et cesser l'action du fer dès que le mouvement se produit. Si par hasard l'animal persiste à reculer, l'attaquer franchement par les éperons ou même par la cravache, jusqu'à ce qu'il se porte en avant. Récompenser dès l'obéissance obtenue. S'il rue, demi-arrêts plus ou moins énergiques, et, si c'est nécessaire, un bon coup de cravache au moment de la ruade.

ÉQUITATION SAVANTE. — L'obéissance du cheval à l'éperon doit être celle du fils à son père. Obéissance complète, exempte de toute hésitation, soudaine s'il le faut, mais jamais empreinte de brusquerie ou de mauvaise humeur.

Pour l'inculquer à son élève, le cavalier doit donc faire acte d'une autorité inflexible, mais absolument calme. Le

général Faverot de Kerbrech indique ainsi comment il faut procéder pour faire connaître l'éperon au cheval : « D'abord appui des mollets en place. Demander la légèreté, approcher les deux mollets des flancs du cheval et augmenter progressivement la puissance de cette pression, tout en faisant avec le filet une opposition suffisante pour empêcher le cheval de se porter en avant. Si le cheval conserve son immobilité, son calme et sa légèreté pendant que les jambes se serrent avec une certaine énergie, on s'empresse de tout rendre et de caresser.

« S'il se mobilise et s'inquiète, il faut continuer la pression des mollets sans l'augmenter et agir par demi-arrêts, jusqu'à ce que l'immobilité survienne. Alors le cavalier desserre les jambes au plus vite et il flatte le cheval de la voix et de la main. Appuyer ensuite les talons nus, puis les moiettes recouvertes et, enfin, les éperons débarrassés de toute enveloppe. »

Ordinairement on peut d'emblée se servir d'éperons non recouverts.

MARCHER SUR L'ÉPERON. — Quand on a obtenu ce résultat sur place il faut, et c'est de la plus haute importance, habituer le cheval à se porter de pied ferme en avant sur l'éperon. A cet effet, l'éperon restant au poil, et la main, après avoir fait opposition pour maintenir l'immobilité, ayant rencontré la légèreté, le cavalier baisse un peu les poignets et augmente la force de l'appui du fer. Quand le cheval se porte en avant, les aides inférieures se relâchent aussitôt, puis la main arrête. On répète cet exercice autant qu'il est nécessaire pour y bien confirmer le cheval.

APPUI DES ÉPERONS EN MARCHANT AU PAS. — Il faut arriver franchement mais doucement au fer, la main empêchant l'accélération de l'allure; c'est-à-dire qu'il faut éviter l'appui timide des éperons qui chatouille ou irrite le cheval.

Si l'arrivée des éperons au poil amène le désordre, rétablir avant tout le calme et la régularité de la marche par des demi-arrêts, ou recommencer à donner la leçon en place.

DU PAS AU TROT SUR L'ÉPERON. — Puis apprendre à supporter l'appui du fer au petit trot, la main faisant opposition. Enfin passer de l'arrêt au pas, au petit trot et au grand trot, de la même façon que l'on est passé de l'arrêt au pas.

Le cheval alors connaît l'éperon et l'on est sûr d'avoir de l'impulsion quand on s'en sert, puisqu'on a appris à l'animal à donner toujours à ses forces la direction d'arrière en avant lorsque le fer s'appuie au poil.

Effet d'ensemble sur l'éperon.

Il n'est pas à la portée de tout le monde; c'est un rasoir qu'il ne faut pas mettre entre les mains d'un singe.

Voici, d'après le général Faverot de Kerbrech, comment il faut le pratiquer.

La première condition de réussite est de ne pas lâcher la tête de l'animal. On doit donc avoir les rênes courtes. Il est préférable et plus sûr de se servir à cet effet de celles de la bride. Mais l'essentiel est de ne pas rendre, de façon à empêcher tout mouvement d'éloignement de la tête.

Les mollets se ferment en même temps avec force et, aussitôt après leur étreinte énergique, on arrive à l'appui bien franc des deux éperons. La main continue son opposition jusqu'à ce que cette pression vigoureuse, graduée et simultanée des jambes et des éperons, poussant la masse sur le mors qui fait barrière, ait produit l'immobilité ou rétabli la régularité de l'allure si l'on est en mouvement et qu'on juge inutile d'immobiliser l'animal.

La légèreté s'étant manifestée, on relâche les doigts, puis

les éperons et enfin les jambes. L'effet d'ensemble, ainsi pratiqué sans hésitation, est le seul moyen absolument sûr d'empêcher toute défense.

Mais, même dans le cas où l'occasion d'en faire usage ne se présente pas, il est indispensable de consacrer une partie de chaque séance à redonner plusieurs fois toute la leçon de l'éperon.

Si l'animal reculait à l'appui des éperons, il faudrait l'attaquer vigoureusement jusqu'à ce qu'il se porte en avant. Cette défense est peu à craindre, si l'on a bien suivi la progression indiquée.

Il faut toujours que le cheval se porte sur la main à l'appui des éperons, et à plus forte raison à l'attaque des éperons. Il doit en être de même dans l'effet d'ensemble de pied ferme; seulement, là, il n'y a pas de mouvement. Les forces viennent finir contre le mors, qui fait céder la mâchoire.

Si l'animal rue à l'approche du fer, le punir par un coup de cravache cinglé auprès de la botte. N'en donner qu'un seul, mais un bon, et aussitôt la désobéissance (FAVEROT DE KERBRECH).

Il est bien entendu que l'action de l'éperon n'est pas d'immobiliser parfois le cheval, et de le porter parfois en avant. Cette action est *toujours de porter en avant*, et elle exige toujours la *propulsion* qui n'est atténuée ou annihilée que par l'action de la main.

L'usage du fer doit être proportionné à la finesse du cheval, au degré de sa légèreté aux aides, car, évidemment, sur un cheval déjà rendu sensible, il ne saurait être question d'employer une force brutale avec les éperons, ni de pallier leur action en agissant sur le mors, comme le ferait un tringlot sur la bouche de son mulet. Tel est le procédé qui a été indiqué par Baucher, et, ce qu'il a de précieux, outre les résultats qu'il produit, c'est qu'il est toujours applicable quels que soient le tempérament et le caractère du cheval, choses qui varient avec chaque individu. « Aussi vicieux

qu'il soit, l'animal s'aperçoit vite qu'il lui est impossible de résister; le sentiment de son impuissance l'amène à renoncer à la lutte, son moral est dompté et il se résigne à obéir. » (Général FAVEROT DE KERBRECH.)

Le cheval qui a été habitué à se soumettre à l'« effet d'ensemble sur l'épéron » ne songe plus à désobéir à celui qui sait le lui appliquer.

L'utilité de l'effet d'ensemble en équitation courante n'est pas contestable; c'est précisément là qu'il est nécessaire, puisqu'il agit de telle sorte que le cheval est toujours contraint à aller de l'avant.

Le cheval destiné aux courses d'obstacles devra surtout y être accoutumé, afin que le cavalier puisse toujours l'empêcher de se dérober et être sûr de le dominer dans toutes les circonstances.

Accord des aides.

La main ne doit aucunement diminuer la force qui donne le mouvement. La force qui pousse ne doit entraîner dans le sens du mouvement que la petite quantité de poids nécessaire au mouvement.

En dressage, de  toutes les fautes commises par la main, la plus commune et la plus grave est celle de prendre sur l'impulsion.

Du ramener.

Le ramener amène le chanfrein du cheval à une position voisine de la verticale. Il est la conséquence de la décontraction de la mâchoire. Il faut d'abord que la mâchoire cède.

On décontracte la mâchoire, la tête restant haute et même horizontale; c'est seulement après avoir obtenu la légèreté qu'on peut lui permettre de se rapprocher de la verticale.

Elle se place alors d'elle-même dans la position la plus commode. 

La main doit agir seule sans attendre l'action des jambes, sans prendre sur le mouvement et sans altérer la vitesse de l'allure. Effets des rênes isolées, puis entre-croisées et, enfin, emploi simultané des deux rênes de bride ou de filet. Ce n'est pas la position de la tête qui amène la légèreté de la bouche, c'est, au contraire, la mobilité de la mâchoire qui rapproche la tête de la verticale. La légèreté est la cause, et la position est l'effet. Il est donc illogique de s'acharner, comme on le fait ordinairement, à s'occuper de l'effet en négligeant la cause. Si la main, armée d'un mors, réussit à placer la tête verticalement et à forcer la bouche à s'ouvrir, elle ne produit pas pour cela l'équilibre (reconnaisable à la légèreté), car le cheval essaie toujours de résister à ce qui le contrarie.

La cession de la tête et de la mâchoire à une puissance supérieure n'implique pas la décontraction des muscles voisins et, encore bien moins, celle des autres parties du corps du cheval. C'est ce qui arrive lorsque les jambes contraignent la bouche à céder au fer qui la fait souffrir. 
Quand, au contraire, la main est assez insinuante pour amener le relâchement des muscles de la tête, les autres muscles se relâchent aussi, parce que l'animal prend confiance et se livre. De cet abandon des forces importunes occasionnant la raideur, résulte le retour à l'équilibre qui se manifeste par la légèreté de la bouche. Essayer d'assouplir un cheval au trot ou au galop, c'est chercher une difficulté souvent insurmontable. C'est *en place* ou *au pas*  seulement qu'on peut rendre très vite le cheval léger de la bouche et des hanches, qu'on peut détruire promptement toutes les résistances.

AU TROT. — Répéter au petit trot ce qui a été fait au pas. On ne doit prendre le trot que lorsque tout le travail au pas se fait régulièrement, avec légèreté, l'encolure sou-

tendue et la tête placée. En tout cas, au trot comme au pas, il faut laisser le plus possible le cheval libre dès qu'il est léger. « Qu'il croie qu'il est son maître et c'est alors qu'il est notre esclave. » (BAUCHER.) Mais *il ne faut jamais* qu'il soit libre de faire ce qui ne lui est pas demandé.

Le rassembler.

Il consiste à provoquer, sans avancer d'une façon sensible, le fonctionnement, la mise en jeu des ressorts de l'organisme, à obtenir en un mot l'« action sur place », ou, si l'on est en marche, à l'augmenter sans produire un accroissement de vitesse appréciable. C'est donc le « rassembler » qui permet d'asseoir le cheval, de diminuer sa base de sustentation, et de donner de la hauteur aux différentes allures (Général FAVEROT DE KERBRECH). Ce n'est pas du tout, par conséquent, ce que l'on entend ordinairement, puisque, ordinairement, on « rassemble », dit-on, en tirant sur les rênes et en fermant les jambes pour rapprocher les uns des autres les quatre pieds de l'animal, diminuer sa base de sustentation tout en conservant l'immobilité, et lui donner ainsi une position d'équilibre facile à rompre, afin d'obtenir le mouvement dans le sens voulu.

Dans le véritable *rassembler* le cheval est bien dans un équilibre dont la translation est facile en tout sens, mais il est en action. Ce n'est pas seulement la concentration du poids, c'est la concentration des forces qui donne l'action.

Pour l'obtenir, placer le cheval droit et le rendre léger. Le mettre en mouvement par de petits coups de mollet et recevoir l'action dans la main qui projette le mouvement en haut au lieu de le laisser fuir en avant. Dès qu'il y a un peu de mobilité des membres, rendre, décontracter et laisser l'animal au repos avant de recommencer. Le redresser dès qu'il se traverse et ne chercher la mobilité des appuis que lorsqu'il est droit et léger.

DIFFÉRENCE ENTRE L' « EFFET D'ENSEMBLE » ET LE « RASSEMBLER ». — L'effet d'ensemble calme, éteint ou règle, les aides agissant *simultanément* avec une progression continue et graduée.

Le rassembler anime, réveille, surexcite l'activité, donne la vie et le brillant, les aides agissant *alternativement*.

Travail au galop.

DÉPARTS AU GALOP. — 1^o Étant au pas, placer la tête par la rêne directe et agir comme pour partir au trot; on obtient le galop sur le pied du côté pour lequel le cheval est placé.

2^o Ou bien : étant au pas, en cercle, placer le cheval par la rêne du dedans, donner l'action par les jambes, d'abord celle du dedans, et l'action agissant sur la position produit le galop.

3^o Pour un cheval qui a été habitué à galoper de travers (aides diagonales), chercher à obtenir le galop par la rêne d'appui agissant de bas en haut et poussant du côté du pied sur lequel on veut que le cheval galope. Employer également les deux jambes en se servant de la rêne d'appui, le cheval marchant comme dans le changement de main diagonal dans un manège (parallèlement à un côté), les hanches exactement derrière les épaules.

Lorsqu'on veut pousser un peu plus loin le dressage, le moyen le plus sûr et le *plus rapide* d'y arriver est celui-ci :

Ne songer aux départs au galop qu'après avoir obtenu le piaffer. Alors, seulement, demander les départs au galop en plaçant la tête du cheval et en l'élevant avec les rênes de filet, en tâchant de ne pas agir du tout des jambes. Avec cet enseignement, on obtient très facilement les appuyers, les changements de pied, etc. Cela provient de ce que le *piaffer*, bien exécuté, est la clef qui permet de disposer complètement des forces du cheval.

L'allure doit être réglée. Changer souvent de rênes. Si la vitesse augmente, décomposer. Départs à faux. Galop en cercle juste et à faux. Si le cheval n'est pas droit, le redresser par la rêne d'appui, comme il a été indiqué en parlant du cheval droit.

Beaucoup de descentes de main et de jambes. Reculer. Petits cercles.

GALOP DE DEUX PISTES. — Demander quelques foulées et reprendre le pas.

CHANGEMENT DE MAIN DIAGONAL. — Deux ou trois foulées en tenant les hanches, et passer au pas (action de la jambe du dedans). Quand le dressage avance, la main doit presque tout faire.

DEMI-VOLTES AU GALOP DE DEUX PISTES, DEMI-VOLTES RENVERSÉES. PIROUETTES AU GALOP. — Petites demi-voltés, etc., commencées au pas et finies au galop.

VOLTES AU GALOP DE DEUX PISTES. — Commencer au pas, faire une ou deux foulées de galop, puis deux, puis trois et ainsi de suite.

DÉPART AU GALOP PAR LA MAIN SEULE. — Il s'obtient de deux façons, le cheval restant droit d'épaules et de hanches :

1^o Par la rêne directe (départ à droite). Marchant au pas élever la main vers la gauche en donnant un léger demi-arrêt et chercher à enlever le cheval, sans diminuer la vitesse. Si le cheval ralentit rendre la main, porter en avant avec les jambes, avec la droite principalement, et recommencer le même effet de main ;

2^o Par la rêne d'appui (départ à droite). Marchant au pas demander la légèreté, baisser la main vers la gauche, puis la relever vers la droite en poussant l'encolure avec la rêne gauche. Si le cheval ralentit, rendre la main ;

donner l'action avec les jambes et recommencer l'effet de main.

C'est en somme le « rouler » dont on se sert quelquefois à la fin d'une course à chaque foulée des membres antérieurs, pour faire produire au cheval toute sa vitesse.

Par ces moyens le cheval prend très vite l'habitude de partir au galop franchement et sans se traverser à une simple indication de la main transmettant la pensée du cavalier. C'est particulièrement précieux à l'extérieur (manœuvres, agents de liaison, etc.).

GALOP DE DEUX PISTES SANS JAMBES. — Demander l'enlever au galop sur les hanches par des demi-arrêts sans s'aider des jambes. Si l'action diminue, la main rend tout et les jambes redonnent l'impulsion.

DÉPART AU GALOP PAR LES JAMBES SEULES. — Les rênes doivent rester sur le cou. Si au contact des jambes le cheval prend le trot, relâcher les jambes entièrement et empêcher par des demi-arrêts le cheval de se porter en avant. L'allure du pas rétablie, recommencer à demander le départ au galop par les jambes seules.

CHANGEMENTS DE PIED AU GALOP. — Donner la position de tête comme pour le départ au galop par les mains seules et laisser faire le cheval.

Si le cheval se ralentit, pousser par les jambes, au besoin par l'épéron, jusqu'à ce que l'impulsion soit suffisante.

Pendant l'action des jambes, plus du tout de main et ne pas demander le changement de pied. L'action paraissant suffisante, redonner la position. Si en donnant la position l'action meurt, abandonner la position, pousser en avant sans main, puis redonner la position en cessant l'action des jambes.

Le mouvement vient seul si l'action est suffisante.

Le cheval ne doit pas augmenter son allure : s'il l'aug-

mente, arrêter court, décontracter, recommencer. Décomposer pour ce travail; presque pas de jambes. Le cheval doit changer de pied de lui-même. Ne pas renverser. Avec un animal qui a assez d'action, ne pas se servir des jambes afin d'éviter que le derrière ne change avant le devant. Si le cheval manque d'impulsion et qu'il est à craindre qu'après l'effet de main il ne lui en reste plus suffisamment pour que le changement de pied se fasse, les jambes doivent agir d'abord, surtout celle du côté du pied demandé, alors la main donne de suite la position (Général FAVEROT DE KERBRECH).

CHANGEMENT DE PIED PAR LES JAMBES SEULES. — Arriver à laisser les rênes sur le cou; agir des deux jambes, surtout de celle du côté du pied demandé.

CHANGEMENTS DE PIED RÉPÉTÉS. — L'essentiel est que le cheval exécute des changements de pied parfaits de droite à gauche et de gauche à droite, à des intervalles peu éloignés.

On les obtient le plus facilement par les rênes seules quand le cheval a assez d'action.

Rapprocher de plus en plus ces changements. Ne pas se presser, donner la position et laisser faire le cheval. Les déplacements de la main à droite et à gauche doivent être exécutés de telle sorte que le cheval soit seul à s'en rendre compte.

Lorsqu'on les demande par les jambes seules, on doit pouvoir laisser les rênes sur le cou sans que l'allure augmente; cela prouve que l'équilibre ne se perd pas. La jambe du côté opposé au pied demandé indique le mouvement, mais c'est la jambe du côté du *pied demandé* qui le détermine.

On arrive aux changements de pied aux deux temps, puis au temps en en demandant deux seulement et en passant au pas pour récompenser.

Pour cette leçon il faut beaucoup de calme; si le cheval s'affole, si l'allure augmente ou que l'équilibre s'altère, cesser de demander le changement de pied, arrêter et décontracter avant de recommencer.

En tout cas, le cavalier doit bien se garder de faire des déplacements d'assiette. La main doit agir seule, ou les jambes seules, moelleusement et, plus que jamais, il faut éviter les saccades et la brusquerie. Veiller surtout à ce que l'action soit suffisante. Si elle manque, si la main prend sur l'impulsion, l'arrière-main ne change pas en même temps que l'avant-main. Il ne faut pas oublier que dans les véritables changements de pied, le cheval change de pied *en l'air*, pendant la période de suspension.

Cette marche de fantaisie est très difficile à obtenir, aussi Fillis a-t-il dit avec raison : « Celui qui fait bien exécuter des changements de pied au temps sur le cercle peut être content de lui et de son cheval. »

« Pour réussir éviter surtout de demander ce travail de précision à un cheval fatigué, énervé, mouillé de sueur, ce qui obligerait à l'obtenir par la force. Il faut que l'animal reste frais pour ces leçons difficiles, que ce soit pour lui un jeu entremêlé de repos et de récompenses. » (Général FAVEROT DE KERBRECH.)

Le cheval s'habitue assez aisément, mais il n'en est pas de même du cavalier. Il ne parvient qu'après de longs exercices à saisir le coup de main ou de jambes lui permettant de bien demander, puis de bien entretenir le mouvement sans contrarier le cheval.

DU GALOP ALLONGÉ. — Prendre successivement des vitesses de plus en plus grandes, mais chaque fois uniformes et bien réglées. La mobilité de la mâchoire diminue quand le train augmente.

ARRÊTER COURT EN MARCHANT A UN GALOP RAPIDE. — Agir au besoin très fortement des poignets jusqu'à l'im-

mobilité. Reculer alors immédiatement. Au moment de l'arrêt, baisser les poignets pour permettre à l'encolure de s'allonger afin de ménager les jarrets.

Du grand trot.

Prendre le petit trot et, quand l'allure est bien réglée, allonger progressivement. Si le grand trot ne se dessine pas franchement ou si la légèreté se perd, arrêter court, décontracter et repartir. Descentes de main.

Sauts d'obstacles.

D'abord développer les aptitudes naturelles et confirmer la franchise à la longe et en liberté.

Aller très progressivement afin d'éviter de faire prendre l'obstacle en aversion.

Tout particulièrement dans le dressage à l'obstacle, il faut éviter d'ennuyer le cheval et de provoquer des résistances.

Plus encore que dans les autres parties du dressage, il faut que l'animal prenne goût à ce qu'on lui demande, que de lui-même il s'excite à faire toujours de mieux en mieux.

Si l'on veut avoir un bon sauteur pour les concours hippiques, la chasse ou les steeple-chases, il faut choisir un cheval qui possède avant tout de l'énergie; le cheval mou, tout puissant qu'il soit, ne conviendra jamais. Un cheval ne peut bien sauter que s'il est musclé et s'il a de la force; il faut donc avant de demander de grands sauts, donner des muscles par le travail. La meilleure gymnastique consiste à faire sauter beaucoup au pas et au trot des obstacles peu élevés.

On ne doit faire sauter le cheval monté que lorsque le dressage donne le moyen absolument certain de le forcer



(Cliché Zorio, Nice.)

FIG. 3. — *Concours hippique international de Nice.*

Capitaine LAISSARDIÈRE montant *Grey Fox* (gagnant de la coupe de Londres en 1933),
et commandant HORMENT montant *Psyché*.



(Cliché A. Well, Nice.)

FIG. 4. — *Concours hippique international de Nice.*

Commandant HORMENT sur *The Doctor* et lieutenant DE LA MAISONNEUVE
sur *Jupin*.



(Cliché Zorio, Nice.)

FIG. 5. — *Concours hippique international de Nice.*
Commandant HORMENT sur *Rajah*, sautant le ditch.



(Cliché A. Barreau, Cannes.)

FIG. 6. — *Concours hippique international de Nice.*
Lieutenant BRIOUL (France), lieutenant VAN DER WOORT (Hollande),
lieutenant DI SANTA-ROSA (Italie), sous-lieutenant BRÉULS (Belgique)

à se lancer sur n'importe quel obstacle qui l'effraie (effet d'ensemble sur l'éperon). Surveiller surtout sa tenue, elle influe énormément sur la franchise du cheval et même sur son dressage, et sur sa puissance de saut. Tout se résume en ceci : conserver le plus possible l'indépendance de chaque partie du corps. Je veux dire par là que les cuisses doivent pouvoir serrer la selle de toute leur force, sans que leur contraction influe en rien sur les reins qui doivent conserver toute leur souplesse, ou sur l'assiette qui doit rester inerte sur la selle. De même il faut fermer les genoux et le gras des mollets sans serrer les talons armés d'éperons, et laisser les poignets et les bras suivre la tête du cheval comme un caoutchouc très extensible partant de l'épaule du cavalier et s'attachant au mors, tout en fermant énergiquement les doigts. Quand, au galop de course, le cavalier penche le corps en avant et éloigne l'assiette de la selle, les fesses ne doivent pas moins être portées en avant et non en arrière et en l'air. C'est-à-dire qu'il faut rester comme si l'on était assis quoique ne s'appuyant que sur les genoux et les cuisses, les mains fixes et toujours basses.

Souvent, ceux qui prétendent soulager le rein du cheval en mettant le derrière en l'air pendant le saut, agissent ainsi beaucoup plus par impuissance à mieux monter que par adresse. Mais, pour les bons cavaliers, c'est autre chose.

Il me semble du reste que, là comme ailleurs, il faut éviter les déplacements d'assiette, de poids.

Je comprends qu'on cherche à favoriser la vitesse du galop ou la puissance du saut, en déchargeant l'arrière-main du cheval, cependant, selon moi, dans le saut aussi bien qu'en haute école dans les changements de pied au galop, par exemple, il est essentiel, lors de l'exécution du mouvement, de laisser au cheval la libre disposition de ses forces actives, soit pour manier la masse totale dont il a la conduite, soit pour résister à la force d'inertie de cette masse. Je crois qu'il est bien difficile d'agir avec plus d'à-propos que l'instinct d'équilibre de l'animal ne peut le faire,

et, pour mon compte, je m'efforce de contrarier le moins possible l'équilibre, par un déplacement de poids non prévu par la perspicacité de cet instinct.

A mon avis, le cavalier doit, en sautant, conserver la position debout ou en selle qu'il avait en abordant l'obstacle.

D'ailleurs, peu de gens ont assez d'aisance de rein pour rester longtemps et facilement assis dans leur selle au galop rapide ou pour s'y maintenir pendant le saut. Quelques-uns, pourtant, sont si bien liés à leur monture, qu'ils ne semblent ni la fatiguer, ni se fatiguer eux-mêmes. Mais ils sont rares et il est évident que le corps baissé en avant et s'étayant sur les cuisses, les genoux et les étriers, ainsi que sur les poignets appuyés de chaque côté du garrot, évite à l'épine dorsale du cavalier des mouvements continus de flexuosité, donne une grande solidité, soulage l'arrière-main du cheval et, surtout, permet une fixité qui préserve de tout à coup, de tout dérangement de poids inopportun.

Voilà pourquoi la position dite « de course » est, incontestablement, la plus commode et la plus favorable à la vitesse comme à la puissance du saut.

Quoi qu'il en soit, en fait d'obstacles, le principal pour le cavalier, comme pour le cheval, c'est le *moral*. Beaucoup, en effet, les incapables principalement, volent en rêve, par-dessus des obstacles gigantesques, mais devant une barre fixe de moins d'un mètre, leur cheval s'arrête, ou défile, parce que le maître a, tout à coup, perdu la ferme volonté de sauter.

Du reste, ce que je dis n'est rien, et ce que pourrait dire un cavalier d'extérieur accompli ne serait pas non plus très profitable en comparaison de l'enseignement par la pratique, ou même seulement par l'observation.

Aussi ne saurais-je assez remercier le marquis de Ma-leissye, le capitaine C. de Salverte et le Comité du concours hippique international de Nice de m'avoir permis de produire ici les figures 3 à 12.



(Oliché J. Duphau, Pau.)

FIG. 7. — *Point-à-point (Pau).*

Le baron LA CAZE montant *Monsieur-Printemps*, pur-sang anglais.
... sont si bien liés à leur monture... (p. 52).



(Cliché J. Duphav, Pau.)

FIG. 8. — *Concours hippique de 1923 à Pau.*

M. H. DE ROYER montant l'irlandais *The Doctor*.

... la position la plus commode et la plus favorable à la vitesse comme à la puissance du saut... (p. 52).

Toutes donnent l'impression la plus agréable, la plus utile, et aucune théorie ne pourrait définir aussi bien qu'elles, ni le *cran* du cavalier qui donne la fougue au cheval et le fait bondir, ni la *fixité* de main qui, *seule*, permet la bonne exécution du saut, quelle que soit la position du cavalier.

Un examen attentif de la tenue de ces cavaliers d'élite et de la tête des chevaux sera, j'en suis persuadé, une excellente étude.

Une barrière de 1^m 20 et un ruisseau de 3 mètres de large sont des obstacles très sérieux, et, à partir de 1^m 50 de hauteur ou 4 mètres de largeur, les obstacles fixes ne sont franchissables que par des cavaliers intrépides remarquablement montés.

Pour être digne du titre de cavalier dont tant de gens se targuent, il faut pouvoir répéter sincèrement en soi-même cette phrase du brave capitaine Bauzil qui fut tué en course à Saint-Omer : « En tout cas c'est notre métier de galoper, de sauter, et, ma foi, de tomber aussi. Ceux-là seuls qui ne montent pas ne tombent pas et, somme toute, on ne se casse que le jour où ça doit arriver. » (Paris-Rouen-Deauville.)

Extérieur.

Le travail à l'extérieur est la seule raison d'être du cheval, et ce qui a été indiqué jusqu'ici, constitue seulement les assouplissements indispensables pour le rendre maniable et sûr au dehors.

Plus le cavalier est habile et mieux il sait apprécier la perfection du dressage du cheval dont il se sert.

Autrement dit, plus le cavalier est capable et expérimenté, et plus il pousse loin l'éducation et la finesse de son cheval.

Toutefois, il faut bien se garder de croire que les ensei-

gnements qui ont été esquissés dans ce qui précède suffisent à faire un bon cheval d'armes.

Les assouplissements, la légèreté de mâchoire et des hanches et l'élévation d'encolure, rendent le cheval moins brutal et, surtout, ils l'empêchent de ressentir, en se contractant, les fâcheuses influences exercées sur lui par le poids du cavalier, par sa raideur ou par sa maladresse, influences dont les effets produisent les mauvaises positions et rompent l'équilibre.

Le cheval bien mis et bien monté ne se raidit pas, ne s'encapuchonne pas et ne se place pas de travers. Il emploie judicieusement ses forces, il ne fatigue pas toujours les mêmes membres (variation du pied sur lequel il galope, du pied sur lequel le cavalier trotte) et il ne s'use pas prématurément par l'irrégularité des allures.

Mais ce n'est ni par la marche au manège, ni par le secours continu des aides qu'on fait un bon cheval pour le dehors, un bon cheval d'armes.

Pour faire un véritable cheval de selle, il est indispensable de le faire marcher en lui laissant les rênes sur le cou, dans toute espèce de chemins et de l'habituer à parcourir les passages difficiles sans butter ni tomber. Il faut qu'il apprenne petit à petit à choisir son terrain, à voir où il doit poser les pieds. Quand il augmente l'allure dans une grimette, une descente ou un fossé, le cavalier doit se borner à tirer les rênes pour empêcher l'accélération d'allure, et voilà tout.

En peu de temps, l'animal perd l'habitude de se lancer sur les accidents de terrain qu'il aborde.

Il doit aussi « passer » tous les obstacles qu'il peut franchir sans les sauter.

A l'extérieur, on doit se servir le moins possible des rênes et ne faire aucun effet de main quand on les utilise. S'efforcer seulement d'empêcher le cheval de se braquer ou de relâcher la mâchoire en arquant son encolure par un mauvais pli. Tâcher qu'elle reste droite et horizontale au pas



(Cliché A. Barreau, Cannes.)

FIG. 9. — *Concours hippique international de Nice.*
Major CAFARETTI sur Fenomeno.



(Cliché Palanda, Nice.)

FIG. 10. — *Concours hippique international de Nice.*
Major CAFARETTI sautant le ditch.



(Cliché A. Barreau, Cannes.)

FIG. 11. — Concours hippique international de Nice.

Prix du Comité des fêtes et sports.
Capitaine CALVI (Italie) sur *Firman* (1^{er} prix).



(Cliché Barreau, Nice.)

FIG. 12. — Championnat international du cheval d'armes de Nice.

Le colonel baron DE CEDESTRÖM (Suède), sur *Lajos*,
sautant la rivière des tribunes.

et plus élevée aux autres allures, et maintenir le cheval par la simple action d'arrêter et rendre, comme on le ferait avec le licol.

En alternant le plus souvent possible ces exercices avec ceux du manège, on fait le bon cheval, lequel apprécie très bien si on lui demande le rassembler, ou si l'on veut simplement le diriger, le retenir ou l'arrêter sans le rassembler. Il se rapproche alors de l'idéal, puisque selon la volonté de son maître il se rassemble ou bien il marche, court et saute comme l'animal en liberté.

Haute école.

La haute école est la recherche de la possession complète des forces du cheval, de façon que le cavalier puisse en disposer à son gré et jouer en quelque sorte avec elles.

C'est sur cette donnée qui trouve sa formule dans la *légèreté* que repose l'équitation savante.

En équitation de fantaisie, les fautes proviennent presque toutes, pour ne pas dire toutes, du manque d'impulsion.

D'autre part, aucun mouvement ne peut être bien fait sans la légèreté de bouche, puisque cette légèreté est le signe indicateur de l'équilibre. 

Beaucoup d'officiers sont nettement hostiles à la haute école et ils ont raison, car :

1° Le cheval d'école n'est ordinairement guère montable en troupe par tout le monde;

2° Il prend souvent des allures artificielles malgré son cavalier, ce qui a comme moindre inconvénient celui de le fatiguer inutilement, et son cavalier aussi, tout en jetant du désordre dans le rang;

3° La haute équitation captive l'attention de ceux qui s'y adonnent et tend à les éloigner du but à rechercher par le cavalier militaire, lequel doit, avant tout, être solide, habile à l'extérieur et très endurant à la fatigue;

4° Le cavalier qui se laisse aller à la violence en voulant apprendre aux chevaux des airs d'école, compromet leur franchise et les tare plus ou moins.

Il semble donc que la haute école et l'équitation de fantaisie doivent être considérées seulement comme un luxe, un vernis élégant. D'autre part, l'équitation de fantaisie et la gymnastique que les allures artificielles comportent, quoique tout à fait inutiles pour le dressage ordinaire, le sont beaucoup pour arriver à la perfection du dressage.

La base de la haute école est le piaffer, qui devient le passage quand il s'exécute en avançant.

Or, le piaffer est la concentration des forces et, à l'instar du saut, il constitue l'exercice le plus apte à fortifier l'arrière-main du cheval. Si l'on ajoute à cela que le trot espagnol est le plus puissant moyen de donner aux mouvements des épaules leur extrême développement, on comprendra aisément le parti qu'on peut tirer d'une arrière-main devenue forte et musclée, qui actionne une avant-main dont le jeu des épaules est poussé à son extrême développement.

La haute école et l'équitation de fantaisie constituent donc bien à la fois un luxe et un moyen d'arriver à la perfection. Mais on ne doit y songer qu'avec un cheval dont le dressage ordinaire est confirmé à tel point qu'on puisse être absolument sûr de ne pas lui enlever, en lui demandant trop, les qualités indispensables au cheval de selle.

Enfin, il ne faut chercher à faire briller le cheval que lorsqu'on se sent capable de l'empêcher de prendre, sans qu'on le lui demande, les allures de haute école qu'on veut lui enseigner.

Les airs de fantaisie s'obtiennent de deux façons bien distinctes :

1° Par l'équitation proprement dite, qui opère au moyen de la main et des jambes;

2° Par le dressage de cirque, qui se fait par des procédés étrangers aux aides naturelles. Certains empiriques com-



binent ces deux manières de faire, mais ce truquage doit être exclu de l'équitation savante.

Dans le dressage de cirque, le cheval apprend par cœur des airs déterminés qu'il répète ensuite toujours de la même façon.

Le dressage de haute école est tout différent. Il consiste à rendre léger, c'est-à-dire à détruire toutes les contractions qui s'opposent à l'obéissance complète des différentes parties du cheval aux indications des aides du cavalier. L'animal ainsi dressé ne répète rien par cœur; il varie et modifie les mouvements appris, selon l'inspiration de l'artiste qui le monte.

Ce dressage s'applique, quoi qu'on en dise, à tous les chevaux de selle, quelle que soit leur conformation.

Je l'ai déjà répété plusieurs fois, le *grand écueil* du dressage est la *manie de s'en prendre aux effets*, au lieu de rechercher *leurs causes* pour les modifier ou les supprimer, suivant le cas, ou pour les exploiter.

C'est surtout vrai en haute école, car les moyens permettant d'obtenir les mouvements qui constituent les difficultés équestres, découlent naturellement d'une même source, « la légèreté ».

Sans elle tout est pénible, sinon impossible, à exécuter. Avec elle rien n'est difficile. Sa perfection « réside dans la mise en jeu, par le simple effleurement des aides, de tous les ressorts du cheval que l'impulsion anime, pour obtenir la juste répartition des forces qui produit la complète harmonie des mouvements. » (Général L'HOTTE.)

Quand le cheval est léger, c'est un clavier bien accordé auquel l'homme de talent peut faire rendre d'emblée les airs les plus harmonieux.

DE LUBERSAC montait ses chevaux au pas seulement, et quand ils sortaient de ses mains, ils étaient parfaitement dressés à toutes les allures. « C'est parce que, a écrit le général L'Hotte, il avait le tact assez fin pour sentir, au pas, toutes les résistances quelque légères qu'elles

fussent et qu'il savait les détruire dans leurs dernières racines. »

Le dressage qui donne cette perfection est la véritable haute école, laquelle comprend, en outre, les airs et les allures de fantaisie.

Le travail, l'expérience et aussi les théories savantes, enseignent cette équitation transcendante, artistique, mais nul n'y devient remarquable s'il n'en a pas la passion et le génie.

Les chefs d'œuvre en équitation ne se réalisent pas, tant s'en faut, comme pourrait le faire croire cette exclamation qu'ils soulèvent habituellement : « Quelle patience il faut avoir ! »

Ils sont d'autant plus difficiles à exécuter que le talent n'a pas à compter seulement sur l'imagination de l'artiste ou sur l'habileté de ses doigts. L'écuyer ne manie pas des cordes musicales qui répondent toujours par les mêmes notes aux mêmes attouchements. Il fait vibrer des ressorts animés qui sont influencés par le caprice, l'énergie, l'excitation bonne ou mauvaise de l'animal. Il faut donc que, dans le même temps précis et extrêmement fugitif, le maître rassemble au service de son imagination sa propre pensée, sa volonté et les forces physiques dont il dispose, avec la volonté et les forces physiques du cheval.

Le général FAVEROT DE KERBRECH a écrit : « Avec le piaffer on entre dans l'équitation de fantaisie, équitation savante, pleine de jouissances, utile même pour arriver à la perfection, mais non indispensable pour le dressage ordinaire. »

Le domaine de cette équitation est, pour ainsi dire, sans limite. Il part de la régularisation et du perfectionnement des mouvements et des allures ordinaires, ou qui sont naturelles au cheval libre (passage, trot à extension soutenue, changements de pied au galop). Il comprend les mouvements et les allures contre nature, que le cheval n'exécute jamais quand il est en liberté (appuyers, piaffer, trot espa-

gnol, trot et galop en arrière, galop sur trois jambes, etc...). Enfin il s'étend aux mouvements dont l'accomplissement est contraire aux lois de la mécanique (*Robersart II, Iris, Mimoun* : appuyers vers le côté opposé au pied sur lequel le cheval galope, pirouettes et pirouettes renversées en galopant à faux).

Les mouvements les plus brillants sont loin d'être ceux qui ont le plus de valeur et le talent du cavalier se juge seulement par la façon dont ses chevaux sont « mis », par le degré de perfection de ce qu'il peut obtenir en combinant les effets de main et de jambes. Le travail au galop et les changements d'allures à volonté et, surtout, les modifications dans l'étendue et dans la cadence des mouvements sont, je le crois, le criterium du travail de haute école. Un cheval peut avoir été fort bien dressé au piaffer, au passage, au trot espagnol, etc..., sans avoir été instruit par les aides du cavalier. Mais le passage de l'une de ces allures à l'autre, de même que les appuyers, les pirouettes, etc..., dénotent une obéissance aux aides qui constitue réellement l'équitation de haute école.

Le meilleur fruit de la haute école est le cheval léger et équilibré à toutes les allures et en toute circonstance.

Aucun plaisir équestre n'est comparable à celui qu'on éprouve en montant un cheval bien mis.

POSITION DU CAVALIER. — Il semble tout d'abord qu'une méthode de dressage n'a pas à s'occuper de la position du cavalier à cheval, laquelle ressortit principalement aux cours d'équitation.

Cependant la façon dont le cavalier est placé sur son cheval intéresse à tel point l'équilibre de cet animal, qu'il me paraît opportun d'en dire un mot.

La tête ou les genoux plus ou moins élevés, les épaules voûtées ou non, cela importe peu, mais il n'en est pas de même de l'aplomb. Il est évident, en effet, que si le poids du cavalier est sur un côté de la selle, l'équilibre recherché

ne s'obtient pas aussi facilement que si le poids était bien au milieu de la selle.

La position des jambes a une influence considérable. L'étrier trop long rend leur action difficile parce que, pour ne pas perdre ses étriers, le cavalier tend souvent les jambes en les écartant de côté au lieu de les maintenir près du cheval.

On dit parfois d'un cavalier qui a la cuisse descendue qu'il monte trop long, et d'un autre qui est raccroché on dit qu'il monte trop court. Ce n'est pas toujours exact.

L'étrier est court quand, sans bouger le genou, le cavalier le chausse difficilement; il est long, au contraire, quand la semelle en avant du talon de la botte le touche à peine. Alors le cavalier « pêche à la ligne ».

En un mot, on peut avoir l'étrier court tout en ayant la cuisse très descendue, et inversement, avoir l'étrier trop long avec des genoux remontés.

Le principal est d'être assis, le reste de la position n'a pas d'importance, sauf en ce qui concerne l'étrier, lequel doit être plutôt trop juste que trop long.

Il est bien quand il se chausse aisément et arrive facilement au talon de la botte, sans aucun déplacement du genou du cavalier. « Il est à remarquer que chez les cavaliers très assis les genoux sont disposés à remonter, tandis que les fesses ont une tendance à sortir de la selle chez les cavaliers qui ont les cuisses très descendues.

« La belle assiette à la française se caractérise par l'engagement des fesses sous soi, uni à la descente des cuisses. » (Général L'HOTTE.)

Pour que cette position soit parfaite, il faut que les jambes tombent verticalement, c'est-à-dire qu'elles ne soient ni en avant, ni en arrière, et que, surtout, elles ne s'écartent pas, qu'elles soient près du cheval.

Cette position est sûrement la meilleure. Elle est en tout cas la plus rare et, par conséquent, la plus critiquée par ceux qui ne peuvent ni descendre les cuisses, ni se passer



FIG. 13. — **Piaffer.**

Mabrouk, hongre, né en 1907 au haras de Saint-Georges, à M. Bedouet (Constantine), par *Cheddi*, barbe, et *Messaouda*, barbe, gris pommelé rouané, 1^m 53 (p. 87).

d'étriers. Quoi qu'il en soit, elle est l'apanage des privilégiés auxquels elle donne la solidité (assis), la puissance sur le cheval qui se trouve d'autant mieux enveloppé que les jambes tombent davantage et, enfin, la justesse dans l'emploi des jambes par l'adhérence que la verticalité leur procure.

ALLURES DE FANTAISIE

Rassembler.

La base de l'équitation de haute école est le rassembler (Voir page 44).

Piaffer.

C'est le rassembler rythmé. Pour l'obtenir il faut, le cheval étant arrêté, demander le rassembler. C'est la cadence qu'on doit chercher à obtenir; elle vient seule quand le cheval se calme et il s'agit seulement de la ralentir en même temps qu'on donne plus d'élévation aux extrémités. Pour cela appliquer le plus possible le principe : *main sans jambes, jambes sans main*.

D'abord la main pour demander la légèreté, puis les jambes seules, puis la main seule pour recevoir l'action produite par les jambes qui se desserrent aussitôt. Beaucoup de descentes de main et de jambes et amener le cheval au plus vite à continuer, les rênes sur le cou, sans main ni jambes et sans appel de langue, la cadence qui lui est indiquée.

Presque toujours le cheval jette sa croupe de côté et Fillis a écrit, je crois, qu'il faut en ce cas redresser l'animal par un vigoureux coup d'éperon.

Cependant rien ne me paraît plus contraire au bon sens, surtout avec un cheval nerveux, car (j'en reviens toujours à ma marotte), le coup d'éperon modifie brusquement, et

rien que pour un instant, la position de la croupe portée de côté, mais il ne fait aucunement *disparaître la cause* qui l'a mise de travers. Il constitue donc une violence intempestive qui ne peut engendrer que le désordre. Voici d'ailleurs, mot à mot, ce que le général FAVEROT DE KERBRECH a écrit à ce sujet : « Quand dans son piaffer le cheval a la croupe de travers, c'est toujours parce qu'il oppose à la main une résistance de forces. La croupe de travers est l'*effet*; la *cause*, c'est la résistance. Il faut la détruire. On y arrive par un balancement de main de droite à gauche et de gauche à droite, sorte de vibration moelleuse et régulière. On commence ce balancement pendant le piaffer et on le continue tant qu'il le faut, longtemps si c'est nécessaire, même si l'animal recule un peu. On se borne alors à diminuer l'intensité de l'effet de main.

« Dès que la légèreté vient, tout se redresse, le reculer cesse, le piaffer devient bon. »

S'il se produit des sauts de pie, les réprimer par des demi-arrêts.

Si un pied antérieur se pose en avant de son voisin, le retenir par des demi-arrêts.

Si un pied postérieur reste en arrière, l'engager sous la masse par la jambe du côté opposé. Pour chaque cheval il y a une façon de faire différente, et c'est le « tact » qui la fait connaître au cavalier.

Passage.

Le passage naturel est un trot lent aux mouvements étendus que les gazelles, les chevaux, les ânes et les mulets bien portants, prennent naturellement dès leur plus jeune âge sous l'influence de la moindre impression de gaieté ou de surprise et quand ils veulent se pavaner.

La tête est haute et souvent horizontale dans les deux premiers cas, mais le cheval est toujours au ramener et

au passage très lent quand il veut faire le beau (approche de la jument, etc...).

Les membres antérieurs s'élèvent et se soutiennent en s'arondissant, les jarrets se plient comme mus par des ressorts, et les pieds rebondissent du sol comme des balles élastiques.

Cette allure est si belle que la plupart des cavaliers la prennent, même si elle est mal faite, pour le criterium de l'art équestre. Néanmoins, cela n'est à peu près exact que pour le passage parfait. En dehors de cela, il est infiniment plus facile de mettre un cheval au passage que de le rendre capable d'exécuter agréablement pour son cavalier, avec souplesse par conséquent, une belle reprise au galop et surtout de changer de pied au galop du tac au tac.

Il y a bien des façons d'apprendre au cheval à passer (bien qu'il le sache dès sa naissance); j'en ai entendu vaguement citer, mais jamais personne ne m'a fait de démonstration.

On m'a raconté qu'il faut faire exécuter de droite et de gauche des appuyers au trot de plus en plus serrés (contre-changements de main), c'est-à-dire qu'on arrive à faire un pas à droite et un pas à gauche, ce qui finit par marquer un soutien par bipède diagonal au moment du changement de placer. J'ai essayé, mais je n'ai jamais persisté, j'ai trouvé le mouvement trop difficile à exécuter quand je descendais à trois pas de chaque côté.

Pour moi, sans savoir si mon procédé ressemble à celui qu'on emploie ordinairement (à Saumur, par exemple), j'agis, au pas et au trot, par poussées de jambes à chaque foulée, tandis que la main se fixe. Depuis que j'ai trouvé ce moyen il m'a toujours réussi.

J'ai obtenu le passage pour la première fois avec ma jument d'armes *La Gaieté*, à Lunéville, au 11^e cuirassiers, mais je ne sais pas comment je m'y suis pris; je sais seulement que j'ai beaucoup tâtonné et que le hasard m'a servi dans des cas semblables, jusqu'à ce que j'ai eu le bonheur de lire la méthode du général Faverot de Kerbrech.

En 1911, dans la carrière du 1^{er} chasseurs d'Afrique, à Blida, j'ai mis d'emblée au passage (en moins d'un tour de piste) un cheval de pur sang alezan, gros comme un cheval d'omnibus et dont le galop horriblement dur prouvait le manque de souplesse. Son propriétaire fut, comme moi, stupéfait. Le cheval rendait magnifiquement, j'actionnai de la main et mon camarade, qui était à pied, me lança un caillou en s'écriant : « Mais... il va le mettre au trot espagnol ! »

Toutefois, ce fut seulement à Rabat, après avoir essayé de faire passer *Laerte*, p. s. a. appartenant au capitaine Garineau, alors à la résidence générale, que j'ai tout à coup saisi, je crois, le jeu des aides à employer pour me faire comprendre.

En équitation, plus qu'en toute autre chose, bien des faits rappellent la pomme de Newton. Les moins apparents qu'on remarque subitement, procurent les résultats les plus inattendus et qu'on n'avait pas l'idée d'espérer.

Il est indubitable que Baucher et d'Aure, qui ont surmonté les plus grandes difficultés équestres, auraient mis tous leurs chevaux au passage aussi vite qu'ils l'auraient voulu, sans la tradition qui leur a interdit d'y songer parce qu'elle voit dans la mise au passage, la suite de savantes et longues préparations.

Or, sur un cheval neuf, il est bien plus aisé d'obtenir cette allure naturelle, qu'un départ convenable au galop. Cela n'empêche pas que le général L'Hotte a écrit à propos du p. s. a. *Néron*, dressé par d'Aure : « Le passage avait été *abordé*, mais ce n'était pas par sa parfaite régularité qu'il brillait, et puis, cette allure artificielle était en dehors des pratiques habituelles de d'Aure et des principes qu'il professait. »

D'Aure a pourtant admirablement dressé et monté ses chevaux de manège et d'école.

Il est heureux que Baucher n'ait pas pensé à mettre d'emblée ses chevaux au passage naturel, car il aurait



FIG. 14. — **Passage.**

Robersart II.



FIG. 15. — **Passage.**

Nethou II, né le 6 mars 1910, à Gayan (Hautes-Pyrénées), par *Velasquez*, pur-sang anglais, et *Neyère*, anglo-arabe, gris pommelé rouanné, 1^m 58 (p. 88).

enseigné, pour obtenir cette allure, un moyen à la portée de tous, ce qui aurait eu les plus funestes conséquences.

Il s'est, au contraire, occupé uniquement de ceux qui connaissent les charmes de la *légèreté*, et voici comment le général Faverot de Kerbrech a défini le passage :

« Quand le cheval piaffe très bien sur place avec soutien et cadence, on demande le piaffer en avançant; c'est le passage.

« Dans cette allure artificielle on ne doit avancer que très peu, de deux ou trois pouces environ à chaque foulée. Pour que le passage soit régulier, il faut qu'il soit très moelleux; les mouvements doivent être arrondis, les membres se ployant gracieusement en cadence. Il doit être la conséquence de la concentration des forces, du rassembler, et ne pas sembler dur pour le cavalier.

« Il n'a donc que peu de rapport avec ce trot saccadé, heurté, convulsif et fort désagréable à l'homme, auquel on donne souvent le même nom. »

Le général L'Hotte a écrit : « La perfection permet d'aller par gradations insensibles, du passage sur place, du piaffer, au passage le plus étendu, le plus énergique, puis de revenir au piaffer, toujours en coulant et en parcourant toute la gamme ascendante et descendante, sans que jamais se produisent de modifications brusques dans la nature des mouvements.

« Cette perfection ne peut être atteinte qu'en maintenant d'une manière constante l'activité du jeu des ressorts, conjointement avec leur souplesse. Elle exige, lorsque le passage est porté à sa plus grande extension, que les ressorts, tout en se tendant, demeurent flexibles, et lorsqu'il est raccourci, lorsqu'il descend jusqu'au piaffer, il faut que les jarrets, tout en s'engageant sous la masse, conservent l'énergie de leur jeu et que les genoux, bien que s'ouvrant, se lèvent avec action tout en se portant en avant, comme si le cheval voulait gagner du terrain. »

On obtient le passage d'abord en poussant le cheval en

avant quand il piaffe. Ensuite quand il est habitué au passage, on le lui fait prendre en partant du pas : rendre léger, baisser la main, fermer les jambes et recevoir l'impulsion dans la main. Descente de main et de jambes, il faut que le cheval se croie libre (Voir Impulsion, page 22).

Il est évidemment plus délicat d'obtenir ainsi le « passage » que d'obtenir le « passage naturel » que j'ai indiqué en premier lieu. Mais, tandis que l'on peut toujours aller à ce passage, sans fatigue et sans jambes ni rênes, on est ordinairement bien mal à l'aise quand le cheval marche à l'autre allure. Cependant, par l'exercice, le cheval s'assouplit lorsqu'il est bien monté à cette allure (passage naturel); il devient léger, les réactions s'adoucissent, le passage se ralentit à volonté et il se rapproche et se confond même avec l'allure artificielle définie par le général Faveroi de Kerbrech.

C'est ainsi, je crois, que sont, en général, dressés les chevaux du « Cadre d'or » qui passent si brillamment.

Moi, je mets au passage naturel les chevaux qu'on me donne en dressage; mais je mets beaucoup plus longtemps pour dresser mes propres chevaux, car je leur demande d'abord le piaffer d'où découle toute la haute école.

Pour dire qu'on est sur le point d'obtenir le « passage » (naturel) on emploie cette expression bien caractéristique : « Il va s'échapper au passage. » Ce passage est donc loin de la concentration des forces du cheval soumises au cavalier.

Toutefois on peut le produire presque instantanément sans y avoir préparé le cheval et sans l'avoir assoupli, pourvu qu'il se porte en avant sous l'action des jambes (allure naturelle). Il a souvent beaucoup d'éclat, mais il n'est pas très utile pour le dressage.

Le passage découlant du piaffer est au contraire plus long à apprendre que l'allure naturelle et il est ordinairement moins brillant dans les commencements, mais étant le résultat de la disparition de toutes les résistances du



FIG. 16. — Trot en arrière.

Robersart II, au trot en arrière étendu.

... l'inclinaison du corps en avant favorise, au contraire, le reculer (p. 22).



FIG. 17. — Une leçon de trot à extension.

Mimoun, hongre, né en 1915 à *Sidi-Ben-Nour* (Mazagan), barbe marocain, alezan cuivré, liste prolongée entre les naseaux, trois balzanes dont une antérieure gauche, 1^{re} 59 (p. 90).

cheval, il livre complètement au cavalier un animal léger de la bouche et des hanches, parfaitement en équilibre, prêt à détendre ses ressorts dans le sens voulu et à la moindre indication des aides.

En tout cas, le passage exprime le talent de celui qui a dressé le cheval ou qui le monte.

Le cavalier qui, par gloriole, fait péniblement passer, en crispant ses jambes, un animal dont l'arrière-main se traîne, est indigne du titre d'homme de cheval. 

Le cheval « bien mis » piaffe et passage sans jambes et sans rênes, manie les jarrets et les genoux et détend ses ressorts en se cadencant et en n'avançant que selon les indications imperceptibles de son cavalier, l'encolure restant haute, avec la tête invariablement ramenée et la bouche légère. Il doit cesser cette allure dès qu'il en est sollicité.

Trot en arrière.

C'est le reculer en piaffant. Chaque bipède diagonal doit se poser à quelques centimètres seulement en arrière de l'autre, après être resté un moment au soutien.

Agir très légèrement de la main. Il faut que les talons donnent assez d'action pour que les jarrets du cheval manient énergiquement et que les membres postérieurs paraissent entamer l'allure au lieu de sembler se traîner en cédant sous le poids écrasant de la masse.

Le trot en arrière peut aussi s'exécuter à grands pas, mais c'est plus fatigant pour le cheval et moins beau.

Passage de deux pistes.

C'est un travail difficile et très délicat, on y exerce le cheval par les moyens indiqués pour exécuter le travail sur les hanches.

Avant d'entreprendre ce travail, on doit avoir obtenu les appuyers d'une façon parfaite au pas et au trot. De plus, il faut souvent revenir à ces derniers appuyers, afin que le cheval ne prenne pas l'habitude de se mettre au passage quand on lui demande d'appuyer au trot.

Extension des membres antérieurs.

Commencer par demander à la cravache le soutien et même l'extension de chaque membre. Pour cela, le cheval ayant à sa droite un obstacle, ou, dans un manège, étant sur la piste à main gauche, le cavalier se place d'abord à gauche et un peu en avant de l'épaule du cheval. Il demande la légèreté sur une des rênes gauches; la légèreté obtenue, il touche de la cravache, et par petits coups répétés à une seconde d'intervalle, l'avant-bras du cheval sans cesser de faire sentir la rêne gauche. Dès que le membre se lève de terre, il rend, caresse et récompense par le repos. Il fait de même pour le membre droit.

Quand ce résultat s'obtient sans cravache et par un simple effet de rêne, il faut monter le cheval et procéder ainsi qu'il suit :

Étant arrêté, demander la légèreté, puis, pour faire lever la jambe droite, par exemple, opérer sur la rêne de ce côté une demi-tension dans la direction de la hanche gauche. Fermer aussitôt les deux jambes, et quand leur pression fait *passer les forces en avant*, s'opposer par le même effet de rêne à ce que le cheval avance. Tout le poids étant sur l'épaule gauche et l'épaule droite étant libre, la jambe antérieure droite se lève d'autant plus volontiers que le cheval a déjà été habitué à la soutenir par obéissance à l'action de la rêne droite. Au commencement on peut s'aider de la cravache pour mieux se faire comprendre du cheval. On récompense à la moindre obéissance, et, en exigeant

chaque jour un peu plus, on arrive à obtenir l'extension complète aussi longtemps qu'on le veut. Le difficile est d'obtenir l'extension horizontale. J'ai dressé deux chevaux de pur sang anglais et un demi-sang français; tous trois ont donné l'horizontalité à la jambe dès qu'ils l'ont tendue. Avec les barbes, améliorés ou non, au contraire, je n'ai jamais pu obtenir, sauf à la fin avec *Robersart. II*, l'extension horizontale à l'arrêt.

Pas espagnol.

Quand le cheval étend bien chacun de ses membres antérieurs en avant, c'est le moment de commencer à lui apprendre le « pas espagnol ».

Cet air est assez simple à enseigner, cependant il faut prendre des précautions afin d'empêcher le cheval de s'acculer et de ramener vers lui le membre étendu. La difficulté pour le cheval est de faire marcher les membres postérieurs, qui sont tour à tour chargés quand les antérieurs se lèvent.

Il faut fermer les jambes pour pousser le cheval en avant quand un des membres antérieurs est bien étendu. Un pas exécuté, récompenser; demander un pas avec l'autre jambe étendue, récompenser encore et ainsi de suite. Petit à petit, on arrive à obtenir le pas espagnol, le cheval conservant sa légèreté, en se servant de la main seule, qui agit par des effets de moins en moins forts, produits de bas en haut et d'un côté vers l'autre.

Il faut, en élevant un peu la main à chaque lever de jambe, faire marquer au moyen d'un demi-arrêt toute l'extension possible. Quand elle se produit, le cavalier s'en aperçoit parfaitement, car elle lui fait sentir l'impression que lui causerait un ressort qui se détendrait brusquement dans le genou du cheval (coup de sabot).

Trot espagnol.

Le cheval exécutant le pas espagnol en restant léger, le mettre à cette allure et le pousser des talons tout en portant les mains à droite et à gauche, de façon à aider le lever de chaque membre antérieur. A mesure que l'animal prend l'habitude de rapprocher les battues du pas espagnol, on accélère l'allure de plus en plus, de manière à obtenir insensiblement la naissance du trot, lequel se produit, comme on sait, quand les foulées du pas, après s'être rapprochées de plus en plus, finissent par se confondre deux à deux diagonalement.

Tel est le principe (Général Faverot de Kerbrech). Mais, quoi qu'en ait dit J. Fillis, les chevaux ne sont pas tous faciles à mettre au trot espagnol. Pour moi, c'est, au contraire, très difficile à enseigner, et, pour déterminer l'enlever de l'arrière-main qui caractérise le trot, il faut surprendre le cheval à propos, au bon moment, par une attaque des deux éperons à la fois.

Dans le trot espagnol le cheval est très assis et il se cadence très lentement, en jetant ses membres antérieurs en avant et très haut quand l'allure est bien exécutée.

Le trot espagnol est le plus puissant moyen de donner aux mouvements des épaules leur extrême développement.

Trot à extension soutenue.

Le trot à extension soutenue est un trot dans lequel le cheval étend ses membres antérieurs en avant horizontalement. On y parvient le plus facilement en passant d'abord du pas espagnol au trot espagnol qu'on allonge et qui, bientôt, devient un trot franc, rapide même, mais dans lequel le cheval jette ses membres antérieurs en avant



FIG. 18. — Trot espagnol.

Mabrouk, l'insensible *Mabrouk*, devenu, c'est à ne pas y croire, un cheval de haute école! (p. 87).



FIG. 19. — Trot à extension soutenue.

Robersart II.

horizontalement et non très haut comme dans le trot espagnol bien fait.

Cette allure est des plus brillantes; elle se demande par des soutiens de main, alternés avec des poussées de jambes.

Galop en arrière.

Ce n'est point gracieux. Pour l'obtenir, il faut commencer par habituer le cheval à se rassembler facilement, à se « pelotonner » en se cadencant sur place (piaffer). Puis, on le met à un galop ralenti, qu'on ralentit de plus en plus, de façon que le cheval galope de lui-même très ralenti. On arrive ainsi au galop sur place, mais il faut que ce galop soit bien vibrant; que le cheval, en boule, se cadence de lui-même. Alors on essaie de marquer, très délicatement, un temps de reculer sur le mors, au moment où l'avant-main est en l'air, pour la faire retomber à un ou deux pouces en arrière du point sur lequel elle était au temps précédent.

On active un peu le galop avec les jambes, et l'on fait ainsi des temps de reculer avec la main, suivis de légers coups de mollets pour entretenir le mouvement de bascule de l'allure. C'est long à apprendre et l'on ne peut reculer que très peu à chaque foulée, bien entendu.

Lorsqu'on est arrivé à avoir le galop sur place bien cadencé et vibrant, le cheval le faisant presque avec descente de main et de jambes, on obtient très facilement le galop en arrière.

Pour obtenir le galop sur place il ne faut chercher que petit à petit à ralentir. La main agit d'abord seule, mais délicatement. Puis, quand on arrive au galop très ralenti, il ne faut plus de main; ce sont les mollets qui agissent principalement pour que le galop sur place soit vibrant. Il est nécessaire que le cavalier reste très calme et qu'il arrête souvent pour rétablir l'équilibre.

Galop sur trois jambes.

C'est un exercice très fatigant pour le cheval et qui, de même que le galop en arrière, est plutôt un tour de force qu'une allure. Pour y arriver, mettre le cheval au galop ralenti. Arrêter et, aussitôt, faire lever le membre antérieur du côté sur lequel on galopait, repartir au galop. Arrêter; faire en même temps lever encore le membre antérieur et repartir au galop en tâchant de maintenir en l'air le membre levé. La difficulté est de conserver le calme.

Pour tous ces airs extravagants, trot et galop en arrière, galop sur trois jambes, etc., il faut beaucoup d'impulsion et ils demandent évidemment plus d'obéissance que les airs naturels, comme le passage, et même que les allures artificielles telles que le trot espagnol et le trot à extension soutenue.

Ces deux dernières allures que nous obtenons avec tant de peine, représentent seulement, poussées à leur dernier degré d'intensité, celles que prennent naturellement les animaux en liberté, si jeunes soient-ils.

Donner au cheval tout le brillant que comporte son ensemble.

C'est la quintessence de la haute école, la finesse extrême de l'art équestre.

Il est impossible d'imaginer des mouvements plus majestueux que ceux du cheval en liberté quand il s'anime, et aucune application scientifique ne saurait produire des gestes aussi grandioses que les siens. Le talent de l'écuyer consiste donc, en la circonstance, à faire prendre au cheval des positions se rapprochant de celles qu'il prend spontanément quand il est indépendant, puis à paraître s'effacer



FIG. 20. — Galop en arrière.

Robersart II.



FIG. 21. — Galop sur trois jambes.

Mabrouk.

lui-même, lui le maître. L'animal, se croyant libre, s'échauffe au contact imperceptible des aides du cavalier et l'ardeur qu'il déploie dans le sens vers lequel il est guidé comme à son insu, donne aux mouvements toute leur splendeur.

L'éclat, qui a tant d'importance en haute école, est produit par l'avant-main; il faut par conséquent amener cette partie du corps à se tenir le plus élégamment possible. Or, rien n'est gracieux comme l'« encolure de cygne » que le cheval prend instinctivement quand il veut faire le beau. L'impulsion et la position de tête viennent de la finesse résultant des petites attaques (page 36) et du ramener outré.

FINESSE A LA MAIN. RAMENER OUTRÉ. — Il se demande d'abord par les rênes de filet que l'on croise dans la main gauche, le petit doigt restant en dehors; la main droite se place sur la rêne droite.

La main gauche se ferme alors convulsivement en sentant la bouche du cheval, mais sans tirer. Dès que la légèreté se manifeste elle suit le mouvement d'abaissement du nez. Elle continue ainsi à suivre la bouche jusqu'au moment où le menton vient à peu près toucher le poitrail. Si la tête, au lieu de céder, veut sortir, la main s'y oppose en se contractant avec une grande force, mais toujours sans tirer sur les rênes.

Pendant ce temps, les jambes se ferment et on arrive à l'appui des éperons; on les laisse appuyés jusqu'au relâchement complet de la mâchoire. Lorsque ce relâchement se produit, la main éprouve la sensation de la disparition complète de toute résistance. En même temps la langue détache le mors, le fait sautiller et l'envoie heurter les molaires. Lorsque le cheval est en simple bridon, on entend un bruit caractéristique, une sorte de craquement.

Exécuter tout le travail au pas, au trot et au galop, le cheval restant au ramener outré. Passer souvent au reculer, puis, du reculer aux différentes allures.

Demander le piaffer au ramener outré. Pas de mouve-

ments de jambes, l'éperon si le cheval n'obéit pas aux jambes.

LA VRAIE POSITION. — L'élévation de l'encolure combinée avec le ramener outré donne et fixe la vraie position qui, dès lors, ne se perd plus, même dans les mouvements les plus difficiles.

Le cheval marchant ainsi, porte la queue, grandit ses mouvements, les cadence et donne à sa physionomie tout le brillant qu'elle comporte.

Pratique.

Les annales de l'équitation transcendante mentionnent particulièrement :

Le Bonite, cheval dressé par Pluvinel et sur lequel le roi Louis XIII a pris ses premières leçons.

Le Florido, que le roi Louis XIV reçut en présent du roi d'Espagne et sur lequel fut représenté comme modèle de position équestre, Cazeaux de Nestier, « écuyer ordinaire de la grande écurie du roy ».

L'Andalou, auquel d'Auvergne fit atteindre, aux allures naturelles, une perfection inconnue jusqu'à lui.

Dentiste et *Léos*, les deux chevaux préférés du vicomte d'Abzac, qui les monta encore la veille de sa mort, à quatre-vingt-trois ans, en 1827.

Effendi et *Arc-en-Ciel*, au commandant Rousselet.

Norma, à Laurent Franconi.

Le Cerf, *le Sano*, *Maître-de-Danse*, *Marcellus*, *Endymion*, *Chasseur*, *Angevin*, au comte d'Aure, qui s'illustra aussi en exploitant pour ainsi dire *a priori* les hautes qualités de *Tigris*, *Eylau* et autres étalons de pur sang du haras du Pin.

Kléber, *Turban*, *Bloc*, *Picarde*, *Schandor*, *Stades*, *Partisan*, *Capitaine*, *Neptune*, *Buridan*, *Géricault* et tous les chevaux présentés en public par le grand Baucher.



FIG. 22. — Donner au cheval tout le brillant que comporte son ensemble.

Mabrouk.

Sabine, Laruns, Zégris, Sicambre, Glorieux, Domfront et Insensé, au général L'Hotte.

Germinal et Markir, à James Fillis.

Marseille II, Iran, Menthol, Mademoiselle-d'Étiolles, dressés en haute école par le capitaine de Saint-Phalle.

Et combien d'autres chevaux ont été ou sont journellement dressés à la perfection par des écuyers civils comme par des écuyers militaires !

Je n'ai jamais oublié *Le Paon*, au capitaine Benjamin, du 23^e dragons, mort sur sa belle jument *Loyauté*, si bien mise.

Ni les chevaux du général Faverot de Kerbrech quand il commandait ce régiment : *Jambe-d'Argent, Bouton-d'Or*, et le fou effrayant *Conspirateur*, qui, une fois dressé par le colonel, fut brillamment monté à Paris par le lieutenant de Corberon.

L'art équestre ne se spécialise pas dans la haute école, tant s'en faut. Le véritable talent consiste surtout à *bien mettre* des sujets de caractère susceptible, difficile, et à les rendre agréables à monter en équitation courante. C'est précisément en cela qu'excellent les « dieux », les écuyers si admirés du Cadre d'or.

« En entrant dans le cadre de réserve le général L'Hotte avait emmené avec lui *Glorieux, Domfront et Insensé*. Il les montait tous les jours dans une sorte de petit manège qu'il avait fait établir derrière sa maison. Parfois il invitait quelques amis, des officiers de la garnison, à assister à son travail. Bien des hommes de cheval ont sollicité cette faveur et ont fait, de Paris, de Saumur, de l'étranger même, le pèlerinage de Lunéville pour voir le vieil écuyer exécuter avec ses chevaux le travail le plus brillant et le plus savant en obtenant d'eux cette suprême légèreté qui avait été son but constant et « sans que le spectateur le plus attentif « pût apercevoir un seul mouvement de ses aides ». Ceux qui ont eu cette bonne fortune en conserveront un impérissable souvenir...

« Suivant un désir qu'il avait exprimé de son vivant, ses trois chevaux furent abattus après sa mort. Personne ne devait plus les monter, et il leur épargnait la décadence. Ils sont enterrés derrière le mur du cimetière de Lunéville, non loin de l'endroit où repose celui qui les avait aimés. »
(*Un officier de cavalerie*, appendice, dernières pages.)

Le squelette de *Zégris* est conservé à l'École de Saint-Cyr, celui de *Sicambre* à l'École de Saumur.

Quant à mes malheureux chevaux, leur destinée n'a pas été si belle. On a parlé d'eux au Maroc, mais, en matière hippique, il y a beaucoup d'ignorants et de demi-connaisseurs, et on doit se méfier de leurs compliments. Ils portent, en effet, très souvent à faux, et, seraient-ils justes, qu'en les accueillant on risquerait de travailler pour en recevoir d'autres, alors que la seule approbation qu'il faut envier est celle du cheval que l'on monte. Il s'aperçoit, en effet, très bien, lui, des fautes commises par le cavalier, et celui-ci se rend compte de sa propre façon d'agir par le degré d'obéissance et de conservation de ses élèves.

Les compliments m'ont toujours gêné, contrarié, parce que je ne sais pas plus y répondre qu'en faire.

Et puis, quand je montais, je ne voulais pas être détourné de ce que je recherchais sans cesse : les éloges de mes chevaux, c'est-à-dire leur bonne humeur, et, par conséquent, leur obéissance et l'intégrité de leurs membres.

En somme, l'histoire de mes chevaux décrit tout simplement l'application des idées qui m'ont guidé. C'est un recueil des notes que j'ai adressées, sans songer un instant à les publier, à M. Monod, sur les animaux qu'il a vus travailler.

M. Monod m'a connu en Algérie. Au Maroc, dès 1913, dans le Gharb, et, plus tard, lorsque j'ai commandé la circonscription des remontes et haras marocains à Mazagan, j'ai eu l'avantage de bénéficier de ses conseils et de ses encouragements, pour tout ce qui touchait aux sciences hippiques, la reproduction, l'élevage, etc...

Je ne saurais donc assez reconnaître ce que je dois à ce chef si bienveillant, au savoir si étendu. Je lui dois particulièrement mon cheval *Mimoun*, qui m'a énormément appris, et que, sans ses exhortations, j'aurais certainement abandonné au premier dépit, au lieu de persister à faire son éducation.

Pour détailler les circonstances du dressage et les résultats obtenus, j'ai été forcé d'énoncer des appréciations flatteuses, mais ce ne sont que des preuves de l'exécution des mouvements. Toutes les louanges sont à reporter aux préceptes qui ont dirigé ma persévérance et à mes braves chevaux dont je peux bien parler sans façon, maintenant que je ne suis plus en état de monter.

Robersart II. — Le plus connu de mes chevaux du Maroc a été *Robersart II*, hongre, né à Bourkika (département d'Alger), le 5 avril 1905, par *Robersart*, pur-sang anglais et *Baronne*, barbe non tracée, 1^m 63, bai cerise.

Sa légèreté atteignait presque la perfection rêvée qui repose, a écrit le général L'Hotte, « sur l'emploi fait par le cheval des seules forces utiles au mouvement demandé ».

Un spectateur indiquait un mouvement ou une combinaison de mouvements pouvant s'obtenir par des moyens équestres, et, dès qu'il en était sollicité, *Robersart II* résolvait le problème.

Je ne pense pas qu'un autre cheval ait exécuté un travail de haute école aussi riche et aussi difficile que le sien, et, ce qu'il y avait d'extraordinaire, était l'aisance avec laquelle il passait, sans transition aucune, d'une allure à l'autre, à la volonté de son cavalier. Il exécutait des contre-changements de main successifs et de deux pistes, en restant toujours perpendiculaire à un côté, au trot en arrière, ainsi qu'au galop en arrière.

Dans son travail on remarquait des changements de pied au galop en arrière, et le piaffer, ainsi que le trot en

arrière, avec balancer des hanches, en appuyant à droite puis à gauche et inversement, et perpendiculairement à un côté.

Enfin, il passait, toujours sans transition et sans effet apparent des aides, du changement de pied au galop et au temps au passage et inversement. Du passage au pas espagnol et inversement. Du passage au trot espagnol et inversement. Du passage au trot à extension soutenue et inversement. Du galop en arrière et du trot en arrière au passage, ou au trot espagnol, ou au trot à extension soutenue et inversement.

Quand je l'ai monté devant un groupe d'officiers avant de m'en défaire, il a effectué en terminant la séance les exercices suivants :

Au galop sur chaque pied et en conservant toujours la *direction diagonale* :

1^o Cercle complet sur le pied du dehors en appuyant les *hanches en dedans*;

2^o Cercle complet sur le pied du dedans en appuyant les *hanches en dehors*;

3^o Même travail en changeant de pied au temps. Il me semble qu'il est impossible d'exécuter un exercice plus difficile que celui-là;

4^o Pirouettes complètes sur le pied du dehors (pied gauche, la tête allant vers la droite);

5^o Pirouettes renversées complètes sur le pied du dehors également (pied gauche, les hanches allant vers la droite);

6^o Plusieurs changements de pied au galop en arrière, suivis, sans transition, de trot en arrière avec balancer des hanches, terminé par du trot espagnol.

D'ailleurs le directeur des remontes et haras marocains, qu'on ne peut certes pas accuser d'avoir altéré la vérité pour m'être agréable, m'a écrit de Rabat :

« Je suis heureux de vous dire le plaisir que j'ai eu à voir travailler *Robersart*, dont la souplesse, le calme et le brillant des mouvements font l'admiration de tous ceux qui ont l'avantage de vous voir travailler, et je puis attester qu'à

Mazagan, le 10 ou 11 courant, je vous ai vu exécuter les mouvements suivants :

« 1^o Au galop : cercle complet sur le pied du dehors en appuyant les hanches en dedans;

« 2^o Cercle complet sur le pied du dedans en appuyant les hanches en dehors;

« 3^o Pirouette complète sur le pied du dehors (pied gauche, la tête allant vers la droite);

« 4^o Pirouette renversée complète sur le pied du dehors également (pied gauche, les hanches allant vers la droite).

« Ces mouvements exécutés sur chaque pied;

« 5^o Au galop en arrière, plusieurs changements de pied suivis, sans transition, de trot en arrière avec balancer des hanches, terminé par du trot espagnol. »

Les principales performances de ce cheval ont été :

Le 9 novembre 1913, à Kenitra : après avoir remarquablement sauté des obstacles de concours hippique et circulé toute la journée à l'organisation d'une fête hippique indigène, il exécuta une reprise de haute école devant le général Lyautey, le comte de Saint-Aulaire, ministre de France, et les plus grands personnages de la résidence de France au Maroc. Puis monté à 75 kilos, il prit part à un cross-country de 4.500 mètres, couru à un train de plat et rendu pénible par la traversée de plusieurs dunes de sable. Or, après avoir réparé une importante erreur de parcours commise par lui seul, il arriva au poteau avec une avance de 60 longueurs (exactement 172 mètres) sur ses onze concurrents, comme lui demi-sang algériens et montés presque tous par des officiers bons jockeys.

1914. — Présenté à Sa Majesté de l'Empire chérifien, il accomplit un travail sans égal; sans perdre un instant sa légèreté, *Robersart II*, qui semblait absolument libre, alterna sans arrêt ni allures intermédiaires, piaffer, passage, passage de deux pistes, demi-tours sur les épaules et sur les hanches au passage, trot et galop en reculant, changement de pied au galop et au temps, pas espagnol,

trot espagnol et trot à extension soutenue. Les allures comme les changements d'airs s'effectuaient sans qu'il soit possible d'apercevoir chez le cavalier un mouvement du corps, des mains ou des jambes, ou une contraction du visage indiquant un effort (Capitaine DUTERTRE, *France Hippique* de mai 1914).

Vers la même époque, le général Piquemal, alors colonel, a examiné le travail de *Robersart II* sur l'aguedal de Rabat et il m'a adressé ensuite, signé par lui et six officiers de cavalerie qui l'accompagnaient et parmi lesquels se trouvait le directeur des remontes et haras marocains, un écrit attestant « la légèreté, la précision, la justesse et la bonne humeur avec lesquelles *Robersart II* a exécuté son travail remarquable de haute école, particulièrement dans les demi-pirouettes avec extension alternative et rapide de chaque membre antérieur, ainsi que dans les airs de passage, de trot espagnol et de trot à extension soutenue; cheval d'une souplesse extraordinaire, d'un vibrant et en même temps d'un calme parfaits. Dans les mouvements dérivant du piaffer, l'arrière-main très engagée, a eu un brillant répondant bien à celui de l'avant-main, ce qui prouve le parfait équilibre de *Robersart II*.

« Quant au capitaine Bendant qui a exécuté toute la reprise sans étriers, sa position a été admirable. Bien placé, bien assis, les mains basses, les jambes tombant naturellement, pas un geste, pas un mouvement du cavalier ne trahissait sa volonté, communiquée au cheval d'une manière imperceptible pour les spectateurs. »

Quelques jours après le capitaine Garineau m'a adressé une lettre dans laquelle se trouvait ceci : « Je ne crois pas qu'il ait existé un cheval dont le degré de perfection dans le dressage ait été poussé si loin. *Robersart II* semble prendre ses ébats en toute liberté et passer à sa guise d'une allure à l'autre, alors que chacun de ses mouvements est seulement le résultat de la volonté expresse de son cavalier.

« Mais ce qui est merveilleux, c'est le trot à extension

soutenue. A cette allure, le cheval ne paraît plus toucher le sol, et l'un ou l'autre de ses membres antérieurs se présente toujours dans sa plus grande extension. Pour produire une telle détente, les muscles des cuisses se contractent à l'extrême et les jarrets déploient une activité qui surprend.

« J'ai vu *Robersart II* exécuter toute une reprise de haute école qu'aucun autre cheval de Saumur ou d'ailleurs n'a exécutée jusqu'à ce jour, et *sauter ensuite dans un galop très coulant* tous les obstacles du terrain de l'Aguedal (et il y en avait de sérieux).

« Je souhaite ardemment le voir un jour à Paris, à l'Étrier ou à Saumur, à l'école de cavalerie, étonner par son travail les plus brillants écuyers. »

Enfin, *Robersart II* a mérité cette phrase que le capitaine Ciambelli m'a écrite en citant le général Henrys : « Il se plaît à reconnaître qu'il n'a jamais rencontré dans sa carrière, d'écuyer qui ait atteint votre maîtrise. J'ai vu travailler tous les grands écuyers de ma génération, entre autres le général L'Hotte, m'a-t-il dit, aucun ne m'a laissé l'impression de perfection idéale de Beudant. »

Le lendemain de la mobilisation, au sujet d'une prétendue irruption des Zemmours chez les Beni-Hassen, je fis avec *Robersart II* une reconnaissance dont voici l'itinéraire : rive gauche de l'oued Fouarat depuis son embouchure à sa source à Ras-el-Aïn. Limite de la forêt en face Monod. Rive droite et rive gauche de l'oued Smento, que je traversai plusieurs fois, jusqu'à Sidi-Yahia. Lallo-Ito, demeure du caïd Bouazza et retour par Camp Delmas où était installé un peloton de spahis sous le commandement du gentil et si regretté camarade le lieutenant Labitte. Pont du chemin de fer de l'oued Fouarat, gardé par une section de zouaves, et, enfin, Kenitra.

Robersart II parcourut cet énorme trajet, dans le sable, par une chaleur torride, de 5 heures du matin à 1 heure de l'après-midi, en galopant presque tout le temps entre les

différents campements des Zemmours installés en forêt et chez lesquels je constatai un calme absolu, puis au retour, entre les points que je viens de nommer et la Kasbah de Kenitra.

Peu après avoir changé de maître, mes chevaux se firent applaudir sur le turf à Casablanca, *Robersart II* en arrivant premier et *Iris* en se plaçant troisième dans une course d'obstacles, et le commandant Desfeux, alors capitaine commandant la remonte mobile, m'écrivit : « Tes chevaux étaient si parfaitement dressés que leur nouvel acquéreur, qui est loin d'être un cavalier fini, tant s'en faut, est arrivé avec les quelques indications que je lui ai données, à faire exécuter à *Robersart* et à *Iris* quelques airs de haute école. Le succès était tel que l'étonnement du propriétaire tenait de l'ahurissement.

« Aux courses, *Robersart* est arrivé premier. La lutte entre lui et son principal adversaire, *Velocity*, a été des plus belles. A chaque obstacle *Robersart* faisait un bond si puissant qu'il gagnait plusieurs longueurs, mais *Velocity* rattrapait sa distance sur le plat. *Iris* est arrivé troisième. »

La même année, *Iris* a remporté cinq victoires sur les cinq courses qu'il a courues en plat et il s'est placé second en steeple. Pendant deux ans, malgré les surcharges, il n'a pas cessé d'être vainqueur.

Quant à *Robersart II*, le beau succès qu'il a remporté à Casablanca grâce à sa franchise à l'obstacle, fut pour lui le chant du cygne. Il était trop généreux pour les mains ignorantes qui ont essayé de tirer vanité de ses qualités.

Après avoir été longtemps malmené, *Robersart II* fut vendu au cirque Nava pour la somme de 7.000 francs.

En sortant d'un nouveau séjour à l'hôpital de Casablanca au printemps 1920, je fus questionné par son écuyère. Elle était désolée, le cheval ne voulait pas changer de pied au galop, ni étendre les membres antérieurs, etc... elle me supplia de le monter.

Je refusai d'abord disant que j'étais en civil, en panta-

lon, etc... Puis voyant mon vieux cheval sellé, je ne résistai plus.

Pauvre *Robersart*! Il était boiteux à faire pitié et sa bouche était plus braquée qu'elle ne l'avait jamais été.

Néanmoins à la grande joie de l'écurière, le brave animal retrouva de suite sa souplesse et pendant les cinq minutes que je le maniai, il se remit aux changements de pied répétés au galop comme par le passé et il reprit l'habitude du pas espagnol.

Deux jours après j'eus la surprise de lire dans un journal que M^{lle} Marie avait reçu mes conseils, etc.

Je n'ai plus revu *Robersart*!!!

Depuis que l'infortune m'a forcé à les abandonner, *Robersart II* et *Iris* ont fourni une preuve nouvelle en faveur des enseignements du général Faverot de Kerbrech, c'est-à-dire de Baucher, et ils ont établi péremptoirement que le travail de haute école ne nuit en rien au travail de vitesse et d'extérieur.

Iris semblait, quand je l'ai pris, tout à fait incapable de sauter et personne à la remonte n'osait le faire sauter. Néanmoins, à force de le monter sur des obstacles variés, au risque de prendre des tapes, tout en le dressant en haute école, j'ai réussi à faire de ce petit animal, un sauteur suffisamment bon pour bien courir en steeple.

La joie que les victoires de ces chevaux m'ont procurée m'a consolé un peu du chagrin que le propriétaire de ces braves animaux m'a causé, en refusant de tenir la promesse qu'il m'avait faite de me les rendre au premier signal, si le sort, devenant plus clément, me permettait de les racheter.

Iris. — Demi-sang, hongre, bai cerise, taille 1^m 50, né à Cardeilhac (Haute-Garonne) en 1910, par *Loto* anglo-arabe et *Bécasse* demi-sang par *Jarnac*.

Cet animal est un exemple des changements surprenants qu'une gymnastique appropriée peut apporter dans la

conformation et dans les allures d'un cheval; son rein est très long et mal attaché et ses jarrets sont très en arrière de leur ligne d'aplomb. Il avait, quand on me l'a amené, la croupe mince et décharnée, ses épaules n'avaient aucun jeu, ses avant-bras ne s'étendaient nullement, ses allures étaient détraquées et raccourcies et il rasait le tapis d'une façon désespérante. Le vétérinaire du comité de remonte qui l'examina, le nota ainsi : « Cheval mal conformé comme porteur. Convierait mieux pour le trait. Impropre au service de l'armée. Valeur commerciale 300 francs. »

Ce cheval, très nerveux, était resté en 1914 et 1915 chez un indigène qui s'en était servi pour courir les marchés et les fêtes arabes, et, quand il est sorti de ses mains, il n'avait plus aucune allure convenable. Toutefois, les deux défauts les plus difficiles à corriger, furent l'habitude de galoper en quatre temps et celle d'encenser continuellement.

Son dressage en haute école eut comme but d'expérimenter s'il est possible d'aller à l'encontre des défauts de conformation, aussi ai-je entrepris de lui faire exécuter les mouvements se rapportant au jeu des épaules et à la vigueur des reins, mouvements auxquels il paraissait particulièrement inapte.

Son rein, je viens de le dire, était très défectueux et il galopait en quatre temps. Je lui ai donc enseigné le galop sur trois jambes qui nécessite de grands efforts du rein, le galop en arrière qui exige, dit-on, un galop très vibrant, et le trot espagnol dans lequel les épaules développent beaucoup, afin de permettre aux membres antérieurs de s'étendre en s'élevant très haut.

Les particularités de son travail étaient :

1^o Pas espagnol : pas espagnol ordinaire, pas espagnol un seul membre s'étendant pendant un nombre déterminé de foulées. Foulées en nombre déterminé de pas espagnol et de pas ordinaire avec extension d'un seul membre ou des deux membres antérieurs;

2^o Piaffer : lent ou rapide à volonté;

3° Passage : variant de cadence et d'élévation à volonté. Toute une reprise de deux pistes comprenant pirouettes et pirouettes renversées, travail sur le cercle, contre-changements de main répétés;

4° Trot en arrière;

5° Au galop : pirouette complète. Changements de pied en l'air à volonté et du tac au tac sur le cercle ou en ligne droite;

6° Galop en arrière sur chaque pied. Appuyer au galop en arrière, sur la ligne droite ou sur le cercle;

7° Galop sur trois jambes, sur chaque pied.

Iris galopant sur trois jambes, passait du galop en avant au galop en arrière et inversement, le membre levé restant complètement tendu horizontalement.

Le 21 septembre, avant d'aller à Paris consulter des spécialistes pour mes lésions osseuses, en revenant de l'hôpital de Casablanca où j'avais subi une troisième intervention de la Faculté et séjourné sept mois dont quatre-vingt-douze jours immobilisé dans un appareil plâtré, j'ai monté *Iris* devant le lieutenant Petit et les gradés du dépôt de remonte de Mazagan.

Ce jour-là, j'étais encore trop souffrant pour me hisser sur *Robersart* qui était plus haut qu'*Iris* de 13 centimètres, et, ne pouvant plus chausser de bottes, je suis monté en espadrilles, sans éperons ni cravache.

Le lieutenant Petit a écrit ceci :

« Pendant cette séance de haute équitation, mon cœur de cavalier s'est gonflé d'admiration pour le grand écuyer qu'est le capitaine Beudant.

« Péniblement il était monté à cheval, une fois en selle il m'a demandé la permission de faire quelques tours de piste pour « s'échauffer les articulations un peu raides », puis il a pris sa position de grand écuyer et fit exécuter à *Iris* tout le travail relaté plus haut. Ce ne fut pas un travail de cirque, de routine, croyez-le bien, *Iris* fait ce qu'on lui demande, quand on veut, juste ce qu'on veut, et pas plus.

J'ai admiré avec quelle souplesse, quelle légèreté et quelle bonne humeur, *Iris*, pourtant au repos depuis de longs mois, obéissait à son cavalier qu'il venait de retrouver. Et pourtant, chez le capitaine on ne remarquait aucun geste, aucun mouvement trahissant la demande. Mains et jambes immobiles, le capitaine provoqua mon admiration.

« Quant à *Iris*, il était simplement merveilleux, vif, plein de sang, il fut d'un calme parfait.

« Le capitaine Beudant me permettra de lui adresser tous mes éloges de cavalier pour lui et son cheval si parfaitement dressé et fini. »

Cet écrit portait en post-scriptum, signé des sous-officiers :

« Nous avons eu, nous aussi, la joie de revoir le capitaine Beudant à cheval et nous sommes heureux d'inscrire notre nom après celui de M. le lieutenant Petit.

« Nous ajoutons que, bien souvent, quand le capitaine monte ses chevaux nous lui demandons quelles aides il emploie pour faire exécuter certains mouvements. Le capitaine fait recommencer plusieurs fois ces mouvements en nous montrant le jeu des aides, autrement nous ne pouvons jamais distinguer les aides dont il se sert. »

On s'étonne de ne voir remuer ni mes mains ni mes jambes, pendant que mes chevaux travaillent et, pourtant, cela n'a rien de surprenant. Je ne suis ni plus souple ni plus sorcier qu'un autre, et ma position est uniquement le résultat de mes principes de dressage qui veulent le cheval léger aux éperons autant qu'à la main, qui n'admettent pas les déplacements d'assiette comme aides, et qui laissent le cheval agir de lui-même dès qu'on lui a donné la position.

Il en est du cheval de selle comme du cheval d'attelage. Celui qui, dans une bonne voiture, bien douce, mène un cheval doué d'impulsion et connaissant la guide, conserve aisément une position correcte et l'action de ses mains est imperceptible. Mais, ce même cocher ferait une tout autre figure si, juché sur une charrette non suspendue, il était forcé de fouailler un cheval sans allant.

Mabrouk. — Barbe, né en 1907, au haras de Saint-Georges (Constantine) à M. Bedouet, par *Cheddi*, barbe et *Messaouda*, barbe, 1^m 53, gris pommelé rouanné.

Impossible à monter dans le rang, il avait été laissé au lieutenant Garineau par le 3^e spahis qui l'avait amené de Batna et ne pouvait pas s'en servir. A la Résidence il passait pour un cheval fou que les jeunes gens s'amusaient à monter de temps à autre.

Il me fut affecté sur l'avis donné par M. Garineau au colonel commandant la subdivision. Il était alors toujours inquiet et il s'épuisait en mouvements désordonnés. Quand le lieutenant Garineau apprit qu'il se montait en haute école il m'écrivit : « Mon ancien cheval *Mabrouk*, l'irascible *Mabrouk*, devenu, c'est à ne pas y croire, un cheval de haute école ! Vous êtes... etc. »

Et le commandant Charles-Roux qui le connaissait pour l'avoir monté à la Résidence ne pouvait en croire ses yeux, lorsque je le montais en sa compagnie à Mazagan.

Il devint un très bon cheval d'extérieur, sautant fort ; malheureusement, il galopait très mal quoique assez rapidement. Le plus difficile avait été de l'habituer à aborder les fossés avec calme parce que, à la Résidence, il avait été absolument affolé sur l'obstacle ; un officier d'état-major l'avait même couronné en le faisant sauter à la longe.

Un jour de distribution des primes à l'élevage, le commandant Charles-Roux m'envoya chercher pendant les courses. Pour ne pas être obligé de faire travailler *Robert II*, je me rendis à l'hippodrome avec *Mabrouk* parce que j'étais persuadé que le commandant Charles-Roux, étant fixé sur la nervosité de cet animal, ne me demanderait pas de le monter en public. Force me fut cependant de l'exhiber devant les tribunes.

Bien que l'officier qui commandait la fantasia arabe ait formellement interdit l'accès de la piste à ses goumiers, je m'attendais à voir *Mabrouk*, que je montais en simple bridon, faire quelque extravagance, perdre la tête et me

mener loin des spectateurs. Mais à mon grand étonnement, il n'en fut rien. Malgré les ordres reçus, les goumiers me dépassèrent trois fois à la charge en tirant des coups de fusil, et, trois fois, je pus maintenir *Mabrouk*, impassible, et lui faire reprendre, après la disparition de la fumée, un travail régulier de haute école, dans lequel le trot espagnol, entremêlé de foulées de galop sur trois jambes, souleva l'admiration. Sauf les médecins et quelques autres personnes, les spectateurs ne se doutaient pas de ce que je souffrais à cette époque-là!

Je garde précieusement la lettre qui m'a exprimé l'admiration du commandant Charles-Roux, chef incomparable et du plus brillant avenir, que la mort des héros enleva le 25 octobre 1918 à l'affection de tous, inférieurs, égaux et supérieurs, alors qu'au bois de Ferrières (Aisne) il entraînait à l'ennemi le 11^e tirailleurs algériens qu'il commandait, bien qu'étant colonel de cavalerie.

Nethou II. — Anglo-arabe, par *Velasquez* et *Neyère*. né en 1910 à Gayan (Hautes-Pyrénées), gris pommelé, 1^m 58, gagnant de 41.300 francs dans les courses du Sud-Ouest. Il avait été acheté 16.000 francs à Toulouse, le 29 octobre 1913, par les Haras de France qui l'avaient rejeté ensuite comme impropre à la reproduction. Il n'en fut cependant pas moins acheté 3.000 francs pour les Haras chérifiens par le Comité d'achat de Mérignac, le 3 décembre 1915.

En examinant le lot de chevaux de pur sang qui venait de débarquer à Casablanca le 19 janvier 1916, le directeur des remontes et haras marocains remarqua *Nethou II*, qu'il trouva trop long et d'une conformation trop peu en harmonie avec celle des juments indigènes. Cette appréciation était fort juste. Une heure après avoir assisté à la revue des nouveaux reproducteurs je rencontrai le général Henrys qui commandait en chef à cette époque-là, et qui me demanda de lui trouver un cheval d'armes. Je lui ré-

pétai ce que je venais d'entendre dire sur *Nethou II* et je lui donnai mon appréciation sur ce beau cheval. Quelques jours plus tard cet animal fut mis au rang du général, qui m'en confia le dressage.

Au début, *Nethou II* était d'une maladresse incroyable en terrain varié. Il était rétif et il exécutait le tête à queue avec la brusquerie caractéristique qu'a cette défense quand l'habitude de la pratiquer a été contractée sur les champs de courses.

Bien qu'ayant fait un stage de six semaines à l'infirmierie vétérinaire, d'où il était sorti dans un état lamentable, il devint en quelques mois un modèle de cheval d'armes, remarquablement maniable d'une seule main aux allures les plus rapides et sautant haut et très bien, en s'allongeant sur l'obstacle.

Le général Henrys étant resté en France, le commandant Rastoin fit venir *Nethou II* auprès de lui à Témara, pour le monter. Je crois que ce cheval a repris une partie de sa rétivité.

En haute école, il a été très difficile à placer à cause de son manque d'encolure et de la longueur de son rein. Tout son poids se portait sur les épaules qui, peu musclées à leur partie supérieure, laissent la selle glisser en avant. Il fallut reporter le poids en arrière, élever beaucoup la nuque et grandir l'encolure en ramenant la tête verticalement sans lui permettre de s'abaisser. Au galop *Nethou II* changeait de pied en l'air à volonté et du tac au tac. Il passait brillamment et il piaffait absolument sur place, sans rênes, sans jambes, et aussi longtemps que son cavalier le désirait. Les mouvements étaient larges, arrondis et il méritait alors tout à fait le titre de « splendide *Nethou* », que le général de La Garenne lui avait décerné.

Comme étalon il faisait partie, en 1919, de la station de monte de Boucheron, et, malheureusement, au grand dommage de la race chevaline marocaine, il n'était peut-être pas impropre à la reproduction comme on l'avait pensé.

Embarek. — Il ne mérite aucune attention. Marocain, alezan, acheté à Taza par un capitaine du 127^e territorial, il était devenu la terreur de l'ordonnance qui le montait. Il me fut confié le 23 février 1917 et je l'amenai à Casablanca le 3 mars pour me rendre à Rabat. Mais les chirurgiens ayant décidé de m'immobiliser dans un appareil, je montai *Embarek* devant le capitaine de..... qui le monta ensuite. Sur mes indications ce jeune officier mit le cheval au passage, puis au tout petit galop, et il fut si enchanté qu'il l'acheta séance tenante, avec son harnachement. Il le vendit à la remonte qui le lui attribua comme cheval d'armes.

Mimoun. — Hongre, quatre ans en 1919, 1^m 59. Alezan brûlé. Liste mélangée. Trois balzanes dont une antérieure gauche.

Ce cheval qui avait un assez bon dessus, quoique trop long, une belle poitrine et l'encolure très courte, avait aussi les jarrets jardés et ils étaient très empâtés quand je l'ai acheté à Settat. Son arrière-main était mince, ses fesses étaient étroites et, au lieu d'être fait comme un coin, conformation préconisée par les Anglais, il était large du poitrail et son corps allait en s'amincissant jusqu'à l'arrière-main qui était comme une lame.

Je l'ai fait castrer parce que son encolure menaçait de devenir énorme. D'ailleurs, l'épaisseur extraordinaire de la partie supérieure de l'encolure, et c'est surtout à cheval qu'on s'en aperçoit, est une des caractéristiques du cheval marocain.

Dans mes vingt-huit ans de vie en pays arabe, je n'ai pas rencontré d'animal aussi peureux que *Mimoun*. Lorsqu'il m'a été amené il a fallu lui couvrir la tête avec un burnous pour lui faire passer, en main, et avec grand renfort de matraques, une petite dépression de terrain formant caniveau. Il avait peur du palmier nain, des plantes et même des chevaux, mulets ou ânes qu'il rencontrait dans

les champs. En un mot, il avait peur de tout, sauf des chameaux.

Voici comment je l'ai défini en écrivant à M. Monod au commencement de son dressage :

« Cheval d'une mollesse incroyable et avec cela très impressionnable par le moindre bruit ou par la vue d'un objet dont aucun autre animal ne s'effraierait.

« Les changements de nuance de la clarté du jour, un cheval ou un âne qui pâture loin de lui, tout le terrifie et il est probable que je ne parviendrai pas à le rendre franc.

« A l'extérieur il est désagréable à cause des tête à queue et des bonds qu'il fait quand il est effrayé par la vue d'un objet ou par le bruit, et, cependant, je n'ai jamais eu un animal manquant d'entrain (impulsion) autant que lui. Ainsi quand je mets pied à terre, il baisse la tête à hauteur des genoux, ferme les yeux et il m'est quasi impossible de le faire bouger; il faudrait un fouet de charretier. J'habitue tous mes chevaux à se porter en avant sur la cravache touchant le poitrail, mais j'y ai renoncé avec *Mimoun* tant il était insensible.

« Quand il n'est pas monté, si un grand coup de bâton est assez fort, il le fait ruer ou bien il lui fait exécuter un bond en avant, mais le cheval s'arrête net en retombant à terre sans aucune élasticité. Il résiste même à la force d'inertie de sa masse; on dirait un limonier s'acculant dans l'avaloire pour retenir une charrette.

« Monté, il agit de même à l'éperon, et lorsqu'il est en mouvement l'action meurt dès que la poussée des jambes cesse; c'est déconcertant.

« J'ai cru d'abord à une nonchalance maladive; je suis maintenant tiré d'inquiétude à ce sujet, mais je n'en suis pas moins découragé. Je le suis surtout parce que je n'arrive absolument pas à mettre cet animal-là au trot, allure à laquelle il semble véritablement inapte.

« Selon moi le problème consiste à muscler et à élargir la croupe de *Mimoun* sans fatiguer ses jarrets, à lui donner

du trot, à élever sa nuque et à ramener sa tête sans abaisser son encolure trop courte. C'est *Nethou II* moins la chose la plus importante, le sang. Il n'a pas de muscles aux épaules et la selle se porte constamment sur l'encolure.

« Je crains beaucoup pour les jarrets de ce cheval, car le terrain de Settat est très dangereux pour les articulations des chevaux. Il est ondulé et ne comporte aucune plaine; il est couvert de cailloux et ses routes, sans bas côtés, sont parsemées de « têtes de chat ».

« Enfin, ce qui est terrible, c'est que la terre, dès qu'elle est humectée par l'eau de pluie ou par la rosée toujours abondante quand il fait beau temps, botte, s'agglomère, sous les pieds des chevaux et leur cause presque à chaque pas, de fatigantes entorses des boulets postérieurs et des jarrets.

« Le calme de mes chevaux *Robersart II*, *Iris*, *Mabrouk*, pourtant si nerveux, a étonné tous ceux qui les ont vus travailler. Je l'ai obtenu par l'effet d'ensemble sur l'épéron.

« Si par le « rassembler » et les « petites attaques » j'arrive à donner à *Mimoun* un peu du brillant et du cachet de mes anciens chevaux, j'aurai montré encore l'excellence de la méthode du général Faverot de Kerbrech, dans laquelle il est écrit : « L'effet d'ensemble calme, éteint et « règle. Le rassembler anime, réveille, surexcite l'activité, « donne la vie et le brillant. »

« En tout cas, je suis perplexe, car les chevaux qui me vont le mieux sont les animaux nerveux, particulièrement les juments, exemple mes excellentes juments *Bakhta* et *Hamia* dont vous avez entendu parler en Algérie.

« C'est à cause de ce cheval que je me suis abstenu de citer vos appréciations sur mes autres élèves. Rien de ce qui concerne les sciences hippiques ne vous est étranger, néanmoins les écuyers imbus de théorie ne vous ont probablement pas souvent présenté de chevaux mal conformés pour la selle et faibles de moyens, auxquels ils avaient donné des allures naturelles que ces chevaux ne possédaient

pas primitivement. Encore bien moins ont-ils pu vous montrer au travail de haute école, de jeunes animaux manquant de sang et dont les jarrets tarés ne permettaient pas de prévoir qu'il était possible de les employer à l'exécution de ce que l'on est convenu d'appeler des *difficultés équestres*. »

Quoi qu'il en ait été, comme marocain, *Mimoun* est maintenant, en 1922, un grand cheval (1^m 59) à actions énergiques dans son travail de haute école, et dont la conformation n'est plus du tout celle qu'il présentait avant son dressage. Les muscles très prononcés de ses épaules, maintiennent la selle en place et les jarrets sont nets de toute apparence de synovie.

J'ai conservé l'appréciation que M. Monod m'a donnée sur la méthode ayant guidé son dressage lorsque je le lui ai présenté devant un comité de distribution de primes à l'élevage. Je la copie ici avec la lettre que je lui avais remise avant la présentation.

Settat, le 6 mai 1920.

« Le cheval, c'est comme un violon, il faut avant tout savoir l'accorder, puis une fois accordé, savoir en jouer juste. »

(ROUSSELET.)

« MON COLONEL,

« L'honneur que vous me faites en venant voir travailler mon cheval *Mimoun* me remplit de joie, parce que l'avis de votre autorité souveraine en matière hippique, sanctionnera d'une façon définitive et favorable, je l'espère, les idées que j'ai émises sur le dressage du cheval de selle, en haute école comme au travail à l'extérieur.

« La question est bien simple.

« On prétend, généralement, que pour la « réussite du « travail de haute école, une des conditions essentielles est « de savoir choisir son sujet, ce qui demande une certaine

« connaissance du cheval. Ce sujet doit être, autant que possible, ogival, longiligne, c'est-à-dire, à étendue de contraction, avec l'articulation plutôt haute, un dessus « bien musclé, mais le dos courbe » (1).

« Certains écuyers veulent, au contraire, que le cheval destiné à la haute école, soit haut du devant et bâti en coq. Mais tous exigent que le modèle qu'ils préconisent « ait « de l'impulsion, qu'il soit bien suspendu et qu'il s'équilibre « déjà bien de lui-même par ses propres moyens ».

« Je ne suis pas si exigeant ; selon moi, le cavalier n'a pas à rechercher pour le cheval une conformation spéciale, il doit seulement s'appliquer à se faire comprendre avec calme et à ne pas demander *par la force un travail de précision à un cheval énérvé*. Il faut que l'animal reste frais pour les leçons difficiles ; qu'elles soient pour lui un jeu entremêlé de repos et de récompenses.

« Le pur-sang est infiniment supérieur à tous les autres chevaux et la meilleure conformation est celle du cheval qui a de grands moyens pour l'extérieur : l'encolure longue, le dos et le rein courts, la croupe haute et les articulations basses. Néanmoins, je crois qu'un animal dépourvu des qualités nécessaires à un bon cheval d'extérieur peut faire un cheval d'école honorable. J'ajoute que, par la haute école, on arrive à donner à cet animal des allures naturelles, qu'aucun autre travail ne saurait engendrer sans inconvénients, sans fatigue, et c'est avec juste raison que M. Éloi Josselme, que je viens de citer, a écrit dans la *France hippique* du 31 janvier 1913 : « La haute école ne « peut nuire aux services multiples qu'un cheval est appelé « à rendre, au contraire — qui peut le plus peut le moins. « Elle l'ennoblit, l'équilibre et le perfectionne dans toutes « ses aptitudes, car, par cette judicieuse gymnastique de « tout l'appareil locomoteur et l'assouplissement de toutes « ses régions, on obtient l'accroissement de la force mus-

(1) M. ÉLOI JOSSELME, *France hippique* du 31 janvier 1913.

« culaire et, consécutivement, une adresse surprenante
« dans l'équitation courante. »

« *Mimoun*, gros marocain manquant de sang, opposait et oppose encore la force d'inertie à tout ce qui tend à mouvoir sa masse.

« Il contraste donc absolument, comme tempérament, comme énergie, comme force et aussi comme densité musculaire et osseuse, avec les chevaux que vous m'avez vu monter, et il m'a ancré pour jamais dans la conviction que tous les chevaux sont susceptibles de devenir, à la selle, souples et brillants autant qu'ils le sont en liberté lorsqu'ils n'ont pas été ruinés à notre service.

« *Robersart II* avait énormément d'encolure et un très beau garrot, mais sa croupe basse n'était pas en rapport avec son avant-main.

« *Iris* avait la croupe plus haute que le garrot, le rein très long et mal attaché, l'encolure et l'épaule courtes et la tête forte.

« *Mabrouk* était régulièrement conformé. Ces trois sujets étaient nerveux à l'extrême.

« *Mimoun* a la tête mal attachée, l'encolure courte et de mauvais jarrets. Comme je viens de le dire, il manque de sang, de nervosité et de tout ce qui fait le bon cheval de selle, ce qui ne l'empêche pas d'être un serviteur robuste, ayant bon estomac, de bons pieds et un tempérament rustique.

« J'ai employé les mêmes principes pour dresser ces quatre chevaux et je vous demande, mon Colonel, votre opinion sincère sur les résultats du dressage et sur la méthode qui les a obtenus, méthode que tout le monde peut appliquer.

« *Mimoun* est maintenant transformé, sa croupe s'est élargie (piaffer), ses épaules se dégagent (extension des membres antérieurs), le travail a amélioré ses jarrets et il trotte régulièrement. J'ai en outre cherché à lui enseigner des mouvements établissant aux yeux des connaisseurs que, malgré son manque de cœur (action) et sa conforma-

tion défectueuse pour la selle, il a acquis de bonnes allures d'extérieur et qu'il livre toutes ses forces à son cavalier, de manière que celui-ci en dispose comme il l'entend pour le faire marcher comme l'animal en liberté, soit avec l'encolure droite et horizontale ou plus élevée, aux allures ordinaires, soit avec l'encolure haute et la tête au ramener dans les allures de parade. Il me semble que j'ai réussi, par le rassembler, à faire ressortir son encolure.

« Son travail particulier se compose :

« 1^o D'allures et de mouvements naturels (passage, changements de pied au galop);

« 2^o D'exercices contraires aux lois de la nature (piaffer, pas espagnol et extension des membres antérieurs, appuyers, pirouettes renversées et changements de pied du tac au tac au galop, trot en arrière);

« 3^o De beaucoup d'exercices contraires aux lois de la mécanique (appuyers au galop à faux, pirouettes renversées au galop à faux, changements de pied au galop en appuyant sans changer de direction, etc...). En voici à peu près le détail :

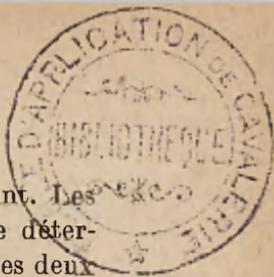
« 1^o *Pas*. — Il cadence le pas et il le ralentit en en allongeant l'étendue; il le précipite en raccourcissant son étendue et il passe de l'une de ces allures à l'autre à la volonté du cavalier. Je n'ai pas entendu dire que quelqu'un ait jamais songé à cela; toujours est-il que, d'après moi, cette marche de fantaisie *est peut-être*, en dépit de sa simplicité apparente, *celle qui prouve le plus la véritable possession du cheval par le cavalier*.

« 2^o *Piaffer*. — Appuyer vers la gauche, puis vers la droite et inversement en restant toujours perpendiculaire à un côté.

« 3^o *Passage*. — Pirouettes et pirouettes renversées.

« Passage de deux pistes — contre-changements de main en tenant les hanches.

« 4^o *Trot en reculant*.



« 5° *Pas espagnol*. — Une seule jambe s'étendant. Les deux jambes s'étendant alternativement. Nombre déterminé de foulées de pas espagnol une seule jambe ou les deux jambes s'étendant. Mélange, à volonté, de ces différentes allures et de pas ordinaire. Extension des membres antérieurs avec lancement d'un vigoureux coup de sabot en avant (gymnastique de l'épaule).

« 6° *Travail au galop* :

« A) Galop de deux pistes.

« B) Voltes, demi-voltes et contre-changements de main répétés de deux pistes.

« C) Mêmes mouvements au galop à faux.

« D) Contre-changements de main de deux pistes en changeant de pied, en l'air, de façon à appuyer toujours à faux.

« E) Contre-changements de main de deux pistes sans changer de pied.

« F) Mêmes mouvements en restant toujours perpendiculaire à un côté et sans avancer.

« G) Étant au galop, *Mimoun* arrête, met un membre antérieur au soutien, pirouette sur le pied maintenu au sol, étend le membre au soutien à l'indication du cavalier et dès que ce membre touche terre, il repart au galop sur l'autre pied. Même mouvement en sens inverse.

« L'obtention alternative du soutien d'une jambe ou de son extension au gré du cavalier, indique la maîtrise complète par celui-ci de la *volonté* du cheval.

« H) Sur la ligne droite : Appuyer les hanches en dedans puis en dehors sans changer de pied.

« I) Appuyer en changeant de pied sans changer de direction.

« J) Sur le cercle : Appuyer les hanches en dedans sur le pied du dedans. Prendre la direction inverse sans changer de pied, afin d'appuyer la croupe en dedans en galopant sur le pied du dehors. Appuyer les hanches en dehors sur

le pied du dehors, puis appuyer les hanches en dehors sur le pied du dedans.

« Ces différents appuyers se font dans un ordre quelconque.

« K) Pirouettes ordinaires.

« L) Pirouettes ordinaires à faux (la tête allant du côté opposé à celui du pied sur lequel le cheval galope).

« M) Pirouettes renversées.

« N) Pirouettes renversées à faux (les hanches allant du côté opposé à celui sur lequel le cheval galope).

« O) Transition, moelleuse et sans à-coups, du piaffer au passage le plus étendu, puis au trot en arrière. Retour au piaffer, camper.

« P) Commencement de trot espagnol.

« Q) Trot régulier et étendu. C'est l'allure que je suis le plus heureux d'avoir obtenue parce qu'elle est une allure naturelle à laquelle *Mimoun* paraissait inapte.

« Ces divers exercices s'exécutent toujours dans un ordre différent du précédent.

« E. BEUDANT. »

« MON CHER BEUDANT,

« Mon opinion sincère, 1^o sur les résultats du dressage de *Mimoun*, 2^o sur la méthode qui les a obtenus, la voici :

« D'un cheval commun, mou, bréviligne, pauvre de muscles, à jarrets compromis, vous avez su faire et nous présenter, monté, un cheval souple et brillant, répondant avec légèreté à vos demandes, faisant preuve, notamment dans le pas espagnol, l'extension des membres antérieurs, le passage, d'une vigueur et d'une énergie qui m'ont surpris. Tout le travail en haute école, les appuyers, les pirouettes, les changements de pied du tac au tac, le travail à faux, ont été exécutés sans efforts apparents sur des indications du cavalier à peine perçues.

« La gymnastique du travail a développé considérable-

ment chez *Mimoun*, les muscles des épaules et des cuisses; elle a allégé le port de la tête et a permis le ramener aussi léger et aussi facile qu'avec l'attache fine d'unetête de pur sang.

« Les jarrets osseux et empâtés avant le dressage se sont desséchés et ont conservé tout leur jeu qui est même devenu plus libre.

« La méthode qui obtient de pareils résultats, qui améliore la conformation du cheval, qui l'amène à la fin du dressage plus net de membres qu'au départ, qui laisse l'impression que le travail se fait sans efforts, en liberté, en légèreté, ne peut être que la méthode de choix, la méthode unique.

« Vous avez su accorder votre violon, en jouer juste et même brillamment. C'est là seulement le fait d'un artiste et avec des instruments comme *Mimoun*, seuls des virtuoses de l'équitation pourront prétendre à un dressage aussi parfait.

« Th. MONOD,

« *Vétérinaire principal,*

Directeur du Service des troupes,

Chef du Service de l'Élevage au Maroc.»

J'ai tout à fait abandonné les appuyers et les pirouettes et je ne monte plus *Mimoun* que pour de solitaires et tranquilles promenades de santé dans les bois de pins, en songeant, parfois avec une certaine mélancolie, aux espérances déçues : je croyais finir mes jours avec des cavaliers, au milieu de beaux chevaux !

Cependant, pour bien établir que malgré la mauvaise conformation, *même malgré le manque de sang*, on peut arriver à quelque chose, j'ai mis ce cheval au galop en arrière. Je l'ai mis aussi au trot à extension soutenue sans lui apprendre d'abord le trot espagnol, ce qui prouve qu'on peut se dispenser de suivre, dans le dressage de haute école, la filière généralement adoptée.

Pour apprendre à *Mimoun* le galop en arrière, j'ai été à l'encontre de l'usage. Baucher, le maître de l'art, a, en effet, indiqué que pour enseigner ce tour de force, il faut que le cheval galope de lui-même, très, très ralenti, et il a ajouté : « mais il faut que le galop soit très vibrant ». Or, je n'ai jamais demandé de galop vibrant à *Mimoun*. Il galope au contraire très lentement et l'on peut dire que dans son galop sur place et dans son galop en arrière (et en avant aussi, bien entendu, quand on le veut), il décompose presque les trois temps du galop.

Mimoun donne le trot à extension soutenue avec un brillant extraordinaire. Chaque pied postérieur s'élève à hauteur du jarret voisin, tandis que l'épaule du diagonal se développe complètement pour pousser l'avant-bras. Aussitôt, il semble qu'un ressort se détend dans le genou et lance le sabot en avant, tout droit et le plus loin possible.

A lui seul, ce trot étendu et de cadence rapide rend mon cheval magnifique !

Pourtant, il n'obtiendra d'autre récompense que ma satisfaction personnelle, et la splendeur de *Mimoun* restera inconnue des écuyers qui pourraient l'apprécier en connaissance de cause.

Comme fantaisie, outre le levé de chaque membre au soutien ou à l'extension et inversement à la volonté du cavalier, outre les modifications dans l'étendue du pas, *Mimoun* marche de deux pistes et exécute des pirouettes et des pirouettes renversées au pas espagnol. Il passe du pas espagnol avec coup de sabot énergique de chaque membre, au pas espagnol dans lequel chaque pied frappe vigoureusement le sol en s'y posant. Sur simple indication il reprend l'autre façon de marcher au pas espagnol.

J'ai enseigné tout cela exclusivement par les jambes et la main, sans employer nullement la cravache ou le travail à pied. C'est d'ailleurs très simple et pas difficile du tout. Néanmoins je serais curieux de voir des théoriciens expli-

quer mathématiquement comment j'ai dû m'y prendre et calculer, sans m'en douter, pour en arriver là.

Parmi les chevaux que j'ai montés sans les « mettre » le moins du monde, dans l'acception propre du mot, plusieurs ont démontré d'une façon indéniable, l'inutilité des théories scientifiques pour déterminer l'exécution des mouvements naturels, notamment du « passage », que tous les cavaliers regardent comme le summum de l'éducation du cheval de selle. En voici quelques-uns :

Koran II. — Le meilleur d'entre eux est *Koran II* qui appartenait, quand je l'ai monté, au capitaine Ciambelli, de l'état-major du général en chef.

Cet officier m'a écrit :

« MON CHER BEUDANT,

« Laissez-moi vous exprimer mon admiration reconnaissante pour la magistrale leçon de haute équitation que vous m'avez fait l'honneur de me donner.

« Malgré votre grande réputation d'homme de cheval, je vous avoue que je ne vous aurais jamais cru capable de mettre en une séance mon cheval *Koran II* au passage. Cela s'est pourtant fait devant moi, sans assouplissements préalables, après quelques minutes de pas et de trot. Merveilleux !

« Encore une fois merci, et cordialement à vous. »

Depuis que le capitaine Ciambelli est parti au front de France, plusieurs officiers de la Résidence et de la région de Fez ont monté *Koran II*, entre autres le lieutenant P. L..., et si l'un d'eux, ayant appliqué sur lui les savantes combinaisons qui sont ordinairement déclarées indispensables pour mettre un cheval au passage, avait obtenu le succès cherché après quelques mois d'efforts, il aurait passé, à ses propres yeux d'abord, comme ayant du talent.

Kenitri. — Affreux petit cheval qu'un ami m'avait demandé d'apprécier. Je l'ai fait monter par un sous-officier de la Résidence, qui, une fois à cheval s'est écrié : « Mais c'est un âne, ça, mon Capitaine. » Je l'ai enfourché pour aller de Rabat à Salé (4 kilomètres), et quand je suis revenu une heure après, *Kenitri* qui ne présentait pas trace de sueur ni de violence, passagait régulièrement et aussi bien que sa vilaine conformation et son manque de sang le lui permettaient. Il était d'ailleurs boiteux.

Hassani. — Le sous-officier dont je viens de parler à propos de *Kenitri* a écrit à son sujet : « J'ai monté plusieurs fois *Hassani*, algérien gris, que le capitaine Beudant m'avait prié de débourrer. Il était insupportable par ses mouvements de tête désordonnés, et, surtout, son état de faiblesse empêchait d'exiger de lui un effort quelconque. Le capitaine Beudant l'a monté en bridon, pour revenir de Témara à Rabat (12 kilomètres), et j'ai constaté avec stupéfaction que ce cheval dénué de fond et de dressage, était au passage. Le capitaine l'a mis devant moi cinq ou six fois de suite à cette allure sans qu'il accuse la moindre mauvaise humeur. »

Voltigeur. — Ce cheval, de la Garde chérifienne, fut mis au passage pendant que j'attendais son propriétaire qui m'avait donné rendez-vous sur l'Aguedal de Rabat.

Le vieux baron de Vaux, qu'il ne faut pas confondre avec l'auteur d'un livre intitulé *Écuyers et écuyers* (1893), m'a écrit à propos de ces chevaux : « Quant à *Kenitri*, *Voltigeur* et *Hassani*, je suis heureux de constater que vous avez réussi à obtenir de ces trois chevaux que vous montiez pour la première fois et en bridon, un passage qui, sans être élevé, n'en était pas moins caractérisé et d'une cadence parfaite.

« Il ne m'a jamais été donné dans ma longue carrière d'écuyer de constater un pareil résultat. Il est d'autant

plus surprenant qu'il a été obtenu avec des sujets dont la conformation ne permettait pas d'en supposer la réussite. »

Dragon (ex-Uhlan). — Bai, cinq ans, 1^m 53, par *Ibech*, arabe-barbe, étalon du dépôt de Mazagan.

A peu près insensible aux éperons comme aux jambes, il opposait à la main, outre la raideur de sa mâchoire, le poids énorme de sa tête et de son encolure charnue, et, comme tous les étalons des haras marocains, il manquait totalement de dressage à la selle.

En arrivant à la remonte, j'ai voulu montrer au directeur des haras marocains, que, contrairement à son opinion, un étalon peut passer sans s'estropier les jarrets. J'ai monté *Dragon* pendant qu'il passait la revue des chevaux et quand je le lui ai ramené un quart d'heure après, je l'ai fait passer plusieurs fois en partant du pas et en partant du petit trot.

Baudres. — Mais comme, par curiosité, j'avais déjà monté *Dragon* en promenade, j'ai pensé que malgré la confiance qu'on avait en ma sincérité, on n'en pouvait pas moins croire que j'avais peut-être préparé *Dragon* au passage, aussi ai-je prié le brigadier de Paix de Cœur qui était de jour, de me faire seller un cheval quelconque et notoirement connu pour son manque de dressage. Il m'a fait seller *Baudres*, immense étalon barbe de quatre ans, à l'encolure de coton et qui m'a tout d'abord semblé d'une mollesse au-dessus de toute prévision. J'ai monté l'animal à 16 heures juste, et quand je l'ai ramené à 16^h 20, sans trace de sueur ni de violence, il a cinq ou six fois passé régulièrement et même brillamment.

Mazagan. — Certes, je ne me targue ni de talent équestre ni de science hippique, j'émets seulement des idées qui me sont personnelles et que je n'ai, pas le moins du monde, la pensée d'imposer à qui que ce soit.

Cependant, je ne peux m'empêcher de réprover les prétentions de ceux qui croient pouvoir manier ou soigner un cheval comme le mécanicien dirige ou répare sa machine. D'ailleurs, voici des faits à apprécier. Quand j'ai pris le commandement de la troisième circonscription de remonte, j'ai trouvé, au dépôt de Mazagan, six étalons très difficiles et même dangereux à présenter. Pour trois d'entre eux, *Mazagan*, *Malek*, *Ali-Baba*, il fallait deux hommes vigoureux les tenant à droite et à gauche et à assez grande distance, en leur serrant le menton entre les rênes et le mors du bridon, de façon à les empêcher de se jeter sur l'un ou l'autre de leurs dompteurs.

Si je suis hostile aux théories compliquées, savantes, arides, je n'en suis que plus respectueux pour quelques principes dont le premier est : « Le cheval doit avoir pour son cavalier, l'obéissance du fils à son père. » Pour obtenir cette soumission, il faut, surtout avec des animaux qui ont été rendus méchants et vicieux, montrer une autorité inébranlable. Or la véritable autorité est la force calme employée judicieusement, sans blesser, sans faire souffrir le cheval. Elle réussit à vaincre son moral, tandis que les coups l'exaspèrent et font fuir son bon sens.

Les meilleurs procédés sont, à ma connaissance, à pied l'emploi de la longe Charvet, et, plus tard, à cheval, l'effet d'ensemble sur l'éperon (page 40).

Je me suis servi de cette longe pour adoucir les six étalons en question. *Ali-Baba* était le plus à craindre parce qu'il s'élançait sur l'homme. Il était, de plus, mauvais au montoir et, quand il réussissait à désarçonner son cavalier, il se jetait sur lui et le mordait cruellement. Je l'ai pris à moi seul, sans aide, et il n'a pas fait l'ombre d'une résistance. A la revue hebdomadaire suivante du vétérinaire, ces six chevaux ont été présentés en main sans plus de cérémonies que leurs congénères et sans faire plus de difficultés, soit à l'arrêt, soit en action.

Parmi eux, le plus surprenant a été *Mazagan*, gris

pommelé foncé, 1^m 50, six ans, par *Bul-Bul* pur-sang arabe. Ce cheval était, sans conteste possible, le plus élégant de tous les animaux du dépôt. Quand on le présentait en main, il se tortillait en tous sens pour essayer de frapper ou de mordre les deux cavaliers qui le tenaient; il galopait toujours, ou, plutôt, il bondissait en ruant et, quand il trottait, il boitait si fort qu'on le rentrait à l'écurie.

Trois ou quatre fois j'avais exprimé mon admiration pour *Mazagan* à M. F..., le vétérinaire, quand il venait au dépôt passer la revue de santé (le jeudi). « Vous devriez le monter par curiosité », m'avait-il dit. Je m'étais toujours retranché sur la boiterie de ce cheval qui faisait pitié et semblait souffrir du rein au point de ne pas pouvoir trotter.

« On ne pourra pas prétendre, avait répondu M. F..., que vous l'avez fait boiter, car nous le soignons pour cela depuis son arrivée au dépôt. » M. D..., successeur de M. F..., me conseilla presque impérativement, au nom de la science, de lui envoyer le cheval afin qu'on puisse le mettre en observation à son infirmerie pour voir si la souffrance de l'arrière-main n'était pas due à la tripanosomiase.

Grâce à Dieu, je n'en fis rien, et je montai *Mazagan*. Il boitait, mais en soutenant l'épaule sur laquelle il tombait, en fermant les jambes que je lui avais appris à connaître par quelques bons effets d'éperons, je réussis à empêcher la claudication au pas et au trot. Pour le galop ce fut plus difficile, car l'animal était tout détraqué et je n'arrivai pas tout d'abord à le mettre à cette allure. Quand j'y parvins, je faillis m'arrêter, car *Mazagan* paraissait prêt à tomber sur le nez à chaque foulée. C'était surtout sur le pied droit qu'il ne pouvait pas galoper et qu'il ruait furieusement.

Cela ne m'empêcha pas de pouvoir écrire un mois après à un ami, M. D... : « Actuellement *Mazagan* ne songe plus à boiter, il a un pas extraordinairement franc et rapide,

il trotte bien, il est léger et très agréable à monter. Son galop seul est défectueux, toutefois il se régularise tous les jours. Mais ce qui est étonnant chez lui, c'est sa bonne volonté et sa douceur. Je circule avec lui dans les ruelles étroites de la ville, au milieu des indigènes et des enfants qui, habitués qu'ils sont aux chevaux marocains, le touchent de tous les côtés et le prennent même par la queue selon leur coutume, pour se garer. Or, comme un vieux serviteur il reste indifférent aux heurts les plus divers. Les cavaliers de la remonte eux-mêmes qui n'osaient pas me le tenir il y a quelques jours, rient maintenant de leur ancienne frayeur. Quand je l'ai monté par la pluie avec une pèlerine, il a rué en partant au galop; deux attaques des éperons l'ont guéri net et *Mazagan* n'a plus songé à redouter les coups de mon caoutchouc que le vent faisait voler en tous sens. Ce qui m'a donné le plus de mal, a été de l'empêcher de se traverser aux différentes allures et de jeter ses hanches à droite, notamment au piaffer. Il a peut-être quelques défauts de conformation, cependant cet infirme, affligé dernièrement d'ancienne boiterie chronique le rendant impropre à tout service, n'en est pas moins un très joli cheval de selle. En tout cas, il travaille avec un entrain qui ne dénote pas la souffrance et il ne boite pas plus sur un terrain pierreux ou au milieu de la route que dans le sable. »

Je n'ai rien exagéré et mon opinion est faite depuis longtemps sur les chevaux souffrant soi-disant du rein. *Grillade*, ma première jument d'armes, prise au 23^e dragons en avril 1883, souffrait du rein suivant la Faculté; elle n'était point utilisable, cependant elle ne ruait pas avec moi, tout novice que j'étais, et, sûrement même, à cause de mon ignorance. Et quand je l'ai laissée quelques mois plus tard, *Grillade* a été montée par tout le monde dans le rang, sans ruer malgré la croupière et les bissacs (harnachement modèle 1861) qu'on n'avait jamais pu l'habituer à supporter avant que je la prenne.

Wimbledon. — Je pourrais citer beaucoup de cas de ce genre, mais en voici seulement un du Maroc : Au commencement de 1914, M. Durand de Villers avait acheté un bel alezan de pur sang anglais, par *Launay*, et dont M. Delapalme s'était défait à cause de son défaut invétéré de ruer.

M. Durand de Villers m'ayant prié de corriger ce cheval, je l'ai monté pour la première fois en accompagnant le directeur des haras sur le chemin de Rabat. Ce cheval a admirablement bien marché à toutes les allures, y compris le galop allongé. A mon retour à Kenitra je l'ai fait passer et repasser au pas, au trot et au galop, devant son écurie et il n'a pas essayé de ruer.

Le capitaine P... qui était plus léger que moi de 12 kilos et montait fort bien, a monté plusieurs fois *Wimbledon*, qui, avec lui, n'a pas cessé de ruer un moment, mais avec plus d'énergie en s'éloignant de l'écurie qu'en s'en rapprochant. On a conclu, en la circonstance, que le cheval ne ruait pas avec moi parce que je le montais avec un tapis en peau de chevreuil; je l'ai alors monté avec une selle anglaise à panneaux en cuir et sans tapis, puis en selle d'ordonnance, et je m'en suis servi plus d'un mois sans qu'il songeât jamais à ruer.

En passant dans d'autres mains, *Wimbledon* a repris sa vilaine habitude de ruer, qui, d'après le vétérinaire, était due à un éparvin.

Un colon du Gharb, M. B..., a laissé ce malheureux animal sans manger ni boire pendant quatre jours, dans une écurie absolument vide et ne contenant pas même un brin de paille. Le cinquième jour, il l'a monté avec un nerf de bœuf et il l'a fait galoper en le rouant de coups.

Je ne sais si l'animal fut dompté. En tout cas il est arrivé à la Résidence générale à l'état de squelette et avec un poil comme celui d'un bouc.

Le lieutenant G..., qui l'avait acheté, lui fit mettre le feu au jarret malade, mais, une fois guéri, le bel alezan redevint

ce qu'il était auparavant. On a essayé de l'atteler, et il avait déjà brisé plusieurs voitures quand je l'ai perdu de vue.

J'ai appris, en 1921, qu'il avait fini par entrer dans l'armée, et, qu'après avoir été refusé par la remonte au lieutenant Hugo commandant l'escadron chérifien, il était devenu la monture du commandant Holtz, des spahis marocains, à Salonique.

Si ces chevaux ruiaient toujours parce qu'ils souffraient du rein ou d'un éparvin, sauf quand j'étais dessus, c'est que, selon l'expression consacrée jadis, ils avaient sur le dos une chose d'une efficacité extraordinaire. Or, je suis, ou, du moins j'étais, comme tout le monde, ni plus, ni moins malin; seulement, je ne faisais pas de mathématiques, je n'étais pas imbu de ma science et, surtout, je tâchais de ne jamais agir inutilement avec mes chevaux, de ne pas les ennuyer.

Fabricius. — Gris pommelé, cinq ans, 1^m 62, par *Cadi* anglo-arabe et *Fleur-de-Lys* anglo-arabe. C'est le plus joli cheval de selle qui ait paru au Maroc.

Il avait été importé du Midi le 19 janvier 1916 et affecté au dépôt d'étalons de Mazagan. J'avais cru bien faire en le désignant au maréchal des logis chef C..., de poids léger, et montant fort bien. Or je fus stupéfait en voyant que le superbe anglo-arabe effrayait, était dangereux et « tuerait certainement son cavalier un jour ou l'autre en se renversant après s'être cabré en refusant de sortir du dépôt ou de s'éloigner des autres chevaux ».

Bien que trop lourd pour ce jeune cheval, je fis sur lui une promenade d'une heure et j'acquis la certitude qu'il n'était ni méchant ni dangereux, qu'il faisait tout simplement peur. Je le donnai alors à un cavalier (Marocain comme tous les autres) grand, de poids moyen et qui était, malgré ses longues jambes, le plus poltron du dépôt. Je lui indiquai de s'éloigner petit à petit des autres étalons pendant leur promenade et sans avoir l'air de demander quoi

que ce soit au cheval; de prendre le pommeau et les crins à la moindre défense afin de ne gêner sa monture en aucune façon et de ne pas amener d'accident. Le cavalier ne tarda pas à se mettre en confiance. Le cheval aussi, et, en quelques jours, tous deux s'entendirent à merveille. Il fallait voir de quelle hauteur Larbi ben Mohammed toisait les sous-officiers français ou ses coreligionnaires, quand il les croisait en circulant autour d'eux sur *Fabricius* devenu un véritable cheval de prince, avec sa belle tête carrée, son noble regard, sa magnifique sortie d'encolure et son port de queue de pur-sang oriental. Il était si beau et si peu terrible, que, déclassé comme non prolifique, il fut affecté au chef de bataillon B..., homme de grand talent sur plusieurs points mais pas en équitation.

Cyrano. — Gris clair, 1^m 50, barbe bien conformé, cheval d'armes du vétérinaire D... qui l'avait rendu tellement rétif qu'il ne pouvait plus le sortir de l'infirmerie située à l'entrée de Mazagan. Un jeune payeur aux armées avait entrepris d'en faire quelque chose, mais au bout de quelques leçons, il lui était devenu impossible de forcer l'animal à dépasser le dépôt de remonte : il reculait si vite, disait-on, qu'on ne pouvait sans grand danger essayer de le contrarier.

J'ai monté *Cyrano* à l'infirmerie même, il en est sorti tout seul, sans hésiter et il est passé de même devant le dépôt de remonte. Après avoir fait quelques kilomètres sur la route d'Azemmour, j'ai fait demi-tour et j'ai mis pied à terre à la remonte. Je l'ai fait reconduire à l'infirmerie de Mazagan par l'homme le plus tranquille de la compagnie, un homme marié, déjà âgé. Ce cavalier a été chargé de dresser le cheval en le montant sans rien lui demander et les rênes sur le cou. Il devait le laisser marcher à sa guise, passer derrière les bâtiments du dépôt, gagner le terrain d'exercices des étalons et se promener en tous sens au pas, en se maintenant toujours loin des chevaux en promenade

sur le terrain, puis de retourner vers la ville en changeant de chemin et au hasard des sentiers rencontrés. M'en rapportant à la sagesse de ce cavalier, je lui donnai l'ordre de circuler partout au pas, et ensuite au trot, dans les villages arabes et pendant de longues heures. J'insistai surtout pour qu'il ne songeât nullement à conduire son cheval, qu'il se laissât porter en pensant à ses propres affaires, à sa future permission, à tout, sauf à son cheval. Quelques jours plus tard, *Cyrano* n'était plus rétif. Je l'ai retrouvé six mois après au dépôt de remonte mobile de Casablanca où il faisait l'orgueil et les délices d'un sous-officier qui le préparait au concours hippique. Il sautait très bien.

La morale de ceci est : au lieu d'appliquer difficilement des principes de mécanique, faire croire au cheval qu'on ne lui demande rien et l'habituer ainsi, sans qu'il s'en aperçoive, à se laisser conduire. Cela mène rapidement à l'obéissance, à la soumission.

On obtient au contraire la défense, ou au moins l'hésitation, quand on fait sentir au cheval qu'on s'attend à la défense ou à l'hésitation. Si, voulant sortir du quartier avec un cheval habitué à faire des difficultés pour en sortir, on rapproche involontairement les jambes, on soutient les rênes ou en charge l'assiette, le cheval averti par l'attitude du cavalier, songe à ne pas sortir, de même qu'il songe à ruer si son maître se prépare à résister à cette défense. C'est comme les chevaux peureux qu'on prévient en approchant d'un objet effrayant, ou comme l'animal qui trotte et qu'on tracasse pour le faire marcher au pas, au lieu de ne pas faire attention à lui et de le laisser se mettre au pas de lui-même.

Arneb. — Marocain, gris pommelé, appartenant depuis plusieurs années à un fonctionnaire du contrôle civil de Settat, qui me l'avait confié, parce qu'il n'arrivait pas, disait-il, à le faire changer de pied au galop, et parce que, de plus, sous l'influence du printemps, il avait pris l'ha-

bitude de se cabrer et était devenu dangereux : « Lui seul pouvait le monter, les cavaliers du contrôle en avaient peur. » De fait, cet animal jeta à terre le mokhazni qui voulut me l'amener et se sauva. Quand on put le reprendre, grâce à une jument qui vint à passer, je le montai et je constatai qu'il avait la manie invétérée de se mettre au galop à gauche, dès qu'on lui demandait quoi que ce soit, et qu'il s'enlevait sur les hanches comme pour se cabrer, quand on voulait exiger autre chose que le galop à gauche. Il me fut impossible de le faire partir au galop sur le pied droit et comme la nuit arrivait, je le rentrai à son écurie. Le propriétaire m'expliqua qu'en me parlant de faire changer son cheval de pied, il avait voulu dire qu'il n'avait jamais pu le faire partir au galop sur le pied droit; qu'il partait toujours sur le pied gauche.

Le deuxième jour, ne pouvant pas obtenir de départ au galop sur le pied droit, et voyant qu'*Arneb* faisait mine de se cabrer au lieu d'obéir, j'essayai de le mettre au passage, et après y avoir réussi, je pus, sans difficulté, faire partir le cheval au galop sur le pied droit.

Le troisième jour, il partait au galop à droite et à gauche sur le cercle.

Le quatrième jour, je me rendis avec lui à Benhammed. Il faisait très chaud et le trajet de 45 kilomètres par une route qui monte et descend sur un véritable lit de cailloux, fut loin d'être un repos pour le cheval.

A Benhammed, je contai l'histoire d'*Arneb* au maréchal des logis de la remonte et ce sous-officier décida de venir m'accompagner un bout de chemin, le lendemain matin, lors de mon retour vers Settat. Il vint avec le brigadier de gendarmerie; je le priai de monter *Arneb* et il constata que ce cheval était quasi insensible aux aides et incapable d'exécuter un appuyer.

Je lui indiquai de tenir les rênes (simple bridon) au-dessus du pommeau de la selle, de fixer les poignets sans tirer, et de fermer les jambes comme s'il voulait partir au

trot. Au deuxième essai, le cheval se mit au passage et son cavalier lui fit prendre plusieurs fois cette allure en répétant : « C'est extraordinaire ! C'est extraordinaire ! »

En mettant pied à terre il s'écria : « Mais alors, les demi-tours, les appuyers, tout cela c'est de la blague ! »

Je lui ai naturellement répondu que non. Les assouplissements, lui ai-je dit, sont nécessaires pour rendre un cheval digne d'un homme de cheval, et le rendre capable de faire bonne figure dans une reprise de manège. Ils sont au contraire inutiles pour le dressage d'un cheval de chasse, de service ou de promenade.

Ce dernier doit savoir seulement partir et se maintenir à l'allure voulue par son cavalier, ralentir facilement le galop, être élégamment placé, et, à la rigueur, passer et changer de pied aisément au galop. Or, pour tout cela il suffit d'apprendre au cheval à se porter en avant sous l'action des jambes.

Le sixième jour, ayant rencontré à Settat un gendarme en retraite, je lui ai demandé de monter *Arneb* et de se rendre compte de son ignorance complète des mouvements indiqués par les règlements en usage dans la cavalerie pour le dressage des chevaux.

Ensuite, je lui ai indiqué successivement :

1° De placer la tête du cheval à droite en agissant des deux jambes à la fois pour partir au galop à droite et de placer de même la tête du cheval à gauche pour partir à gauche;

2° Étant au galop, de changer le placer de la tête du cheval en restant lui-même assis bien droit et en gardant les jambes également près du cheval, mais sans les faire agir;

3° De fixer les mains sur les rênes en ayant soin de ne pas tirer dessus, et de fermer également les deux jambes.

Le gendarme, qui montait sans éperons, obtint par ces moyens des départs au galop sur chaque pied, des changements pied en l'air au galop et du passage. Il fut aussi content qu'étonné et il me demanda, comme une faveur,

de monter, quand j'en aurais le temps, son propre cheval nommé *Abderrham*.

J'ai rendu *Arneb* à son propriétaire et, chaque fois que je le rencontrais, il me répétait : « Que vous ayez dressé mon cheval je le comprends, mais ce qui est incroyable, c'est que moi, j'en obtienne ce que vous en obtenez. »

Un mois plus tard, j'ai remonté *Arneb*; il était toujours le même cheval insensible, avec sa longue encolure horizontale et chargée de crinière; on aurait dit qu'il était en bois.

Néanmoins, sur la ligne droite et sur un huit de chiffre très serré, il galopait comme un cheval de voltige, comme un vieux routinier de manège, ne changeant de pied qu'à la volonté de son cavalier, mais en changeant facilement tous les trois ou tous les deux temps. Sur le huit de chiffre aussi, il passait avec un calme imperturbable.

Abderrham. — Joli barbe d'Algérie, entier, gris truité, âgé de quatorze ans et éparviné. Il avait été jugé trop usé pour continuer à servir dans la gendarmerie. C'était un « gueulard » qui se détraquait et prenait un mauvais amble dès qu'on touchait les rênes, soit à l'approche d'une jument, soit pour toute autre cause.

Quand je l'ai monté pour la première fois, vers 11 heures du matin, par une forte chaleur, il n'était pas sorti depuis plusieurs jours. Des juments suitées sont venues autour de nous; le cheval m'a fait des descentes d'encolure, et, quand j'ai voulu le mettre au galop, il s'est détraqué, puis il est parti à un galop désordonné. J'ai remis la séance au lendemain.

Ce jour-là j'ai obtenu un passage horriblement dur, du galop à gauche, et, avec de grandes difficultés, un mauvais galop à droite sur le cercle.

Deux ou trois jours plus tard, quand le gendarme a monté son cheval, il l'a trouvé parfait, ayant un passage brillant, facile et élastique et galopant « en vrai cheval de général ».

Le plus difficile a été de l'habituer à rester sur le pied du dehors en galopant en cercle. Plus tard, sur la serpentine, sur un huit de chiffre très serré, comme sur la ligne droite, il partait au galop insensiblement et il s'y maintenait en tournant très court au galop à faux, sans jamais modifier la cadence du galop, ou en changeant de pied en l'air autant qu'on le voulait, tous les quatre, trois ou deux temps. Bien qu'on dise que les changements de pied en l'air du tac au tac sont très fatigants et brisent le rein, ce vieux cheval faisait sans difficultés plusieurs huit de chiffre au galop en changeant de pied du tac au tac. Il se maniait aussi aisément et dans tous les sens au passage, allure à laquelle il était tout à fait brillant.

Son propriétaire était « enchanté, émerveillé », disait-il.

Quelque temps après il vendit, du reste, son cheval un prix inespéré, à un ancien officier des remontes de France.

Druze, par *Fahed* pur-sang arabe né en Égypte, et *Bakhia*, inscrite au Stud book marocain, appartenant à la jumenterie de Meknès. Né à la jumenterie de Meknès le 4 mai 1916, gris pommelé, taille 1^m 50.

C'est le dernier cheval que j'ai monté au Maroc. Il appartient à M. Couderc, contrôleur civil à Settat, lequel, lorsqu'il m'a été possible de monter l'animal, m'avait déjà demandé à plusieurs reprises de m'en occuper.

Son dressage avait été confié d'abord à un gendarme en retraite. (le propriétaire d'*Abderrham*) qui, non sans difficultés, l'avait habitué au montoir et lui avait appris à marcher au pas et au trot.

Malheureusement au départ de ce gendarme, *Druze* a été monté par des Européens ignorants, puis, lorsqu'il a recommencé à se montrer intraitable, ce petit cheval plein de sang et très délicat a été mis entre les mains de cavaliers marocains et il n'a pas tardé à perdre tout ce qui lui restait de bon sens.

On ne pouvait pas songer à l'avoir au pas, il s'affolait,

jetait la tête de tous les côtés, encensait très désagréablement et, par de continuelles et insupportables descentes d'encolure, il arrachait les bras de son cavalier.

Quand il rentrait tout en sueur à l'écurie, il boudait sur son orge et il est facile d'imaginer, sans l'avoir vu, ce qu'il devint à un pareil régime.

Un an après le départ du gendarme, j'ai commencé à le monter et je l'aurais vite abandonné si je n'avais pas tenu à faire plaisir à son propriétaire. Mais j'ai bien fait de persister à le dresser, car, en deux mois, il a changé du tout au tout; il a pris de l'appétit, des forces et des allures, et il a doublé de poids.

Son maître a fait preuve de sagesse en me déclarant que, ne se targuant pas d'habileté équestre, il désirait seulement pouvoir se faire transporter tranquillement à cheval aux trois allures.

Sachant que jamais la moindre légèreté ne serait demandée à *Druze*, je n'ai nullement travaillé sa bouche et je l'ai monté avec le gros filet à quatre anneaux avec lequel il m'était amené, embouchure beaucoup trop lourde du reste, et ballottante, pour sa petite tête et sa petite bouche.

Quelques mois plus tard il allait parfaitement aux trois allures, passait à peu près partout, en conservant la tête bien fixe au bout de son encolure horizontale, au pas, et plus élevée aux autres allures.

C'est la preuve que je ne me trompe pas en disant que, pour le dressage ordinaire, les assouplissements dont on fait usage pour dresser les chevaux de selle sont absolument superflus.

Il partait en effet au galop sur le pied voulu, s'y maintenait très régulièrement à la vitesse désirée, vite ou très ralentie; il tournait court en galopant juste ou à faux selon le pied sur lequel il se trouvait. Il changeait de pied ou ne changeait pas de pied dans les changements de direction, suivant le désir de son cavalier et il exécutait sur de petits cercles, sans mouvements apparents des aides du cavalier

et sans se traverser le moins du monde, des changements de pied au galop, tous les quatre, trois ou deux temps. Le tout sans flexion de mâchoire, sans aucun placer de l'encolure ou de la tête qui restaient à leur position naturelle; or, il n'avait jamais été assoupli; il n'avait jamais fait un appuyer et il était monté avec un gros filet trop lourd pour lui.

M. Couderc l'a monté devant moi; il en a obtenu de fort bonnes allures d'extérieur, puis, faisant à peu près ce que je lui disais, il a mis *Druze* au galop à la vitesse voulue et sur le pied voulu, a exécuté sans efforts des tourners et des voltes au galop juste et à faux, et enfin, il a sans difficulté réussi plusieurs changements de pied sur le cercle par de simples déplacements des poignets.

Que peut-on en conclure?

CONCLUSION

De tout cela on peut conclure que les moyens les plus faciles à employer sont souvent les plus efficaces, et que les chevaux dressés par ces moyens-là *sont montables par tout le monde.*

L'application des principes mathématiques est au contraire difficile et, moi, je n'entreprendrais jamais le dressage d'un cheval, si j'étais obligé de calculer puis de coordonner l'action de mes deux jambes et de mes deux rênes avec l'effet de mes déplacements d'assiette, pour obtenir ou pour entretenir une allure ou un mouvement du cheval.

A mon humble avis, la recherche des procédés savants pour le dressage ordinaire du cheval est la seule cause à laquelle on doit attribuer des appréciations comme celles-ci :

« Le manège, les écuyers, Saumur, ont fait un mal mortel à notre cavalerie. »

Ces mots écrits par un très grand chef militaire qui fut longtemps particulièrement bien placé pour apprécier les écuyers et les principes équestres, ont, selon moi, cette signification fort juste : *La routine d'une théorie militaire rigoureuse et la pusillanimité de l'éducation donnée à nos chevaux, rendent trop souvent ces animaux tout à fait impuissants devant les difficultés et les obstacles sévères habituels à nos camarades étrangers, les Italiens en tête.*

« Nous n'exagérons rien en affirmant qu'il est aussi rare de rencontrer des officiers de cavalerie sachant bien dresser, que des chevaux réellement mis. »

« A leur sortie de Saumur, les officiers possèdent har-

diesse, conduite, solidité... mais les principes de dressage tiennent peu de place dans l'enseignement de cette école et sont par conséquent à peine compris dans les qualités qui font et complètent l'officier de cavalerie. »

« Que de chevaux ardents et vigoureux, les meilleurs de nos rangs par conséquent, se tarent rapidement quand ils ne deviennent pas rétifs. »

« Le mauvais dressage des chevaux de notre cavalerie coûte des millions à notre budget. »

En tout cas, la pratique de l'exposé succinct que j'ai fait, donne très vite des résultats surprenants. Elle prouve la supériorité des procédés qui triomphent de toutes les résistances du cheval, sans lutte et sans complication dans l'emploi des aides. Elle montre même que dans la plupart des cas, on peut supprimer la majeure partie des exercices que j'ai indiqués.

Ainsi, il est indispensable de donner au cheval d'extérieur, de service, de chasse, de promenade, etc... la légèreté qui, seule, lui permet de coordonner judicieusement ses forces et de les ménager, mais il est superflu de le soumettre à des assouplissements tels que les différents appuyers, le rassembler ou le piaffer. Il doit, en effet, savoir uniquement partir et se maintenir à l'allure voulue, l'allonger et la ralentir facilement, bien sauter, se placer élégamment quand on le lui demande, et, à la rigueur, passer et changer correctement de pied au galop.

Or, cela est inné chez le cheval, il n'y a donc rien à lui apprendre et il s'agit tout simplement de lui faire comprendre qu'on recherche l'exécution de l'un ou de l'autre des mouvements qu'il connaît.

Pour y arriver il suffit de l'habituer à se porter en avant sous l'action des jambes, tout en restant léger à la main. Il répond alors de suite, si on ne le gêne pas, à toute demande bien faite.

Que faut-il apprendre en effet? Le départ au galop sur le pied voulu? Il s'obtient, chez un cheval droit, par l'impulsion agissant sur la position donnée par la main.

Le changement de pied au galop? C'est, chez un cheval droit, l'influence du changement de placer sur l'impulsion.

Le passage? C'est l'impulsion agissant sur la main fixe. Il n'y a rien d'autre à enseigner.

Par contre, beaucoup d'allures de fantaisie sont artificielles, c'est-à-dire inconnues du cheval, et, pour les provoquer, il est logique de profiter des leçons des grands écuyers.

Néanmoins, les airs de haute école qui étonnent la foule, sont souvent peu de chose et, « *pour celui qui a le sentiment du cheval, la perfection réside bien plus dans la pureté des mouvements que dans l'exécution de ce qu'on est convenu d'appeler les difficultés équestres* » (Général L'HOTTE).

Quoi qu'il en soit, la clef des mystères de l'équitation savante est la légèreté obtenue *sans prendre en rien sur l'impulsion*. Elle permet la réalisation du piaffer et du galop sur place, avec descente de main et de jambes. C'est ensuite au génie à faire le reste, et, s'il est secondé par un travail assidu, il arrive à donner aisément *toute leur beauté aux allures naturelles*, puis à produire des mouvements extraordinaires, contraires aux lois de la nature, contraires même aux lois de la mécanique.

Partout donc, à l'extérieur comme en haute école, le succès est à celui qui applique le mieux vis-à-vis du cheval cette maxime de Baucher, l'artiste inimitable qui a émerveillé ses contemporains (Général L'HOTTE): « *Qu'il croie qu'il est son maître et c'est alors qu'il est notre esclave.* »

Là réside, selon moi, la vérité équestre.

Le cheval est en effet le seul maître de ses forces que notre vigueur est bien impuissante, à elle seule, à augmenter. C'est donc à lui à s'en servir à son gré et à calculer la façon de les employer, afin de répondre pour le mieux aux indications du

cavalier. Si celui-ci veut faire tout par lui-même, le cheval se laisse porter et il proportionne ses efforts à ceux que l'homme lui fait ressentir. Mais, si le cheval sait qu'il n'a à compter que sur ses propres moyens, il s'en sert sans attendre autre chose que des indications et, alors, il s'en sert complètement, avec toute son ardeur.

5 mai 1922.

TABLE DES GRAVURES

FIG.		Pages
1.	— <i>Robersart II</i> arrêté.	VIII
2.	— <i>Robersart II</i> sautant.	1
3.	— Concours hippique international de Nice : capitaine Laissardière montant <i>Grey Fox</i> et commandant Horment montant <i>Psyché</i>	50
4.	— Concours hippique international de Nice : commandant Horment sur <i>The Doctor</i> et lieutenant de La Maisonneuve sur <i>Jupin</i>	50
5.	— Concours hippique international de Nice : commandant Horment sur <i>Rajah</i> , sautant le ditch.	51
6.	— Concours hippique international de Nice : lieutenant Brioul (France), lieutenant Van der Woort (Hollande), lieutenant Di Santa-Rosa (Italie), sous-lieutenant Breuls (Belgique).	51
7.	— Point-to-point (Pau) : Le baron La Caze montant <i>Monsieur-Printemps</i>	52
8.	— Concours hippique de 1923 à Pau : M. H. de Royer montant l'irlandais <i>The Doctor</i>	53
9.	— Concours hippique international de Nice : major Cafaretti sur <i>Fenomeno</i>	54
10.	— Concours hippique international de Nice : major Cafaretti sautant le ditch.	54
11.	— Concours hippique international de Nice : capitaine Calvi (Italie) sur <i>Firman</i>	55
12.	— Championnat international du cheval d'armes de Nice : le colonel baron de Cedestrœm (Suède) sur <i>Lajos</i> , sautant la rivière des tribunes	55
13.	— Piaffer. <i>Mabrouk</i>	60
14.	— Passage. <i>Robersart II</i>	64
15.	— Passage. <i>Nethou II</i>	64
16.	— Trot en arrière. <i>Robersart II</i>	66
17.	— Une leçon de trot à extension. <i>Mimoun</i>	66
18.	— Trot espagnol. <i>Mabrouk</i>	71
19.	— Trot à extension soutenue. <i>Robersart II</i>	71
20.	— Galop en arrière. <i>Robersart II</i>	73
21.	— Galop sur trois jambes. <i>Mabrouk</i>	73
22.	— Donner au cheval tout le brillant que comporte son ensemble. <i>Mabrouk</i>	75

TABLE

	Pages
DÉDICACE	V
PRÉFACE.	VII
Du dressage	1
Des méthodes.	5
Main sans jambes, jambes sans main	20
Définitions.	21
La légèreté.	29
La bouche	33
Légèreté des hanches. Petites attaques	36
Progression du dressage	37
Obéissance à l'éperon	38
Effet d'ensemble sur l'éperon	40
Accord des aides.	42
Du ramener.	42
Le rassembler	44
Travail au galop	45
Changements de pied au galop	47
Du grand trot	50
Sauts d'obstacles.	50
Extérieur	53
Haute école	55
Le piaffer.	61
Le passage	62
Trot en arrière.	67
Passage de deux pistes	67
Extension des membres antérieurs	68
Pas espagnol	69
Trot espagnol.	70
Trot à extension soutenue.	70
Galop en arrière.	71
Galop sur trois jambes.	72
Donner au cheval tout le brillant que comporte son ensemble	72
Finesse à la main. Ramener outré.	73
La vraie position (en haute école).	74

	Pages
<i>Pratique</i>	74
<i>Robersart II</i>	77
<i>Iris</i>	83
<i>Mabrouk</i>	87
<i>Néthou II</i>	88
<i>Embarek</i>	90
<i>Mimoun</i>	90
<i>Koran II</i>	101
<i>Kenitri</i>	102
<i>Hassani</i>	102
<i>Voltigeur</i>	102
<i>Dragon</i>	103
<i>Baudres</i>	103
<i>Mazagan</i>	103
<i>Wimbledon</i>	107
<i>Fabricius</i>	108
<i>Cyrano</i>	109
<i>Arneb</i>	110
<i>Abderrham</i>	113
<i>Druze</i>	114
CONCLUSION	117



